

RÉCITS ANECDOTIQUES

SUR

P I E I X

PAR

M. L'ABBÉ V. DUMAX

Ancien secrétaire de Mgr de Ségur, à Rome

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE DE A. JOSSE

ÉDITEUR DE LA GAZETTE DES CAMPAGNES

5, RUE CASSETTE, 5

1860



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

RÉCITS ANECDOTIQUES

SUR PIE IX

-O-

TYPOGRAPHIE

MONNOYER, AU MANS

(Sarthe).

-O-

PRÉFACE DES ÉDITEURS

En publiant cette nouvelle édition des **Récits Anecdottiques sur Pie IX**, nous sommes heureux d'apprendre au lecteur que ce livre a été accueilli avec une véritable sympathie : plus de cinq mille exemplaires nous ont été demandés en quelques semaines.

Nous ne croyons pas être indiscrets, en ajoutant que S. Eminence le Cardinal-Archevêque de Paris a écrit à l'auteur pour le féliciter de ces pages, qu'il lui dit avoir été inspirées par *une piété toute filiale à la sainte Église aussi bien qu'à son auguste Chef*.

Plusieurs de nos prélats lui ont aussi adressé des lettres d'encouragement. Entre les autres, nous signalerons celle de Monseigneur l'Évêque d'Arras :

..... Vous avez bien voulu m'envoyer vos *Récits Anecdottiques sur Pie IX*. Je les ai lus avec l'intérêt qu'inspire toujours le bien qu'on nous dit de ceux que nous aimons. Ce petit recueil serait très-utilement répandu dans le peuple. Vous avez fait là une bonne œuvre, et je vous en adresse mes plus sincères félicitations.

19 mars 1860.

† L. ÉVÊQ. D'ARRAS.

Nous avons lu avec non moins de satisfaction des lignes aimables écrites en faveur de notre livre dans l'*Ami de la*

Religion, la Semaine Religieuse, le Journal des Jeunes Personnes, etc., etc... En voici les principaux passages :

... Le livre des *Récits Anecdotiques* est attachant : beaucoup d'anecdotes peu connues y ont été recueillies ; et j'ai constaté avec plaisir qu'il est exempt de récriminations inutiles et de déclamations aussi bien que du ton systématiquement enthousiaste que prennent souvent les livres de la nature de celui-là.....

(*Ami de la Religion*, n° du 3 avril 1860.

*Chronique littéraire A*** M****)

L'ouvrage dont nous reproduisons quelques extraits se recommande à nos lecteurs d'une manière particulière, d'abord par son propre mérite, ensuite par son caractère de touchante opportunité... Nous pouvons prédire à ce livre un beau et vrai succès, justifié par le talent de l'auteur et par la légitime curiosité qui s'attache à tout ce qui touche à la personne de Pie IX.

(*Semaine Relig.*, supplément n° 5 et 6, C***)

..... Je termine cette longue épître en vous recommandant un petit livre dont nous sommes toutes charmées ici : les *Récits Anecdotiques sur Pie IX* composent un recueil intéressant qui s'adresse à toutes les classes de lecteurs. Il vous fera passer une bonne soirée et vous me remercerez de vous l'avoir indiqué.

(*Journal des Jeunes Personnes*, n° d'avril, pag. 188,
*Correspondance J*** G****)

Les Éditeurs :

V. PALMÉ et A. JOSSE.

1^{er} mai 1860.

AU LECTEUR

Mon cher lecteur, en ces jours, où les mauvaises passions cherchent à obscurcir le nom et à calomnier les vertus du vénéré Pontife qui gouverne l'Église depuis quatorze années, ce livre ne sera peut-être pas sans utilité et sans charme pour vous. Vous allez voir passer sous vos yeux, dans une suite de récits, les principales circonstances de la vie de Pie IX.

Ces récits simples, mais toujours vrais, vous feront connaître, tel qu'il est, notre bien-aimé Pape. Peussent-ils vous porter à remercier Dieu de nous avoir donné, en sa personne auguste, l'un des plus vertueux Pontifes qui aient régi l'Église, l'une des personifications les plus aimables de Jésus-Christ, le suprême Pasteur ! Peussent-ils aussi vous inspirer,

pour ce doux Souverain de tous les cœurs catholiques ,
un plus filial amour , un plus religieux dévouement !
Puissent-ils surtout , développer dans votre âme un
zèle plus héroïque , pour faire respecter son nom et
soutenir ses nobles prérogatives !

AVANT LES RÉCITS

§ I.

Notice Biographique de Pie IX.

I

Pie IX est le deux cent cinquante-neuvième Pape, c'est-à-dire que, depuis que Jésus-Christ a chargé saint Pierre d'être son vicaire sur la terre et le premier Pontife de son Église, deux cent cinquante-huit Papes se sont succédé sur ce premier de tous les trônes du monde. — C'est le 16 juin 1846 que Pie IX a été élu : ainsi il gouverne l'Église depuis près de quatorze années.

II

Pie IX a soixante-huit ans ; il est né le 13 mai 1792, dans une petite ville des États-Romains, à Sinigaglia, de la noble famille des comtes de Mastai (1).

(1) Ce fut vers la fin du xiv^e siècle que la famille Mastai quitta la ville de Créma, en Lombardie, pour s'établir à Sinigaglia, dans la

Dès son enfance, on admira en lui, avec une vive intelligence, un attrait merveilleux pour les choses saintes. Après avoir commencé l'étude des lettres sous les yeux de ses parents, il fut mis, à l'âge de douze ans, au collège de Volterra. Il y fit toutes ses études classiques, et y demeura six ans en qualité de pensionnaire. Pendant ces six années, il se fit remarquer par une application constante au travail, une grande sûreté d'esprit, une finesse de bon sens au-dessus de son âge, une piété douce et éclairée. — C'est ce qu'attestent les auteurs qui ont écrit les premières années de la vie de notre auguste Pontife. Ces auteurs ajoutent que tous les anciens disciples du jeune Mastai ont conservé le souvenir des heureuses qualités dont il était doué, et des leçons de vertu qu'il leur avait données.

En 1810, il vint à Rome pour y terminer ses études. Son cœur, déjà si heureusement disposé pour le bien, sembla s'y affectionner encore davantage dans la ville sainte. On le vit se livrer avec ardeur aux œuvres de

légation d'Urbino-el-Pesaro. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, plusieurs de ses membres ont été les premiers chefs de la municipalité de la ville; c'était même jadis un dicton à Sinigaglia, que l'honneur d'être *gonfalonier* (gouverneur) était devenu une propriété de famille pour les Mastai. A la fin du xvii^e siècle, en récompense d'une longue suite d'éclatants services, ils reçurent le titre de *comte* du prince Farnèse, duc de Parme et de Plaisance. Plus tard, par suite d'une alliance avec le dernier rejeton de la famille des Ferretti, ils ajoutèrent le nom de Ferretti à celui de Mastai, et l'aîné des Mastai a toujours depuis porté les deux noms.

charité, et surtout au soulagement des jeunes orphelins, qui sont recueillis à l'hospice de la *Tata-Giovanni* (1).

Cependant le moment approchait où, d'après le cours ordinaire des choses, il devait songer à son avenir. Un attrait religieux l'appelait vers le sanctuaire; mais sa santé, chancelante alors, semblait lui en interdire l'entrée. L'état militaire, auquel sa famille le destinait, fixa un moment sa pensée; il prit la résolution de prendre du service dans la garde-noble (2). Dieu le voulait ailleurs: il éprouva un refus, qui n'avait du reste d'autre motif que sa faible constitution. Ce refus le jeta dans une grande indécision sur le parti à prendre: en véritable chrétien, il s'efforça d'attirer sur lui les lumières d'en haut, en multipliant ses prières et ses bonnes œuvres.

Puis, pour mettre un terme à sa cruelle indécision, il alla trouver le Pape Pie VII, auquel l'unissaient des liens de parenté, et qui lui portait un intérêt paternel. Après

(1) L'hospice de la *Tata-Giovanni* est une espèce de maison de refuge destinée à recueillir et à élever chrétiennement de jeunes orphelins. Il doit son origine à un pauvre mais charitable maçon, Giovanni Borgi, qui vivait au commencement de ce siècle. Plein de cœur et de dévouement, le brave ouvrier, qui, après avoir travaillé tout le jour, passait souvent les nuits à veiller les malades, vit un soir, en traversant la place de la Rotonde, deux pauvres enfants couchés sur les dalles du Panthéon. Ému de pitié, Borgi recueillit ces jeunes abandonnés; peu à peu de nouveaux orphelins furent ajoutés aux premiers. Il les appelait ses enfants: ceux-ci lui donnaient en retour le nom de père, *Tata* en italien. De là vint le nom de *Tata-Giovanni*, laissé, en mémoire du paternel bienfaiteur à l'hospice des orphelins.

(2) On nomme ainsi la garde d'honneur des Papes.

avoir écouté tout ce que le jeune Mastai Ferretti lui raconta de ses projets et de ses pensées, Pie VII l'engagea à ne plus s'arrêter à ses idées militaires et à s'offrir à Dieu pour travailler dans l'Église, l'assurant que sa santé s'affermirait. Le jeune Mastai reçut ces paroles comme venant du ciel. Tout son désir de se consacrer à Dieu se ralluma ; et, pour s'assurer davantage de sa vocation, il entreprit le pèlerinage de Notre-Dame-de-Lorette. La sainte Vierge exauça sa foi naïve ; il revint de Lorette entièrement décidé à entrer dans les ordres, et commença de suite ses études de théologie : il avait alors vingt et un ans.

Pendant trois ans, il suivit les cours de l'Académie ecclésiastique ; et l'on raconte que le célèbre théologien Graziosi, son professeur, s'écria un jour, ému de sa charité, de sa douceur et de sa piété, que *l'abbé Mastai avait le cœur d'un Pape*. C'est qu'en effet, les nouvelles occupations de l'abbé Mastai ne diminuèrent point ses bonnes œuvres. Il continuait, avec plus de zèle que jamais, ses visites et ses secours aux orphelins de la Tata-Giovanni.

III

Ce fut dans l'église de cet hospice qu'il célébra sa première messe : « Ce sanctuaire, dit M. de Saint-Hermel, « était plus beau pour lui que toutes les basiliques ; c'était la basilique des indigents. »

Jusque-là, l'abbé Mastai n'avait été pour les pauvres enfants de la *Tata-Giovanni* qu'un pieux et charitable conseiller. Dès qu'il eut été ordonné prêtre, il prit la direction de l'hospice, et devint le père de tous les jeunes orphelins et le guide de leur conscience. La Providence voulait que cette Maison, où il avait donné tant de pieuses leçons de vertu lorsqu'il était encore jeune homme, et où il avait répandu les premières grâces de sa vocation ecclésiastique, reçût, aussi, le premier dévouement de son sacerdoce ; elle voulait que celui qu'elle destinait à un si sublime ministère fit son apprentissage au milieu des enfants et des pauvres.

L'abbé Mastai ne resta que cinq ans environ chargé de la direction de l'hospice de la *Tata-Giovanni*. Il la quitta au commencement de 1823, pour suivre, dans le Nouveau-Monde, en qualité d'auditeur, Mgr Muzi, envoyé comme vicaire apostolique au Chili. Ce n'était pas sans y avoir mûrement réfléchi, que le Pape Pie VII enlevait l'abbé Mastai à son cher ministère d'orphelins, pour l'adjoindre au vicaire apostolique. L'objet de cette mission dans le Nouveau-Monde était des plus délicats, et Pie VII avait discerné dans le jeune abbé toutes les qualités capables de faire réussir une telle négociation (1).

(1) Il s'agissait de régler d'un commun accord, au nom du Saint-Siège, avec les autorités républicaines (récemment émancipées, du Chili, du Pérou et du Mexique, etc.), les droits et les devoirs du clergé, sa situation temporelle et spirituelle dans les constitutions nouvelles sorties de ce grand mouvement d'indépendance qui avait ravi à l'Espagne la moitié d'un monde. (M. DE ST-HERMEL.)

La conduite de l'abbé Mastai fit voir que le Pape ne s'était point trompé dans l'appréciation qu'il faisait de lui. En vain des difficultés aussi inattendues que multipliées vinrent-elles compliquer cette négociation si délicate par elle-même, et paralyser l'heureuse issue qu'on en avait espérée : le jeune auditeur signala, en toute rencontre, cette pénétration d'esprit dont il avait donné les premiers indices au collège de Volterra ; et, constamment, on le vit joindre à cette assurance de bon sens, qui était naturelle en lui, un courage et une fermeté inébranlables. Aussi quand, après deux années d'absence, les envoyés du Saint-Père, épuisés par ce voyage, qui ne fut qu'une longue épreuve de patience, de privations et de vexations sans nombre, durent reprendre le chemin de Rome, le nom de l'abbé Mastai les y avait précédés.

IV

Pie VII venait de mourir ; mais la réputation du jeune auditeur, les services qu'il venait de rendre dans la mission du Chili, ne purent échapper à Léon XII, successeur du défunt Pape. Il reçut avec bonté le compagnon de Mgr Muzi ; et, pour lui témoigner sa reconnaissance et sa haute estime, il l'admit aux honneurs de la prélature, et le nomma chanoine de l'église *Santa-Maria-in-Via-Lata* : ce fut le premier pas de l'abbé Mastai dans les dignités.

Le nouveau chanoine continua à Rome la vie qu'il avait menée dans la Mission du Nouveau-Monde ; son temps se passait à prêcher et à confesser, à revoir sa famille d'orphelins de la *Tata-Giovanni*, que son départ avait laissés sans consolations ; et tandis que les hommes d'État le plaçaient déjà dans cette classe d'esprits supérieurs qui savent comprendre et conduire les affaires, le peuple voyait en lui un prêtre rempli de vertus et de charité, et entièrement dévoué à son ministère.

Peu de temps après, le chanoine Mastai fut nommé président de la commission directrice de l'hospice de *Saint-Michel à Ripa-Grande*. Cet hospice est un des plus vastes établissements de charité que possède le monde (1) ; et l'on a dit avec raison que son administration demande des qualités d'homme d'État. Le souvenir du séjour de l'abbé Mastai à la *Tata-Giovanni*, les services importants qu'il y avait rendus, l'activité douce, la vigilance assidue, l'esprit d'ordre qu'il y avait déployés, avaient motivé le choix du Souverain-Pontife ; et, cette fois encore, Léon XII put apprécier qu'il ne s'était point trompé. En moins de deux ans, l'hospice Saint-Michel, dont le budget était en déficit à l'arrivée de l'abbé Mastai,

(1) La longueur totale de l'hospice Saint-Michel est de 334 mètres, sa largeur de 80 et son circuit de 850. Ce vaste bâtiment occupe toute la longueur du quai de *Ripa-Grande* (le port maritime de la ville de Rome). Il embrasse quatre grandes familles, où chacune trouve une place séparée : c'est à la fois une maison de retraite pour les vieillards, un asile pour les femmes âgées et infirmes, une immense école professionnelle pour les jeunes filles pauvres, et une sorte d'atelier gigantesque pour les enfants abandonnés.

avait retrouvé toute sa prospérité, sous sa puissante et sage impulsion.

V

Le 21 mai 1827, l'archevêché de Spolète, ville natale de Léon XII, étant venu à vaquer, le Saint-Père ne crut pas pouvoir faire à sa patrie de présent qui marquât plus sa sollicitude et son amour, que d'y nommer l'abbé Mastai. Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur les actes du nouvel archevêque; contentons-nous de dire avec un de ses historiens « que la ville de Spolète se « souviendra éternellement de son passage dans ses murs « où sa présence sembla attirer, dans les cinq années « pleines d'orages qu'il traversa, une sorte de protection « visible et une bénédiction céleste. »

Monseigneur Mastai occupa le siège de Spolète jusqu'en 1832. Le 17 décembre de cette année, Grégoire XVI, successeur de Léon XII et de Pie VIII, le transféra à l'évêché d'Imola, poste en apparence moins considérable que celui de Spolète, mais, en réalité, d'une importance plus grande, et qui, au milieu des agitations auxquelles la province était alors en proie, demandait un homme de choix et d'un caractère aussi ferme que sage, aussi conciliant que pieux. Mgr Mastai remplit les espérances de Grégoire XVI, et tout le monde savait en Italie combien l'évêque d'Imola était vénéré et aimé dans son diocèse.

Tant de vertus et une si sage administration appelaient

Mgr Mastai au Cardinalat. Réserve *in petto* dans le consistoire du 23 décembre 1839, il fut proclamé le 14 décembre 1840, et reçut le titre de saint Pierre et saint Marcellin.

Le nouveau Cardinal dut venir à Rome pour recevoir le chapeau ; mais il ne fit qu'y paraître : il retourna promptement à son troupeau, auquel il se dévoua avec un nouveau zèle, et qu'il croyait ne devoir jamais quitter.

Dieu en avait disposé autrement : il destinait Mgr Mastai à succéder à Grégoire XVI. On dit que le peuple romain avait comme un pressentiment de cette élévation future. Lorsque quelque devoir impérieux appelait le pieux évêque dans la capitale de la chrétienté, on entendait ces paroles du milieu de la foule : *Voilà le futur Pape, Dieu nous le donnera.*

Quoi qu'il en soit, Dieu l'a donné effectivement à son Église ! Son âge si peu avancé pour une si sublime dignité, aussi bien que la rapidité de son élection, montrent assez combien le doigt de Dieu et sa puissance sont intervenus, dans le choix que le Sacré-Collège a fait de lui, pour occuper la chaire de Saint-Pierre.

Depuis plusieurs siècles, on n'avait pas vu un Conclave durer si peu. Un des plus courts des temps modernes est celui qui précéda l'élection de Léon XII : il dura vingt-six jours. Celui-ci fut à peine de trente-six heures.

Grégoire XVI était mort le 1^{er} juin ; le 13, dernier jour des funérailles, l'oraison funèbre du Pontife, prononcée par Mgr Rosani, évêque d'Erythrée, avait clos les

obsèques. Le 14, le Sacré-Collège, au nombre de cinquante cardinaux, s'était rendu processionnellement au Quirinal, le soir vers les six heures ; à onze heures, en présence des Cardinaux chefs d'ordre, on avait fait la clôture du Conclave. Le 15, après la communion générale, le scrutin s'était ouvert ; le 16, le Pape était élu. Rien n'était prêt pour une si prompte élection ; et l'on dut attendre au lendemain pour ouvrir les portes du Conclave, et annoncer au peuple romain qu'il avait pour Pape le Cardinal Mastai Ferretti, Archevêque-Évêque d'Imola, du nom de Pie IX.

On ne saurait raconter l'enthousiasme qui accueillit cette élection. Les acclamations, on peut le dire, durèrent plus d'une année. L'Italie tressaillit de joie : le monde entier applaudit. Au milieu des tristes circonstances où se trouvait alors l'Europe, il semblait que le nom de Pie IX allait être comme un heureux talisman, comme un gage de sécurité, et la confiance renaissait dans tous les cœurs.

Quant au Pontife, il n'avait d'autre pensée que celle de répondre à la grande mission dont l'avait chargé la Providence, d'autre désir que celui de réaliser les espérances mises en lui.

Les faits sont là... et répondent pour le vénéré Pie IX !

Qui ne sait que l'un des premiers actes de son gouvernement fut une généreuse et complète amnistie qui ouvrit les portes des prisons de Rome et des Etats romains

devant tous les détenus politiques? Qui ne sait que l'on vit ce nouveau Pontife s'occuper tour à tour à rétablir l'ordre dans les finances, à réviser la procédure, à encourager de toutes manières l'industrie, à faire décréter des lignes de chemins de fer, à protéger l'instruction publique, à entreprendre une guerre implacable contre tous les abus, à apporter les réformes les plus nombreuses dans l'administration aussi bien que dans les plus hautes sphères du gouvernement, à accorder les plus larges libertés civiles et municipales?...

Au su du monde entier, les deux premières années du pontificat de Pie IX se passèrent dans ces entreprises d'une portée si considérable, et elles servirent à manifester à tous son génie pour les affaires et son talent dans l'administration, en même temps que ses actes de charité chaque jour renouvelés firent apparaître tout ce que son cœur renfermait de miséricorde et de compatissante bonté.

VI

Et cependant la deuxième année de ce pontificat, commencé sous de si favorables auspices, se termina de la manière la plus terrible: — par une révolution qui bouleversa les Etats romains.

Que cette révolution ait été la suite de celle qui avait rempli la France de ruines au mois de février 1848, peu importe ici...

Sans en chercher les causes, le bibliographe n'a qu'à constater les affreux désordres qui en furent la suite : comment les plus épouvantables violences et les attentats les plus monstrueux se succédèrent du 12 au 13 novembre ; comment Pie IX vit un de ses plus courageux défenseurs, le ministre Rossi, tomber presque sous ses yeux, sous le poignard des assassins ; comment une balle homicide vint atteindre jusque dans ses appartements l'un des prélats intimes du Pontife ; comment lui-même, assiégé jusque dans son propre palais par une multitude effrénée, ne put échapper que par une intervention visible de la Providence...

Après avoir protesté contre ces horribles excès par des paroles empreintes d'une douloureuse énergie, en présence des ambassadeurs des diverses puissances, Pie IX crut devoir protester d'une manière plus éclatante et s'éloigna de Rome,... mettant ainsi sa personne auguste et son caractère inviolable et sacré à l'abri de toute tentative sacrilège !

Ce fut à Gaëte, dans les Etats de Naples, que le Saint-Père se réfugia ; et l'on aime à se rappeler avec quel noble empressement et quelle royale somptuosité le roi de Naples offrit au pieux proscrit l'hospitalité qu'il réclamait...

VII

L'exil dura dix-huit mois... Durant ce temps, la ville

sainte fut en proie à tous les désordres qui sont la suite naturelle des révolutions. Une assemblée, dite *Nationale*, osa déterminer de nouvelles formes politiques à établir dans les Etats pontificaux.

« ... De pareils attentats ne menaçaient plus seulement la personne de Pie IX ; ils compromettaient, ils anéantissaient son pouvoir temporel et détruisaient ainsi la constitution même de l'Eglise. »

Et c'était en vain que « Pie IX revendiquait en face du monde ses droits méconnus et ceux de l'Eglise... »

« ... Une seule voix pouvait frapper désormais cette multitude aveuglée, ces démagogues ivres d'ambition et d'orgueil : celle du canon. »

La France se chargea de la leur faire entendre. Le siège de Rome fut confié au général Oudinot.

« Après quelques mois d'une lutte dont l'issue ne pouvait être douteuse, les soldats français entrèrent en maîtres dans la ville éternelle, et chassèrent devant eux les bandes indisciplinées de Garibaldi (1). » — C'était le 5 juillet 1849.

VIII

A partir de l'occupation de Rome par les troupes françaises, l'autorité du Pape avait été rétablie dans sa capitale. Toutefois ce ne fut que le 12 avril 1850 que le Saint-Père y rentra.

(1) *Histoire de Pie IX*, par M. Franque.

« Le retour du Pape rendit bientôt à la ville éternelle sa vie et sa splendeur ; au deuil, aux dissensions, aux désordres, succédèrent la joie, l'espérance, la sécurité (1). »

IX

Quant au Pontife, il reprit sa vie de charité, de travail et dévouement.

« ... Une nouvelle amnistie, aussi large qu'il était possible de la donner sans compromettre les intérêts de l'ordre, et par conséquent la tranquillité des sujets fidèles, fut proclamée ; les hôpitaux revirent le Saint-Père au lit des malades, les pauvres retrouvèrent les libéralités qui les faisaient vivre avant le triomphe de la révolution ; l'industrie, les arts, les sciences, reçurent une vigoureuse impulsion et de puissants encouragements ; les étrangers reprirent le chemin de Rome, qu'ils avaient oublié depuis près de deux ans. Rome avait perdu plus de 20,000 habitants pendant la révolution ; elle se ranima et reparut avec cette physionomie vivante et joyeuse, en même temps que tranquille et calme, qui

(1) Cette transformation subite, opérée par la présence du Saint-Père, fit comprendre à tous combien Rome a besoin du Pape pour être autre chose qu'un musée ou un tombeau. (*Pie IX.* — Tours, Mame, 1853.)

..... Le Pape hors de Rome, c'est la clef de voûte enlevée à l'édifice européen. Cette royauté abattue, on sent que toute royauté, que toute autorité chancelle. (*Le Roi Pie IX.*, page 15.)

donne tant de charme au séjour de cette illustre cité (1).»

Cette nouvelle ère du pontificat de Pie IX a duré jusqu'en 1858. — Et durant ces années, parmi les grands faits qui ont signalé l'action du Pontife dans la vie de l'Eglise, il faut constater l'accroissement qu'ont pris les Missions catholiques, et par suite « les progrès de l'Evangile en Orient et dans les plus lointaines contrées, le mouvement d'un retour plus complet vers les traditions romaines, le rétablissement de la hiérarchie en Angleterre et en Hollande, les concordats conclus en faveur d'une plus grande liberté pour l'Eglise, avec plusieurs Etats d'Europe et d'Amérique, et particulièrement avec l'Autriche. »

X.

Entre tous ces jours de gloire pour Pie IX, il s'en leva un plus glorieux encore que les autres; ce fut le 8 décembre 1854.

Tout le monde sait qu'en ce jour l'un des mystères les plus touchants de l'Église, l'Immaculée Conception de Marie, fut solennellement consacré comme dogme de foi par le Pontife suprême, représentant de l'infaillibilité même de Dieu en ce monde. L'honneur d'avoir été choisi par la Providence pour être l'instrument de cet acte d'une portée si immense, aussi bien que le magnifique élan d'adhésion que lui donna l'univers catholique, fut pour

(1) *Le Roi Pie IX*, par J. Chantrel, page 25.

Pie IX une céleste compensation à tant de douleurs passées.

XI.

Une autre compensation bien douce encore lui était réservée : celle-ci s'adressait plus particulièrement à son auguste personne ; il la trouva dans la visite pontificale qu'il voulut faire de tous ses États en 1857. Ce voyage, annoncé assez longtemps à l'avance, avait été l'objet des préoccupations de quelques pieuses âmes : on avait appréhendé que les esprits inquiets ne profitassent de cette circonstance pour renouveler dans Rome de tristes soulèvements, ou que du moins le Saint-Père ne trouvât pas sur son passage les sympathiques manifestations qu'une telle démarche méritait,

Il n'en fut rien. Ce voyage de quatre mois, commencé le 5 mai et terminé le 5 septembre, fut un long triomphe, « comme une immense ovation populaire, comme un suffrage universel, expression vraie des sentiments de la population que rien ne contraignit. »

« Partout Pie IX fut reçu au milieu des acclamations les plus enthousiastes ; partout sa présence fit couler des larmes d'attendrissement ; partout la foule accourue pour contempler les traits du Souverain demandait à grands cris la bénédiction du Pontife, et fléchissait le genou sous la main qui appelait sur elle et sur le monde toutes les grâces d'en haut....

« A mesure que le voyage se prolongeait, on voyait tomber toutes les fausses prophéties des incrédules et des révolutionnaires. » — Ils s'étaient efforcés, eux, d'atténuer d'avance la portée des manifestations qu'ils prévoyaient. Fidèles à leur ligne de conduite, ils disaient maintenant que l'enthousiasme dont on entourait le Saint-Père était factice, qu'il n'y avait là que des manifestations officielles,... que c'était dans les Romagnes, à Bologne, dans les Légations, qu'on verrait ce qu'il fallait penser de la popularité de Pie IX. — Mais l'enthousiasme, loin de s'affaiblir, ne faisait que grandir ; l'empressement des populations, même les plus éloignées, était tel qu'il fallut bien renoncer à ces insinuations calomnieuses..... et avouer que ce voyage mémorable couronnait la série des victoires remportées par Pie IX sur l'hypocrisie libérale, sur la démagogie et sur l'hérésie. (*Le Roi Pie IX*, p. 43.)

XII.

Hélas ! ces ovations, comme celles qui avaient accueilli le vénéré Pontife à son avènement en 1846, devaient se changer pour lui en amertumes ; et l'orage, en ces jours comme autrefois, devait venir de ces mêmes ennemis de l'Église que les triomphes de Pie IX et le retentissement de son nom et de ses œuvres dans le monde avaient exaspérés.

XIII

En 1858, ils commencèrent leur tentative par une guerre de calomnies, « en exploitant avec un ensemble, un éclat et une adresse vraiment épouvantables, » un fait au fond duquel ils n'auraient dû trouver qu'une paternelle sauvegarde de la faiblesse, qu'un témoignage de plus de la liberté de conscience que l'Eglise a droit de réclamer en faveur de tous ses enfants, et dans lequel ils se plurent à faire voir un abus de pouvoir, une tyrannie, un scandale.....

En 1859, la guerre jusque-là de calomnie leva son masque et prit les armes contre Pie IX. « Pendant que la France versait son sang pour l'indépendance italienne, les révolutionnaires, malheureusement aidés et encouragés par une puissance italienne, s'emparaient de Bologne et des Romagnes. » Soutenus par des conseils, par des instigations, par des secours de toutes sortes venus du dehors, et sentant par là redoubler leur audace, ils ne reculèrent devant aucun attentat... S'arrogeant audacieusement les droits du pouvoir suprême, on les a vus destituer des fonctions publiques ceux que leur fidélité bien connue envers le prince légitime faisait regarder comme incapables de s'associer à leurs desseins pervers. Ces hommes n'ont pas craint même d'usurper le pouvoir ecclésiastique....., et, dans leur haine déclarée contre le Siège apostolique, ils ont été jusqu'à promulguer un

décret par lequel, alléguant mensongèrement l'unanimité des populations, ils ont déclaré qu'ils ne voulaient plus être soumis au gouvernement pontifical !

XIV

C'est sous ces tristes auspices et en face d'un horizon si chargé de tempêtes que vient de s'ouvrir l'année 1860 pour Pie IX, pour ce pontife plein de douceur et de mansuétude, qui, sans perdre de vue le bien spirituel des âmes, n'a cessé de travailler à assurer, sous le rapport temporel, la prospérité et la tranquillité de ses peuples.

Puisse le calme renaître autour de lui, puisse la rébellion s'éteindre, puissent des jours meilleurs être donnés au vénéré pontife Pie IX !

§ II

Quelques coups de pinceau pour servir à un portrait de Pie IX.

(Extrait d'une correspondance particulière.)

8 décembre 1859.

..... On a fait à Rome et à Paris beaucoup de portraits du Pape; il en est peu qui soient ressemblants : la plupart sont au-dessous de la vérité. — Il y a, dans le front large et élevé de Pie IX, dans ses yeux naturellement expressifs, dans son regard plein de vivacité et d'où rayonnent la pénétration, la finesse, la bienveillance et la bonté; dans son abord plein d'une douce sérénité que les malheurs ont pu assombrir, mais non faire disparaître; dans l'expression pleine d'intelligence de sa bouche, dans son sourire qui captive : il y a, dis-je, dans tout cela je ne sais quel charme mystérieux que les artistes n'ont pu rendre; on serait tenté de penser qu'ils n'ont pas osé contempler à loisir ce visage auguste (1).

(1) L'un des plus beaux portraits du Saint-Père qui aient été faits a été exécuté par Mgr de Ségur, ancien auditeur de Rote à Rome. Pie IX y est représenté sur la chaire apostolique, le front ceint de la tiare. Debout, à ses côtés, se tiennent saint Pierre, les clefs de l'Église à la main, et saint Paul avec l'épée emblématique que la tradition lui a donnée tout à la fois pour représenter son martyre et pour indiquer qu'il a été le grand défenseur de la vérité dans le monde. — Mgr de Ségur a fait présent de cette peinture à la Com-

La taille de Pie IX est au-dessus de la moyenne. Son maintien est grave et sans apprêt ; il a, dans toute sa personne, un cachet de grâce et de distinction qui frappe tous ceux qui le voient.

A l'autel, son visage semble s'illuminer d'une beauté toute céleste. Tous les pèlerins, que leur piété amène à Rome, le disent : les touristes, d'ailleurs les plus étourdis, sont forcés de l'avouer. Pour moi, je n'oublierai jamais l'impression sainte dont je fus ému la première fois qu'il me fut donné de le voir officier. — Quel calme ! quelle majesté ! quelle paix ! quelle douce piété ! — J'avais entendu de belle musique, j'avais vu de magnifiques cérémonies... mais tous mes regards avaient été pour le Saint-Père ; je n'avais eu d'oreilles que pour écouter sa voix, lorsqu'elle s'était élevée dans le sanctuaire pour prier au nom de l'Eglise et pour bénir ! — *Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat !* me disais-je, en pensant au grand et suprême Pasteur.

La voix de Pie IX est douce et sonore ; elle a, dans la conversation, une harmonie qui enchante : au besoin, et, tout en conservant sa douceur, elle sait prendre une force que peu d'autres sauraient atteindre. C'est, dit-on, une des plus belles et des plus puissantes voix de Rome. Que de fois les étrangers ne se sont-ils pas extasiés en l'entendant résonner sous les voûtes de Saint-Pierre, dans le chant de la *Préface* ou du *Pater* ! ou lorsque, dans les pagnie de Saint-Sulpice. — On peut la voir dans le parloir du séminaire.

solennels accents de la bénédiction papale, le jour de Pâques, elle traverse la place Vaticane, et que ses derniers échos vont retentir au delà du grand Obélisque.

Le Pape parle bien le français ; à peine quelques mots italiens lui échappent-ils dans la conversation avec les Français. Sa parole est élégante, nette et simple ; elle brille dans le discours familier par une grâce spirituelle, une affabilité parfaite ; et, si je puis répéter une expression dont s'est servi un de ses historiens, *une bonhomie distinguée*, qui tient à distance et cependant sait mettre à l'aise. Dans la prédication, cette parole va jusqu'à l'éloquence ; ceux qui l'ont entendu prêcher disent qu'il captive son auditoire.

Dans ses réceptions, le Pape est de la plus douce bienveillance. On a dit que, dans ces circonstances, son regard va au cœur, et que sa figure animée et son sourire produisent un irrésistible effet : on a dit aussi qu'on emporte en le quittant comme un rayon de son âme. Tout cela est vrai, et tous ceux qui ont eu l'honneur d'être admis en sa présence en ont fait l'heureuse expérience.

Je l'ai faite, moi aussi, et je voudrais pouvoir dire avec quelle bonté il accueille ! avec quelle paternelle affection il reçoit les prêtres ! avec quelle tendresse il les appelle **MON FILS** ! Quel aimable sourire anime ses lèvres ! comme il se prête à toutes les faveurs qu'on sollicite ! comme il les accorde avec grâce ! avec quelle affection il bénit !...
— Oui, je voudrais pouvoir dire ces choses ; le pour-

rais-je jamais? On en conserve dans l'âme une douce impression qui l'embaume, dans la mémoire un souvenir qui ne s'efface jamais; mais la parole humaine est impuissante à les exprimer.

POST-SCRIPTUM. — En relisant ma lettre, il me vient à l'idée que peut-être vous pourrez me trouver exagéré dans la peinture que j'ai tracée du Souverain-Pontife. Quand cela serait vrai, ne serais-je pas excusable? Quoi de plus naturel à l'œil d'un fils plein d'amour de s'aveugler?

Je veux, toutefois, non pour me disculper, mais plutôt pour affermir vos appréciations, vous faire voir que je ne suis pas seul à penser ainsi.

Un illustre voyageur écrivait, en 1847, après avoir été reçu en audience par Pie IX : « J'ai pu voir enfin le Pape! j'ai eu ce bonheur! C'est une figure angélique, c'est la grâce, la dignité, la douceur, la finesse mêmes... Son coup d'œil est d'une vivacité et d'une pénétration supérieures... »

Quelques mois après, un autre voyageur écrivait les lignes suivantes, que reproduisait l'*Ami de la religion* :

« Que vous dirai-je du Pape? Je l'affirme, sans aucune exagération, tout ce que vous avez entendu dire est au-dessous de la réalité. Comme homme, c'est un être d'un charme extraordinaire; nul, jusqu'ici, n'a pu se défendre de sa séduction. La grâce, l'élévation, la sérénité éclatent en sa personne; son sourire, son geste charment invinciblement; c'est véritablement un être à

part ; je n'ai jamais vu plus de grandeur et de bonté réunies, plus de finesse et plus de profondeur, en même temps qu'une simplicité, et une candeur et une ouverture faites pour épanouir les cœurs.

« On sent, dans son esprit, dans sa parole, toute la délicatesse italienne et française ; il y a en lui la dignité tout ensemble la plus haute et la plus bienveillante. Avant d'être Pape, c'est la plus noble, la plus aimable créature. Ajoutez à tout cela le reflet de sa double souveraineté, et la grâce d'une piété angélique : le prestige est irrésistible. C'est cet ascendant, cet éclat supérieur, cette dignité, cette amabilité incomparable de sa personne, qui excitent un enthousiasme si extraordinaire. On ne peut s'en défendre, on ne peut le voir sans être saisi ; l'admiration et l'amour s'emparent du cœur. Je n'ai pas rencontré, à Rome, un étranger, un Romain, qui n'ait été subjugué, vaincu. »

« *Il est né souverain*, écrivait un prince après avoir vu le Pape. » Cela est vrai ; c'est l'impression qu'on en reçoit tout d'abord. — Un grand seigneur romain, après sa première audience, exprimait, avec non moins d'énergie, la même pensée : *C'est un roi*, disait-il, *et on croirait qu'il l'a toujours été.*

Il y a un an à peine, dans une lettre adressée de Rome par un ecclésiastique français à une feuille religieuse, on lisait ces mots : « Pie IX, au rapport de tous, est, sur la terre, la plus belle personnification de la bonté et de la charité ; il y a sur sa figure un mélange

indéfinissable d'intelligence et de douceur. Son âme vive et tendre semble avoir passé tout entière dans ses yeux et sur ses traits ; on le voit et on l'aime, parce que, en l'aimant, on croit aimer la vertu, la bonté elle-même...

Quelques semaines auparavant, un soldat français, dans son langage à lui, disait en parlant de Pie IX : « Cela fait du bien, rien que de voir cette figure-là ! C'est un baume au cœur, quand on sort de chez le Pape ; on emporte du calme et de la joie pour le reste de la journée. »

Cette année même, la jeune princesse de Prusse visitait Saint-Pierre en compagnie de son père ; ils y firent la rencontre du souverain Pontife, qui leur adressa quelques paroles comme il sait les dire. La princesse, quoique protestante, était ravie d'admiration... On avait servi une collation, et on l'engageait à se mettre à table : « Oh ! non, répondit-elle, mon cœur est plein : je suis rassasiée du bonheur d'avoir vu et entendu Pie IX. »

Voilà, certes, mon cher ami, bien des autorités à l'appui du jugement que vous avez trouvé dans les premières lignes de cette lettre, et auquel vous souscrirez d'ailleurs avec facilité et bonheur. Ecoutez cependant un dernier témoignage : il est tombé des lèvres d'un illustre prélat, Monseigneur Giraud, ce pieux archevêque de Cambrai, trop tôt enlevé à l'amour de son peuple. A son retour de Rome, en 1852, voici en quels termes, dans sa cathédrale, en présence de ses diocésains accourus en foule pour le voir et l'entendre, il laissait échapper les senti-

ments de son âme. On ne saurait employer de paroles ni plus sensibles, ni plus tendres...

« Nous avons vu, mes chers frères, le très-aimé Pie IX, Pie IX le Grand, plus grand que toute louange, le plus généreux de tous les princes, le plus pieux de tous les Pontifes, parmi tous les monuments de Rome le plus digne d'être contemplé !...

« Comment vous exprimer les émotions de cette première entrevue, dans laquelle, tremblant de crainte et de respect, nous nous sommes trouvé en présence de la charité et de la douceur du Sauveur même ? Dans ses yeux quelle expression de bonté ! quelle tendresse dans sa parole ! quelle sereine majesté dans sa physionomie ! Imaginez-vous une de ces figures angéliques de Bruno et de Bernard, dans lesquelles le pinceau le plus délicat s'est plu à répandre toutes les grâces d'une vertu céleste. — Ah ! si ceux qui ne l'aiment pas pouvaient le voir comme nous l'avons vu !...

« En contemplant le calme de son front, quoiqu'il soit entouré de si grands soucis, la confiance de son regard, quand il le fixe sur l'image du divin Crucifié qu'il a toujours devant lui ; cette bénignité, cette mansuétude répandues sur ses lèvres : non, il n'y a pas d'esprit si rebelle qui ne soit prêt à confesser la foi, il n'y a pas de genou qui ne fléchisse, il n'y a pas de langue qui ne s'écrie : Saint-Père, vous êtes vraiment le vicaire du Fils de Dieu. »

RÉCITS ANECDOTIQUES

SUR PIE IX



CHAPITRE I.

Épisodes d'Enfance et de Jeunesse.

Commençons nos récits par la première enfance de notre bien-aimé Pontife et par sa vie d'écolier. — Voici deux charmants épisodes.

ÉPISEDE D'ENFANCE. — C'était en 1799 ou en 1800 : le jeune Mastaï n'avait que sept ou huit ans...

Dès son plus bas âge, la comtesse Mastaï Ferretti, qui, en mère chrétienne, cherchait avant tout à inspirer à ses enfants une vraie et solide piété, s'était plu à lui faire réciter, avec elle, ses prières chaque matin et

chaque soir; dès son enfance aussi, en fidèle catholique et en fille dévouée de l'Eglise romaine, elle lui avait appris à répéter, avec le nom de son père, avec celui de Jésus et de Marie, celui du Pontife suprême qui possédait alors le glorieux héritage de l'apôtre saint Pierre.

Or, en l'année où nous sommes, Pie VI, de douce mémoire, occupait le siège pontifical; et, par suite de la noble fermeté qu'il avait mise à défendre les privilèges de son trône et les libertés de l'Eglise, le saint Pontife était en butte aux plus amères vexations de la part d'hommes impies qui avaient usurpé, en France, la suprême autorité.

Tout affligée des douleurs qui abreuvaient l'âme du Père commun des fidèles et des dangers qui le menaçaient, et comprenant en même temps que, de tous les cœurs chrétiens, devaient s'échapper des supplications vers le ciel, la comtesse Ferretti crut devoir faire ajouter, chaque matin et chaque soir, un *Pater* et un *Ave* à la prière du jeune Jean-Marie.

« Cher enfant, lui dit-elle, la première fois qu'elle l'invita à cette bonne œuvre, de grands malheurs menacent le souverain Pontife Pie VI, et il est bien affligé. Tu vas prier Dieu avec moi qu'il lui plaise d'adoucir les douleurs du Saint-Père, et d'éloigner de lui tout danger. »

« Oh ! oui, avait répondu l'enfant, je veux prier avec toi pour le Saint-Père, et, je te le promets, ma prière va être bien bonne... »

Et depuis, chaque matin et chaque soir, le jeune Mastai rappelait lui-même à sa mère le *Pater* et l'*Ave* qu'ils devaient dire ensemble.

Un soir, au moment de réciter le *Pater* et l'*Ave* d'usage, la comtesse embrassa son enfant en pleurant, et lui dit :

« Cher petit, oh ! comme il faut prier ce soir avec ferveur pour le Saint-Père ; les malheurs que l'on appréhendait pour lui viennent d'arriver. Des hommes armés se sont emparés de Pie VI ; il est prisonnier, et on l'emène loin de Rome. »

A ces mots, l'enfant qui, jusque-là, avait écouté avec attendrissement sa mère, se prit à pleurer avec elle, et, joignant ses petites mains, pria avec toute la ferveur d'un ange.

Puis se relevant, les larmes encore aux yeux, et avec une sorte d'hésitation :

« Mais comment donc, dit-il à sa mère, le bon Dieu peut-il permettre que le Pape, qui est le représentant de Jésus-Christ, son Fils, soit ainsi malheureux, et qu'on le fasse prisonnier comme un malfaiteur, lui qui est si bon ?

« Mon enfant, répondit la comtesse, c'est justement parce que le Pape est le vicaire et le représentant de Jésus-Christ, que Dieu permet qu'il soit ainsi traité. Ne te souviens-tu pas de ce que je t'ai raconté de l'histoire de Jésus : comment le divin Sauveur, qui était la bonté même, eut cependant des ennemis, et comment ses enne-

mis s'emparèrent de lui, lui firent souffrir les plus affreux tourments, et finirent par le mettre à mort. Eh ! bien, cher petit, Dieu a souvent voulu que les Papes fussent des copies de Jésus-Christ souffrant : c'est ce qu'il permet pour le saint Pontife Pie VI.

« Mais enfin, maman, répliqua l'enfant, ces hommes qui traitent si cruellement le Saint-Père, ce sont des méchants, n'est-ce pas... est-ce qu'il ne faut pas prier Dieu de les punir ?

« Mon cher enfant, reprit la comtesse, il ne faut demander à Dieu de punir personne ! Te souviens-tu encore de ce que faisait Jésus-Christ sur la croix ! Il priait pour ses ennemis et demandait à Dieu d'avoir pitié d'eux et de changer leur méchant cœur. C'est aussi, j'en suis sûre, ce que fait en ce moment Pie IV ; il faut nous unir à lui, et supplier Dieu de convertir tous ces impies qui ont porté la main sur le saint Pontife. »

Et, sur cette douce invitation de sa mère, le jeune Mastai se remit à genoux, et répéta, de sa voix enfantine, le *Pater* et l'*Ave* pour les ennemis de Pie VI.

O vénéré Pontife Pie IX, c'est ainsi qu'aux premiers jours de votre enfance, sous la douce influence d'une mère chrétienne, vous appreniez à compatir aux souffrances du Chef de l'Eglise, à comprendre que, dans les vues de Dieu, moins que tout autre, les souverains Pontifes doivent être exempts des épreuves de la terre,

et à laisser entrer dans votre jeune cœur les plus sublimes sentiments du pardon des injures et de la prière pour les ennemis.

Ah ! si, après ce colloque si admirable, échangé entre votre mère et vous, un ange de Dieu, déchirant devant vos yeux les horizons du temps, et vous dévoilant l'avenir, vous eût montré à vous-même, à cinquante années de là, assis sur le trône auguste des Pontifes de Rome, cinquième successeur de Pie VI, quel n'eût pas été votre étonnement !... Et si, déroulant devant vous les pages de l'histoire prophétique de votre pontificat, l'ange de Dieu vous eût fait lire les adversités qui devaient fondre sur vous, les ennemis que vous deviez rencontrer, les larmes de tous les fidèles à votre sujet, leurs mains suppliantes vers Dieu, votre douceur et votre mansuétude pour ceux qui vous ont fait tant de mal... ah ! vous eussiez compris encore mieux que la tiare des souverains Pontifes n'éloigne pas l'adversité de leur tête auguste ; et que si Dieu, dans ses admirables conduites, semble leur réserver à tous une part du calice des amertumes dont fut abreuvé Jésus, il sait aussi, par une noble tradition, leur apprendre à tous à souffrir en victime innocente, et à pardonner à leurs ennemis.

Et quoi qu'il en soit, vénéré Pontife, par ces vœux si fervents dans leur naïve innocence que vous faisiez, au matin de votre vie, pour le vénérable Pie VI, peut-être avez-vous mérité que dans les jours de malheur de Pie IX, notre bien-aimé Pontife, l'Eglise tout entière fût

en prière pour lui, et que les petits enfants, avec leurs mères, élevassent aussi pour lui leurs mains vers Dieu !...

ÉPISODE DE JEUNESSE. — Depuis plusieurs années, le jeune Mastāi était au collège de Volterra, où, nous l'avons dit ailleurs, il ne cessa de se faire remarquer par ses succès dans ses études, non moins que par sa douce piété.

Peu de mois avant qu'il quittât cet établissement, c'était au commencement de 1810, un inspecteur de l'université de France vint visiter le collège. En ce moment, les États du Pape avaient été déclarés province française; et c'est à ce titre que la visite d'un membre de notre université devait être accueillie à Volterra.

La plupart des élèves comparurent devant l'inspecteur universitaire, et subirent un examen en sa présence. Le jeune Mastāi fut interrogé comme les autres : l'assurance de ses réponses, l'étendue des connaissances littéraires dont il fit preuve, non moins que sa physionomie ouverte et son maintien modeste, frappèrent le délégué de Paris. Après l'avoir félicité, il dit au principal :

« Voilà un jeune homme qui ira loin, pour peu que les circonstances le favorisent. »

Sans s'en douter, l'inspecteur de l'université parlait en prophète, et il lui fut donné de voir une partie de sa prophétie réalisée; car, en 1830, lorsque la mort vint

mettre un terme à sa carrière, les feuilles publiques avaient annoncé que l'abbé Mastai occupait avec gloire le siège archiépiscopal de Spolète. Certes, déjà le pronostic porté en 1810 était suffisamment justifié... Mais le vieillard n'eût-il pas souri d'aise, s'il eût pu savoir que le jeune collégien de Volterra, devenu archevêque, serait couronné un jour de la tiare des Papes, et qu'il serait l'un des plus glorieux Pontifes de l'Église catholique ?

CHAPITRE II.

Détails intimes sur la vie de l'abbé Mastai à la Tata-Giovanni.

Rome.....

Vous n'avez pas oublié, mon cher ami, que c'est au milieu des enfants pauvres de la *Tata-Giovanni* que Pie IX fit son apprentissage du ministère divin que Dieu lui réservait. Les détails que j'ai à vous donner aujourd'hui sont précisément sur cette période de sa vie.

Je ne reviendrai pas sur ce que je vous ai dit ailleurs, que ce fut dans sa jeunesse qu'il commença à s'attacher à l'établissement de la *Tata-Giovanni*, et que, lorsqu'il eut reçu le caractère du sacerdoce, il s'y dévoua tout entier jusqu'au moment où le Pape Pie VII l'envoya dans le Nouveau-Monde.

Mais ce que je n'ai pas mentionné, c'est que, pendant les six ou sept années que l'abbé Mastai demeura à la *Tata-Giovanni*, il fit de cet établissement « une institution toute nouvelle par les réformes qu'il y introduisit et par l'intelligente impulsion qu'il donna à l'éduca-

« tion des enfants (1). » Sa fortune, ses forces, son temps, son existence, étaient consacrés à la prospérité matérielle et morale de cette maison.

On ne saurait dire quelle était sa sollicitude pour les jeunes orphelins. On le voyait sans cesse avec eux ; il vivait comme eux ; il n'en était pas un qu'il ne connût par son nom, dont il ne sût l'histoire. Rien en lui ne sentait le maître, tout respirait le père : sa parole avait la simplicité et l'onction de l'Évangile ; dans ses actes, il avait la douceur de Jésus-Christ. Jamais il ne perdait de vue ses orphelins ; et, même après leur sortie de l'hospice, sa sollicitude les suivait dans les diverses carrières qu'ils embrassaient.

Il fallait voir la chambre de l'abbé de Mastai, à la *Tata-Giovanni* : son mobilier, son vestiaire, tout était modeste, on pourrait presque dire que tout était pauvre. Ce n'est pas que sa noble et riche famille le laissât manquer de rien. — Mais sa charité ingénieuse savait lui suggérer d'employer jusqu'au dernier *bajocco* (cinq centimes) de sa pension à procurer à ses orphelins des vêtements plus chauds, une nourriture plus abondante, ou quelque distraction, quelque plaisir de leur âge. — « Il ne suffit pas, disait-il quelquefois, de nourrir de
« pauvres enfants privés des caresses maternelles et de
« toutes les douceurs de la vie ; c'est aussi un argent bien

(1) PIE IX, *Nouvelle Biographie*. — Tours, 1853.

« placé que celui qui rapporte pour intérêt les sourires,
« les transports, la joie bruyante de malheureux petits
« êtres voués dès leur naissance à la misère, à la dou-
« leur (1). »

Tant de bonté, de dévouement et de tendresse, lui avait gagné tous les cœurs à la *Tata-Giovanni*. Il n'était pas un seul orphelin qui n'eût la confiance la plus entière en l'abbé Mastaï, qui ne s'ouvrit à lui, qui ne lui fit part de ses secrets ou de ses chagrins. On osait tout lui dire et l'on ne craignait rien tant que de lui déplaire.

Ce fut surtout, lorsqu'il dut quitter l'hospice pour suivre au Nouveau-Monde Mgr Muzi, qu'on put apprécier l'amour et l'attachement des enfants pour l'abbé Mastaï. Dès qu'il eut annoncé cette triste nouvelle, ce ne fut de toutes parts que lamentations et sanglots : la nuit qui précéda le départ se passa dans les larmes.

Mais laissons parler un témoin oculaire ; c'est un brave savetier de la ville de Rome, Angelo Vocacelli, qui se trouvait alors parmi les orphelins de la *Tata-Giovanni*. Voici ce qu'il disait un jour, en montrant du doigt l'hospice à M. Félix Clavé, auteur d'une *Vie de Pie IX*, qui nous a conservé cet épisode plein d'intérêt :

« C'est ici que j'ai assisté à l'une des scènes les plus
« tristes de ma vie. C'était le soir d'une belle journée

(1) M. de Saint-Hermel.

« d'été. Après sept années de séjour dans cet hospice,
« l'abbé Mastai, désigné pour faire partie d'une mission
« lointaine, devait nous quitter. Nous l'ignorions encore,
« et pourtant le moment de la séparation était venu.
« Nous remarquâmes que, pendant le souper, il n'avait
« proféré aucune parole. Au moment où nous allions
« sortir de table, après avoir dit les *grâces*, il nous fit
« signe de nous rasseoir, et il nous annonça la triste
« nouvelle... Ce ne fut qu'un cri de douleur d'un bout à
« l'autre du réfectoire. Nous étions alors cent vingt-
« deux, grands et petits, et il n'y en eut pas un qui ne
« pleurât.

« Tous à la fois nous quittâmes nos places pour nous
« jeter dans ses bras ; les uns baisaient ses mains ; les
« autres s'attachaient à ses habits ; ceux qui ne pou-
« vaient le toucher l'appelaient des noms les plus ten-
« dres et le suppliaient de ne pas nous abandonner : Qui
« nous consolerait !... Qui nous aimerait ?... Il fut si
« ému de notre désespoir, que lui-même fondit en
« larmes ; et serrant contre sa poitrine ceux qui se trou-
« vaient le plus près de lui : Je n'aurais jamais cru,
« dit-il, que notre séparation fût aussi douloureuse !...

« Alors, il s'arracha du milieu de nous et se précipita
« vers sa chambre ; mais il essaya vainement d'en fer-
« mer la porte, nous y entrâmes après lui. Cette nuit-là,
« personne ne dormit à la *Tata-Giovanni* ; tous res-
« tèrent auprès de l'abbé Mastai, et il nous instruisait et
« nous consolait tour à tour. Il nous recommanda le

« travail, la soumission à ceux qui devaient le rempla-
« cer, l'amour de Dieu et de nos semblables, le dévoue-
« ment à tous les devoirs et à toutes les infortunes.

« Le jour se leva enfin, et nous entendîmes s'arrêter
« devant la porte la voiture qui allait nous enlever notre
« bienfaiteur... Une heure après, nous étions orphelins
« pour la seconde fois !... »

Le pauvre cordonnier essayait une larme en achevant
ce récit ; son dernier mot fut celui-ci :

« Lorsque le cardinal Mastai est devenu Souverain-
« Pontife, moi et les anciens élèves nous avons dit :
« C'est notre Pape à nous ! c'est le Pape des pauvres,
« des abandonnés (1) !... »

(1) Ce brave savetier, Angelo Vocacelli, qui avait conservé un si reconnaissant souvenir de l'abbé Mastai, n'avait point non plus été oublié par l'ex-aumônier de la *Tata-Giovanni*. — Pie IX le fit un jour venir à son palais, et après l'avoir assuré tout de nouveau des sentiments de paternité toute particulière qu'il conservait dans son cœur pour ses anciens amis les jeunes orphelins, il lui dit : — Ne voulez-vous point un petit souvenir de moi ? — Oh ! très-Saint-Père, s'exclama Angelo, que je serais heureux !... Pie IX, ouvrant un tiroir, en tira un doublon d'or sur lequel était son effigie et le lui présenta. Angelo le baisa à plusieurs reprises et jura de ne jamais s'en séparer. — Il a tenu à sa parole, ajoute la chronique. — Si je ne me trompe, dans cette audience particulière, le vieil enfant de la *Tata-Giovanni* se plut à rappeler à Pie IX, qui l'y invitait d'ailleurs, quelques-uns des épisodes de cette maison aimée. Entre autres choses, il lui disait : « Je me souviens, très-Saint-Père, comme si je n'avais quitté la *Tata* que la semaine passée, de la place que j'ai occupée pendant huit ans au coin de l'une des tables du réfectoire. Comme je n'étais pas des plus silencieux, en attendant le moment du dîner, bien souvent vous vous arrêtiez, en passant, pour me tirer l'oreille, mais pas bien fort... »

POST-SCRIPTUM.— Pour moi, mon cher ami, je terminerai ces intéressants détails qui se rapportent à la Vie de Pie IX, lorsqu'il était à l'hospice de la *Tata-Giovanni*, par un aveu que faisait, il y a six ou sept ans, le Saint-Père, à un jeune ecclésiastique du séminaire français à Rome. Cet aveu fait voir d'une manière bien saisissante quelle était la tendresse de l'abbé Mastai pour ses jeunes orphelins, et comment il s'était attaché à eux par des liens si étroits, que le bonheur d'exercer son ministère sacré, au milieu d'eux, l'emportait sur toutes les satisfactions personnelles qu'il aurait pu goûter, quelque légitimes d'ailleurs qu'elles eussent été.

Le jeune ecclésiastique dont il s'agit avait le bonheur d'être reçu en audience particulière, par le Saint-Père, quelque jours après son ordination au sacerdoce.

— Eh bien, mon cher fils, lui dit aimablement Pie IX, après lui avoir donné sa bénédiction, vous voilà donc prêtre et vous avez eu le bonheur d'offrir plusieurs fois l'auguste victime sur l'autel.

Oui, très Saint-Père..

— Et où donc, mon fils, avez-vous dit votre première messe ?

— A *Saint-Pierre*, dans les grottes Vaticanes...

— Très-bien... ç'a dû être une grande satisfaction pour vous, je vous félicite. — Moi, j'ai dit ma première messe à la *Tata-Giovanni*, au milieu des pauvres orphelins... Et en disant ces mots, le Saint-Père se recueillit, comme pour savourer un doux souvenir. Puis, reprenant

la conversation : Et où avez-vous dit, mon fils, votre deuxième messe ?

— Saint-Père, à *Sainte-Marie-Majeure*...

— Oh ! excellente et pieuse idée. *Sainte-Marie-Majeure*, délicieux sanctuaire ! Je vous félicite encore, mon fils. — Moi, c'est à la *Tata-Giovanni* que j'ai dit ma seconde messe !... Pauvres enfants ! Et le Saint-Père baissa la tête en achevant ces derniers mots, et se recueillit de nouveau plus profondément qu'il ne l'avait fait un instant auparavant. Puis, s'adressant pour la troisième fois au jeune prêtre : Et où avez-vous dit votre troisième messe ?

— A *Saint-Jean-de-Latran*...

— Très-bien, très-bien, mon fils ! J'admire votre piété et l'heureux discernement de votre cœur. *Saint-Jean-de-Latran* est, avec *Saint-Pierre* et *Sainte-Marie-Majeure*, l'un des plus solennels sanctuaires du Catholicisme. — Moi, ma troisième messe, c'est encore à la *Tata-Giovanni* que je l'ai célébrée, et c'est là, ajouta le Saint-Père d'une voix attendrie, c'est là que j'ai célébré la quatrième messe, la cinquième et toutes les autres. Mon cœur eût bien désiré, mon fils, les consolations que vous avez goûtées, mais pouvais-je m'éloigner de mes pauvres enfants ? n'étais-je pas leur père ! quelle joie n'était-ce pas pour eux de me voir à l'autel au milieu d'eux ! quelle satisfaction n'était-ce pas pour moi !...

CHAPITRE III.

Un trait de la Vie de l'abbé Mastai, missionnaire dans le Nouveau-Monde.

« ... Un jour qu'il se rendait de Valparaiso à Lima sur un petit bâtiment chilien, il fut surpris par une affreuse tempête. Le bâtiment allait se briser sur des rochers, lorsqu'il fut accosté par une barque que montaient quelques nègres, sous la conduite d'un pauvre pêcheur nommé Bako. Bako se rendit à bord du bâtiment chilien, et, remplaçant le pilote, il parvint, grâce à la parfaite connaissance qu'il avait de ces parages, à le faire entrer dans le petit port d'Arica.

« Le lendemain, l'abbé Mastai se rendit dans la cabane de son libérateur, et, pour lui témoigner sa reconnaissance, il lui laissa une bourse contenant 400 piastres (près de 2,000 fr.).

« Les cœurs généreux n'oublient jamais un service rendu. -- Parvenu au suprême pontificat, Pie IX songea au pauvre pêcheur Bako, et lui envoya son portrait avec une somme égale à la première. Mais les anciennes piastres avaient fructifié : Bako était devenu riche. Profondément ému de la bonté du Saint-Père, il a fait cons-

truire une chapelle dans l'endroit le plus apparent de son habitation, près de la mer, et y a placé l'image du saint et bien-aimé Pontife. »

Ce trait nous a été conservé par l'auteur d'une brochure intitulée *Le Roi Pie IX*. Avouez, mon cher ami, qu'il est tout émotionnant, et qu'il excite l'intérêt le plus entier.

C'est un petit drame qui commence au milieu des périls d'une mer en furie, et qui s'achève sous la tranquille influence d'un sanctuaire domestique, sur le frontispice duquel on pourrait écrire ces deux mots : *Dévouement et Reconnaissance*.

CHAPITRE IV.

Monseigneur Mastai à Spolète et à Imola.

I.

Une charité inépuisable, tel était le caractère propre de Mgr Mastai.

Voici, entre tous les autres, deux traits qui vous feront connaître jusqu'où savait aller ce cœur d'évêque si compatissant, si charitable.

II.

Un jour, une pauvre vieille femme parvint jusqu'au cabinet du prélat, et se jeta à ses pieds en lui demandant de la secourir. Mgr Mastai, qui donnait souvent jusqu'à son dernier sou, en était, ce jour-là, réduit à cette extrémité ; sa bourse était à sec : il n'avait pas un seul *bajocco* (cinq centimes) dans ses tiroirs. — Que faire?... Laissera-t-il partir cette pauvre femme sans la soulager? Une pensée subite traverse son esprit : à défaut de monnaie, il peut lui donner quelque objet précieux. — Tout aussitôt il se dirige vers le meuble

contenant son argenterie; puis, mettant un couvert dans les mains de la solliciteuse, tout étonnée d'une pareille bienfaisance :

« Prenez-le vite, lui dit-il avec bonté, et allez le porter au Mont-de-Piété; je le retirerai quand je pourrai. »

Le soir, l'intendant du palais, qui n'était pas dans le secret de la bonne œuvre, après des recherches infructueuses, prit le parti d'annoncer à son maître, d'un air consterné, qu'il y avait des voleurs dans la maison, qu'un couvert était disparu. Au sourire du prélat, et à ce mot qu'il laissa échapper : « Soyez tranquille, mon ami, Dieu en a disposé ! » il comprit tout et ne pensa plus à rechercher le voleur. Mais, en vieux serviteur tout dévoué aux intérêts de son maître, et qui, déjà, s'était bien des fois indigné de ce qu'il nommait les folles prodigalités de sa bienfaisance, il entreprit de faire un sermon à l'évêque. — Son éloquence ne fut pas persuasive; car, quelques jours après, il manquait encore un objet précieux au palais épiscopal. C'étaient les flambeaux d'argent qui ornaient la cheminée de l'évêque.

III.

Un estimable habitant d'Imola, qui se trouvait dans un extrême embarras pour un paiement qu'il devait effectuer, s'était adressé au cardinal. Cette fois encore sa bourse se trouvait épuisée.

« De quelle somme avez-vous besoin ? avait-il cependant demandé.

— Quarante écus (environ deux cents francs), lui avait-on répondu.

— Je n'ai pas un *bajocco*, dit-il ; mais prenez ces flambeaux d'argent, et vendez-les : vous en retirerez peut-être ce qu'il vous faut. »

Mgr Mastai avait cru la chose toute simple, et en être quitte pour une admonestation de son intendant. Il n'en fut point ainsi ; et, bien que la fin de cette histoire n'atteigne pas précisément le but que je me propose ici, je ne puis m'empêcher de la raconter.

L'orfèvre chez lequel les flambeaux furent portés les reconnut pour appartenir au cardinal. Consignant tout aussitôt le vendeur chez lui, il court au palais épiscopal.

« Votre Eminence n'a-t-elle pas été volée ? » demandait-il à l'évêque, dès qu'il eut été introduit.

— Non, répondit le cardinal.

— C'est qu'on vient de m'apporter des flambeaux d'argent que j'ai cru reconnaître pour appartenir à Votre Eminence. »

A ce mot, l'évêque, se rappelant le don qu'il venait de faire quelques instants auparavant, se contenta de dire :

— Merci de votre intérêt, mon ami ; mais ne vous inquiétez pas, on ne m'a rien volé. Achetez ces flambeaux, si l'on veut les vendre et qu'ils vous conviennent. »

En même temps, il le congédia avec sa grâce ordi-

naire. L'orfèvre comprit qu'il y avait un mystère. De retour chez lui, il presse de questions le vendeur : celui-ci finit par avouer qu'ayant besoin de quarante écus, il s'était adressé au cardinal ; et que, à défaut d'argent, l'Eminence lui avait donné ses flambeaux. C'en fut assez pour l'orfèvre, qui avait une grande vénération pour Mgr Mastai. Il compta la somme, et courant reporter les flambeaux au palais épiscopal :

« Je sais tout, Eminence ! dit-il avec empressement ; voici vos flambeaux ; j'ai soldé les quarante écus, vous me les rendrez quand vous pourrez. »

IV.

La charité de l'évêque d'Imola était générale pour tous ses diocésains ; et, plusieurs fois, elle le porta jusqu'à se compromettre lui-même pour sauver des malheureux. Le fait suivant, qui se passa après les insurrections de 1831-32, lorsqu'il était encore à Spolète, en est une preuve irrécusable.

Un agent supérieur de la police romaine était parvenu, après beaucoup de peine, à dresser la liste des principaux coupables. Soit espoir de voir ses efforts appréciés, soit qu'il voulût acquérir de l'importance, avant d'expédier cette pièce à Rome il vint avec orgueil la montrer à l'archevêque. Celui-ci qui ne se regardait que comme le père de son troupeau, et ne voulait pas en

être le juge, lut d'un regard consterné la nomenclature funèbre : tout en la parcourant, il cherchait le moyen de sauver ses enfants. On était en hiver ; le foyer brûlait : l'expédient était tout naturel... Après avoir terminé sa lecture, l'archevêque, regardant l'agent avec un sourire de satisfaction :

« Mon pauvre enfant, lui dit-il, vous n'entendez rien à votre métier. Quand le loup veut dévorer les moutons, il ne vient pas prévenir le pasteur du troupeau. »

En même temps, il jeta la pièce accusatrice dans les flammes. Ainsi la justice humaine était arrêtée par la charité du vertueux prélat. S'il faut tout dire, je dois ajouter que Mgr Mastaï fut réprimandé : en effet, il avait commis une faute ; mais c'était une de ces fautes qui, comme on l'a fort bien remarqué, font les saints, et que surtout les saints ne peuvent s'empêcher de faire.

V.

Quelques jours avant cette scène, qui n'avait eu pour témoin que le palais épiscopal, Mgr Mastaï avait su joindre le plus noble courage à la même charité. C'était au moment où les habitants de Spolète (que l'autorité de sa vertu avait jusque-là retenus dans le devoir, malgré les passions qui fermentaient dans la ville), venaient de céder à l'entraînement de l'insurrection presque générale en Italie. Or, il faut que vous sachiez que, sous le ponti-

ficat de Grégoire XVI, prédécesseur de Pie IX, dès que le moindre mouvement se manifestait dans l'un des Etats romains, c'était l'Autriche qui intervenait avec ses troupes pour faire tout rentrer dans l'ordre. A peine donc la nouvelle de l'insurrection de Spolète se fut-elle répandue, que les Autrichiens étaient aux portes de la ville et se préparaient à de dures répressions.

Spolète était dans la consternation : les bons s'attristaient, les imprudents tremblaient, les coupables commençaient à baisser la tête, tous pressentaient le poids des ressentiments de l'Autriche. N'y aura-t-il point de pardon?... Les probabilités humaines n'osant pas en promettre ni en faire même espérer, la charité saura trouver le moyen de l'obtenir.

Mgr Mastai sait que le pasteur doit s'exposer pour ses brebis... il part sur-le-champ, va trouver le général autrichien, et, à force de supplications, il arrête la vengeance prête à éclater. L'évêque s'est engagé à désarmer les rebelles, et a promis de satisfaire aux nécessités de la guerre sans qu'on ait besoin de recourir à des mesures devenues inutiles. Le résultat fit voir qu'il ne s'était pas trop avancé. A son retour, les armes que la passion retenait encore à quelques bras tombèrent à ses pieds. Tous avaient compris que, s'il appartient à la charité d'adoucir les cœurs et de sauver,... la révolte et la rébellion doivent aussi céder leur empire et disparaître devant la charité.

VI.

Pendant le carnaval de 1835 ou 1836, selon le pieux usage de l'Italie et de la plupart des pays catholiques, le Saint-Sacrement était exposé pour les prières dites des Quarante-Heures, dans l'église cathédrale d'Imola.

Agenouillé au pied de l'autel, sur lequel reposait la divine Eucharistie, Mgr Mastai était depuis de longs moments absorbé dans une ardente prière : il offrait à Dieu une amende honorable pour tous les péchés de ses diocésains. — La nuit commençait à se faire : la basilique était dans une demi-obscurité.

Soudain, des soupirs entrecoupés de plaintes déchirantes arrivent à l'oreille du cardinal, et viennent suspendre ses communications avec le ciel. Il se lève en toute hâte et se dirige vers l'endroit d'où partent les cris de détresse. Bientôt, près d'une des portes, au pied d'un pilier, il aperçoit un malheureux gisant dans son sang. — C'était un jeune homme, qui, à la suite d'un démêlé, venait de recevoir un coup de poignard. L'infortuné, à la faveur des ténèbres, avait pu échapper aux mains de ses meurtriers, et était venu chercher un refuge dans la maison de Dieu ; épuisé et presque sans vie, il était tombé à deux pas du seuil sacré.

L'évêque presse sa marche ; mais au moment où il va atteindre le blessé, il se trouve en face d'hommes furieux

qui se précipitent en criant dans le saint temple : ce sont les assassins qui poursuivent leur victime.

Un autre se serait effrayé peut-être de leurs sauvages vociférations, et eût fui devant les poignards qu'ils brandissaient dans leurs mains... Mgr Mastai n'est pas accessible à la peur ; il sait tout affronter, quand il s'agit d'une œuvre de charité à accomplir. Il se jette devant le jeune homme et, interposant son corps entre les assassins et leur victime : « Eh quoi ! leur dit-il avec assurance et énergie, aurez-vous l'audace et le brutal courage de poursuivre ce malheureux jusqu'aux pieds du Dieu vivant ! ne vous suffit-il pas de l'avoir frappé de vos coups ? n'êtes-vous pas satisfaits d'avoir versé son sang ? barbares, vous faudrait-il le boire !... songez qu'il est à moi : la maison de Dieu est la mienne. Sortez... »

Stupéfaits d'abord à la vue de leur évêque, puis effrayés en entendant les paroles qui sont sorties de ses lèvres, les assassins s'enfuient.

Resté seul, Mgr Mastai ne songe plus qu'à se faire sœur de charité auprès du blessé. Il le soulève péniblement, lui appuie la tête sur ses genoux, et découvre la plaie d'où s'échappent des ruisseaux de sang pour en sonder la profondeur. Un instant, le malheureux jeune homme ouvre les yeux et revient à lui. L'évêque en profite pour le consoler, l'encourager, lui inspirer de la patience ; puis s'apercevant que ses forces s'épuisent, il l'excite au repentir de ses fautes, l'absout, le bénit et

reçoit son dernier soupir, ému et pleurant comme une mère qui perd son enfant.

VII.

Voilà, mon ami, déjà bien des traits pleins d'intérêt de la vie épiscopale de Pie IX. Laissez-moi vous ajouter encore un récit d'une portée d'autant plus grande qu'il montre la charité et la puissance conciliatrices unies à un héroïsme encore plus rare peut-être que celui que nous avons eu l'occasion d'admirer. L'action commence à Imola, alors que Mgr Mastai n'était que simple cardinal, et se termine à Rome, sous l'influence du nom de Pie IX.

VIII.

Quoique Mgr Mastai fût entouré à Imola de l'estime et de l'affection de tous, il avait néanmoins quelques ennemis : en cela, il ne pouvait différer de tous ceux qui ont acquis les sympathies publiques. Il aurait voulu faire cesser ces inimitiés, il y parvint peu à peu.

Une seule avait résisté ; c'était celle du gonfalonier (*maire*) de la ville. L'épouse de ce magistrat souffrait beaucoup des sentiments de haine de son mari pour l'évêque d'Imola, et des procédés inconvenants dont, plusieurs fois, il avait usé envers lui. — Depuis longtemps cette digne femme cherchait un expédient qui pût

changer ce caractère. Elle allait devenir mère : cette circonstance lui parut ménagée par la Providence pour réparer cette réconciliation. — « Si Mgr Mastai, se disait-elle, voulait devenir le parrain de cet enfant que Dieu va me donner, mon époux ne pourrait s'empêcher de changer : tout dissentiment, toute haine disparaîtraient évidemment devant le lien de parenté contracté par l'Eminence avec notre enfant. »

Elle vint donc trouver l'évêque et lui communiqua ses pensées et ses projets. Mgr Mastai la remercia et donna son approbation.

« Oui, dit-il, j'accepte bien volontiers de devenir le parrain de cet enfant de bénédiction. Heureux, à ce titre, de me faire un ami de plus ! »

Mais, hélas ! il restait une difficulté. Jamais, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, le gonfalonier ne proposerait à l'Eminence de devenir le parrain de son enfant. Il fallait donc que l'évêque prit les devants et fit la demande lui-même. La pauvre dame lui soumit son embarras.

« Qu'à cela ne tienne, répondit avec bonté Mgr Mastai. Eh bien, j'irai le demander moi-même. »

L'occasion s'offrit le lendemain. On devait tenir à l'évêché un conseil pour l'administration de l'hospice de la ville ; le gonfalonier ne pouvait manquer d'y assister. — Après la réunion, l'évêque alla droit à lui, avec sa bienveillance ordinaire, et, comme s'il eût oublié tout ce

que le cœur de son ennemi renfermait de fiel et de rancune :

« Cher comte, lui dit-il, recevez mes félicitations ; j'ai vu hier votre épouse, elle est venue me faire part de votre commun bonheur : vous allez donc bientôt compter un enfant de plus dans votre famille. C'est une grande joie que Dieu vous envoie ; je m'y associe de grand cœur. A propos, avez-vous choisi un parrain ?

— Pas encore, répond avec sang-froid le fonctionnaire.

— Tant mieux ! dit aussitôt l'évêque, dont le regard et la parole avaient pris un accent de bienveillance plus délicat ; tant mieux ! j'en ai un à vous présenter... et... c'est moi.

— Vous!... vous! jamais, jamais! »

Le gonfalonier n'avait pu s'empêcher de laisser échapper cette exclamation ; puis, méconnaissant les règles de la plus simple politesse, il lui avait tourné le dos et s'était éloigné.

Mgr Mastai fut profondément affligé de n'avoir pu réussir à gagner ce cœur ulcéré, mais sa charité lui persuada que cette œuvre n'était pas perdue : il se promit de revenir à la charge dans une meilleure occasion.

Un mois après, l'évêque d'Imola était devenu Pie IX, et le gonfalonier recevait un billet contenant ces simples mots :

« Vous avez refusé pour parrain l'évêque d'Imola, accepteriez-vous l'évêque de Rome ? »

Comme vous le pensez bien, mon ami, la réponse ne

fut pas douteuse. — Prenant aussitôt la poste, le gonfalonier accourut au Quirinal se jeter aux pieds du Saint-Père.

Après ce trait, dites si j'avais tort d'avancer que la charité, toujours prévenante, toujours patiente de Mgr Mastai, savait gagner tous les cœurs. Aurais-je tort d'ajouter qu'elle savait changer en amis dévoués les hommes naguère ses ennemis ?

IX

Achevons cette période en disant que quand Mgr Mastai dut quitter Spolète, une députation des habitants fut envoyée à Grégoire XVI, pour le supplier de le conserver à son diocèse ; et qu'à Imola, quand on apprit son élection au Souverain-Pontificat, des larmes se mêlaient aux réjouissances, des regrets aux acclamations (1).

Ce sont là de ces élans, de ces protestations qui disent publiquement ce que l'on doit penser d'un homme, d'un prince, d'un souverain.

(1) « La ville d'Imola et celle de Spolète sont encore pleines des bonnes pensées du Prélat, réalisées en institutions utiles (M. de St-H.). — « ... Les églises embellies, les jeunes clercs sans fortune recueillis gratuitement dans le séminaire diocésain, des asiles ouverts aux orphelins, l'instruction rendue accessible aux enfants des classes pauvres, les hôpitaux richement dotés, les études mises en honneur, un refuge fondé pour les jeunes filles repenties!... Voilà autant d'œuvres impérissables, qui attestent à la fois la tendre charité du pasteur, et la sollicitude éclairée de l'Évêque (M. J. Chantrel, p. 7).

CHAPITRE V.

Particularités sur l'élection de Pie IX au Souverain Pontificat.

LETTRE I.

LE CARDINAL MASTAI SE REND AU CONCLAVE. — APPARITION
D'UNE COLOMBE.

Rome.....

J'ai maintenant à vous raconter, mon cher ami, les particularités touchantes qui ont accompagné l'élection de notre vénéré Pie IX au Souverain Pontificat. Vous n'avez pas oublié, je pense, la description que je vous ai faite, en une autre circonstance, des opérations d'un Conclave (1). Remémorez vos souvenirs : au besoin,

(1) L'ouvrage dans lequel se trouve cette description a pour titre : *Renseignements peu connus sur les grandes circonstances de la vie d'un Pape.* — Voir au chapitre sur les Conclaves.

(Note de l'Éditeur.)

relisez ces anciennes lettres, afin de me suivre plus facilement dans les récits que j'aurai à vous faire.

... Le premier fait que je vous rapporterai pourrait être nommé l'*Heureux Présage* : ce n'est pas à Imola ni à Rome qu'il s'est passé, mais bien durant le voyage du saint archevêque vers la ville de saint Pierre.

La certitude de ce fait a été attestée par plusieurs écrivains dignes de foi ; et je suis assuré qu'il sera pour vous plein de charme et d'intérêt.

Le cardinal Mastai se dirigeait donc vers Rome pour se rendre en toute hâte au Conclave : il était dans sa voiture qu'entraînaient à grande vitesse des chevaux de poste. — Inutile de vous dire qu'en Italie, comme en France, chevaux de poste et postillons produisent partout grand effet sur leur passage et surtout aux relais ; chacun prétend devoir conjecturer quel est le riche voyageur qui traverse le hameau ou la bourgade : chacun veut le voir. Jugez de là l'impression que dut faire la voiture d'un cardinal allant à Rome et pouvant devenir Pape, dans ce moment solennel où toute l'Italie était émue et dans l'attente. C'était un véritable événement.

Mais laissons les réflexions, et venons au fait que vous attendez. Dans une petite ville des Marches, dont j'oublie le nom, les postillons s'étant arrêtés pour régler, à l'heure de midi, je crois, le cardinal se vit en un moment entouré d'un peuple nombreux. Jusque-là, ce n'était que la répétition d'une scène à laquelle, depuis le départ,

l'Éminence avait dû s'habituer, et elle faisait aimable contenance, en répondant par un bienveillant sourire et des paroles pleines de bonté à la curiosité de la foule.

Mais, tout à coup, la scène prit un caractère inaccoutumé. Pendant que tous les regards étaient arrêtés sur le cardinal, une colombe blanche, traversant l'air, vint s'abattre sur la voiture. A cette merveille, les assistants, d'un accord unanime, se mettent à battre des mains : *Vivat! vivat!* s'écrie-t-on de toutes parts. *Il sera Pape (1)!*

On voulut effrayer le timide oiseau, mais la colombe resta immobile. Un enfant courut prendre un de ces

(1) L'histoire de l'Église fait mention, dans les premiers siècles surtout, de plusieurs élections pontificales célèbres par l'apparition d'une colombe.

Ce signe miraculeux s'est aussi manifesté dans l'élection des premiers évêques de Ravenne. Ils sont connus dans l'histoire sous le nom d'*Évêques de la Colombe*.

Voici comment Eusèbe raconte l'élection du Pape saint Fabien, qui succéda à saint Anthère et mourut martyr l'an 250 de l'ère chrétienne : « Fabianus, ad Pontificatum, præter omnium expectationem, divinitus vocatus est. Nam, cum de electione Romani Pontificis ageretur, ac nemo de Fabiano cogitaret, columba, è sublimi delapsa, repente capiti ejus insedissee fertur. Quo spectaculo permoti omnes, simul exclamare ceperunt Fabianum dignum esse; statimque Pontificali cathedræ imposuerunt. » — « Fabien fut appelé au Souverain Pontificat par une inspiration du ciel. L'on était occupé à délibérer sur le choix du Pontife, lorsque du haut des airs une colombe vint s'abattre sur la tête de Fabien, auquel personne n'avait songé jusque-là. Ravis d'admiration à ce spectacle, tous les assistants s'écrièrent que le ciel le désignait, et ils le firent asseoir sur le trône des Pontifes. »

grands joncs que l'on trouve en Italie, et l'en frappa doucement pour la faire partir : un moment elle sembla céder à cette violence ; mais, après s'être élevée à la hauteur de quelques mètres, elle redescendit rapidement sur la voiture et s'y reposa de nouveau. Dire l'enthousiasme de la foule serait chose difficile : *Vivat! vivat! Il sera Pape!* répétèrent mille voix émues.

Cependant les chevaux avaient été attelés, les postillons étaient prêts. La voiture part : vous croyez peut-être, mon ami, que la colombe va être effrayée : Point du tout : elle demeure immobile. Ni les cris, ni le bruit des roues, ni le claquement des fouets ne l'impressionnent ; on dirait qu'elle veut accompagner à Rome le futur Pape.

Le peuple, que la merveille transporte jusqu'à l'enthousiasme, suit en courant la voiture jusqu'aux portes de la ville. Là, seulement, l'oiseau s'envola ; et comme pour indiquer d'avance le généreux pardon par lequel le Pontife devait signaler le début de son règne, la colombe alla, aux applaudissements de tous, se poser sur la porte de la prison.

Quelques jours après, l'élection du cardinal Mastai révéla à tous les spectateurs de cette scène que Pie IX était réellement le Pontife de la colombe.

LETTRE II.

Rome.....

C'était pour obéir à l'un des devoirs les plus impérieux de sa haute dignité que le cardinal Mastai avait dû quitter Imola, dès qu'il avait appris la mort de Grégoire XVI.

Il était entré dans Rome sans la moindre prétention dans le cœur, comme aussi sans le moindre éclat extérieur ; et, malgré les marques de sympathie qu'il avait reçues sur son passage, l'enthousiasme qui l'avait partout accueilli, il ne paraissait pas même soupçonner qu'il pût être question de lui pour succéder au Pape défunt :

En attendant l'ouverture du Conclave, il était venu , avec son aumônier, habiter chez son homme d'affaires , logé sur la place de l'Ara-Cœli.

« Les fenêtres de mon appartement, » me disait, il y a quelques mois, à Rome, la personne qui m'a fourni la plupart des détails qui vont suivre , « les fenêtres de
« mon appartement se trouvaient situées vis-à-vis de la
« maison où le cardinal, évêque d'Imola, venait de
« descendre, sans que je m'en fusse douté.

« Un matin, j'aperçus, dans une des pièces, un per-
« sonnage inconnu : la soutane rouge qu'il portait me
« révéla tout aussitôt que c'était un cardinal. Je m'infor-
« mai de son nom, et j'appris que c'était le cardinal
« Mastai Ferretti. Au peu d'éclat qui l'entourait, j'étais
« loin de penser que ce pût être notre Pape futur. Il
« préludait cependant par l'humilité et le silence au
« choix de Dieu. Béni soit le Ciel de nous l'avoir
« donné ! »

L'entrée du cardinal au Conclave fut tout aussi modeste que son arrivée à Rome. Autour de lui rayonnait, comme une auréole, la renommée de ses vertus ; mais il semblait vouloir se soustraire à tous les regards.

Connu du peuple, qui n'avait pas oublié les premières années de son ministère, et combien il était cher aux habitants d'Imola, il était, pour ainsi dire, inconnu dans les salons de Rome et dans les chancelleries. Plusieurs membres même du Sacré-Collège (qui, d'ailleurs, honoraient le nom de Mastai sur sa réputation populaire,) le connaissaient à peine ; et sans doute ils eussent été étonnés si on leur eût dit que c'était l'élu de Dieu, qu'ils devaient eux-mêmes proclamer deux jours après.

Parmi les personnages sur lesquels était fixée l'attention publique et qui semblaient devoir se disputer les suffrages, le cardinal Lambruschini occupait le premier rang.

Le cardinal Lambruschini avait été le confident et le ministre intime de Grégoire XVI. Pendant dix-huit ans, il avait pour ainsi dire régné avec le vieux Pontife, qui

semblait se décharger sur lui des fatigues et des soucis du pouvoir.

Suivant les calculs de la politique il devait être élu ; mais Dieu avait ses desseins ; et, comme avant tout, il est le seul maître, bien que ce qui devait arriver déjouât les combinaisons de la diplomatie, ils furent réalisés.

Ce fut le 14 au soir (juin 1846) que les cardinaux réunis au Quirinal, au nombre de cinquante, virent se fermer sur eux les portes du Conclave.

Le lendemain, à neuf heures, après la messe du Saint-Esprit, le premier scrutin s'ouvrit.

La majorité canonique devait être de trente-quatre voix.

Au dépouillement, le nom de Lambruschini sortit quinze fois de l'urne : treize suffrages portaient le nom de Mastai. Les autres voix s'étaient perdues.

Dieu commençait à se montrer.

« Quel prodige (1) de voir l'homme d'État du dernier
« règne, le prélat le plus influent du Sacré-Collège, le
« tout-puissant de la veille et du jour, accueilli par une
« minorité de suffrages telle, qu'elle ne s'élevait pas à la
« moitié du chiffre canoniquement nécessaire!... »

N'était-ce pas un autre prodige de voir le plus humble, le plus modeste des cardinaux, recherché et poursuivi jusque dans l'ombre même de sa modestie par treize suffrages non concertés ?

(1) M. DE SAINT-HERMEL, *Vie de Pie IX.*

Quelle inspiration surhumaine allait donc éclairer et diriger un scrutin qui débutait ainsi contre toutes les prévisions humaines et les conjectures des plus habiles ?

L'imprévu commençait. — Et l'on sait que « dans les choses de ce monde, il arrive que bien souvent c'est LA PART DE DIEU!... »

Le scrutin du 15 au soir fut un nouveau triomphe pour le cardinal Mastai : il avait gagné quatre voix ; et le cardinal Lambruschini en avait perdu deux.

Au troisième tour de scrutin, qui eut lieu le 16, à neuf heures, le nom de Lambruschini n'avait été proclamé que onze fois : Mastai avait obtenu vingt-sept suffrages. Ainsi la candidature de l'archevêque-évêque d'Imola se recrutait et s'augmentait, à chaque tour de scrutin, de tous les suffrages qui désertaient le concurrent que la diplomatie avait voulu lui susciter.

Par une de ces coïncidences que Dieu seul sait amener au moment marqué, le cardinal Mastai venait d'être désigné par le sort pour être lui-même un des trois scrutateurs chargés de dépouiller le scrutin et de proclamer les votes.

LETTRE III.

Rome.

J'ai laissé dans ma dernière lettre, mon cher ami, l'histoire de l'élection de Pie IX à un moment bien intéressant. Nous venions de voir le cardinal Mastai proclamer lui-même vingt-sept fois son nom au dépouillement du scrutin.

Pendant que le nom de Mastai allait de plus en plus s'illuminant, « l'impatience la plus inquiète régnait dans
« Rome. C'était l'anxiété des classes éclairées qu'un nom
« allait rassurer ou consterner. C'était la curiosité
« savante et raffinée du corps diplomatique, se préparant
« à deviner les influences du règne futur et à dresser
« des plans de campagne. C'était aussi la curiosité de la
« foule, attendant son premier pasteur et son sou-
« verain (1). »

Deux jours de suite, la grande procession du clergé romain s'était rendue de l'église des Saints-Apôtres au palais Quirinal, adressant aux auditeurs de Rote, solen-

(1) M. DE SAINT-HERMEL, *Vie de Pie IX.*

nellement rangés dans la chapelle, la fameuse question : *Habemus-ne Pontificem?*

Deux fois la procession s'en était retournée en chantant le *Veni Creator*, et témoignant ainsi que le Conclave avait besoin du secours et des lumières de l'Esprit-Saint.

Pour la troisième fois, les bulletins venaient d'être brûlés, et, pour la troisième fois aussi, le peuple romain, assemblée en face du palais Quirinal, venait de voir s'échapper une légère colonne de fumée au-dessus de la chapelle Pauline, annonçant que le scrutin était nul, et que la volonté secrète de Dieu ne s'était point encore manifestée.

L'impatience publique croissait d'heure en heure. Je ne sais quel vague pressentiment avait saisi tous les esprits ; on sentait que le dénouement approchait.

« Le scrutin de ce soir sera le dernier, » avaient murmuré quelques voix, et la foule avait avec empressement saisi cette espérance.

Elle ne se trompait pas : à trois heures s'ouvrit le quatrième scrutin. L'émotion la plus grande régnait dans le Conclave. Un silence, plus solennel que celui qui avait présidé jusque-là aux saintes opérations, avait saisi tous les cœurs : chacun des membres du Sacré-Collège se sentait sous l'action de Dieu, qui allait manifester sa volonté et proclamer son élu.

De même que les précédentes, la séance commença par le chant du *Veni Creator* ; puis on procéda à l'écriture et au dépôt des bulletins dans le calice. Les cardinaux

infirmiers allèrent ensuite recueillir les votes de quelques malades : on les réunit aux premiers ; le scrutin était complet, le dépouillement allait commencer.

En ce moment, le silence de l'auguste assemblée, déjà si solennel, devint plus solennel encore. Tour à tour, les yeux se portaient sur le calice dépositaire des secrets de Dieu... et sur Mastai.

Il était debout, à la table du dépouillement, où le sort l'avait désigné pour la journée. A ses côtés se tenaient les deux autres scrutateurs : — l'un avait pour fonction de lui présenter les suffrages qu'il devait proclamer ; l'autre était chargé de les vérifier après lui et de les inscrire.

Une pâleur tout émotionnée était répandue sur ses traits : le résultat de l'épreuve du matin avait effrayé sa modestie ; et, bien qu'il eût passé en prières tout le temps qui s'était écoulé entre les deux scrutins, son âme n'avait pu calmer la profonde appréhension qui la glaçait. On eût dit une victime qui sentait que Dieu allait lui imposer un fardeau d'honneur et de responsabilité auquel elle eût voulu se soustraire. La nécessité même de proclamer son nom l'émotionnait plus encore. Cependant il fallait obéir...

Le nom de Mastai était sur le premier bulletin ; il était sur le second, sur le troisième...

Le scrutateur eut dix-sept fois de suite à le proclamer sans interruption... Sa main tremblait et pouvait à peine soutenir les suffrages qui lui étaient présentés... Sa voix était plus tremblante encore... et quand, sur le dix-hui-

tième billet, il aperçut encore son nom, ses yeux se voilèrent, un trouble divin s'empara de lui, la parole expira sur ses lèvres.

Après un moment de silence, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux ; il supplia l'assemblée de le prendre en pitié, et de remettre à un autre le soin de lire le reste des votes.

Mastaï oubliait qu'un scrutin interrompu eût annulé l'élection : le Sacré-Collège s'en souvint.

« Reposez-vous un moment, lui cria-t-on de toutes parts ; calmez votre émotion : nous attendrons... »

En même temps, plusieurs cardinaux avaient quitté leurs sièges ; ils s'empressaient autour de lui, et le faisaient asseoir.

Pour Mastaï, toujours silencieux et tremblant, il n'entendait rien, ne voyait rien, et les larmes continuaient à couler de ses yeux. L'épreuve avait été trop forte : il y avait succombé.

Cependant, après quelques moments de repos, il revint à lui : une force nouvelle semblait lui avoir été rendue. Il se releva et rejoignit le bureau, soutenu par deux de ses collègues. Le dépouillement s'acheva lentement ; au dernier bulletin, il avait lu son nom trente-six fois!...

L'élection était faite par les suffrages... elle fut ratifiée par l'acclamation. Au moment où Mastaï venait de lire le dernier bulletin, tous les cardinaux se levèrent d'un commun élan, et une seule voix retentit sous les

voûtes de la chapelle Pauline : c'était le nom de Mastai que tous ensemble proclamaient , aussi bien ceux qui l'avaient inscrit sur leurs bulletins que ceux qui jusque-là lui avaient refusé leurs voix, et qui, attendris par tout ce qu'ils avaient vu de trésor de modestie, de sensibilité et d'oubli de sa propre grandeur dans l'élu de leurs confrères, voulaient s'associer à une élection si sainte, et y donner leur assentiment par un acte aussi solennel et aussi authentique.

Telle fut , mon ami , l'issue de cette dernière réunion du Conclave, qui avait donné à Rome un souverain, au monde catholique un pasteur et un père.

LETTRE IV.

Rome.....

Reprenons la suite des faits des premières heures du pontificat de Pie IX.

Pendant que tous les cardinaux, d'un élan spontané, ratifiaient par acclamation l'élection du cardinal Mastai, que le dépouillement du scrutin venait de faire connaître, le nouveau Pape s'était jeté au pied de l'autel ; et là, perdu dans une silencieuse adoration, il demandait à Dieu de le soutenir contre les défaillances de son cœur et les troubles de sa raison bouleversée à la vue d'un honneur si terrible et si grand.

Cependant la sonnette du cardinal doyen avait annoncé aux prélats assemblés aux portes de la chapelle que le Pape était nommé. Déjà les maîtres des cérémonies étaient entrés avec le secrétaire du Sacré-Collège : les formalités, prescrites pour l'acceptation que doit faire publiquement l'élu, commençaient.

Mastai restait toujours au pied de l'autel, abimé et anéanti dans sa prière. Le sous-doyen cardinal Macchi s'avança vers lui, escorté des maîtres des cérémonies et

des principaux cardinaux, et lui adressa la question solennelle :

Acceptas-ne electionem de te factam in Summum Pontificem?

A cette demande, Masiaï se releva, et, fortifié par la prière, il déclara qu'il acceptait (1).

A ce moment, tous les baldaquins placés au-dessus des cardinaux s'abattirent, selon l'antique cérémonial dont je vous ai parlé ailleurs, pour ne laisser suspendu que celui du nouveau pape, qui seul désormais devait être honoré des marques du Souverain Pontificat.

A la seconde question qui fut adressée au nouveau Pape : *Quel nom voulez-vous prendre?* il annonça qu'il désirait emprunter son nom à Pie VII, son glorieux prédécesseur au siège d'Imola. Les deux actes de l'acceptation et de la nomination furent immédiatement dressés par le notaire du Saint-Siège apostolique, Mgr de Ligne. Aussitôt après, Pie IX fut revêtu des insignes de sa nouvelle dignité : le cardinal Riario Sforza, camerlingue de la sainte Eglise romaine, lui mit au doigt l'anneau du Pêcheur ; et la première *adoration* des cardinaux eut lieu.

Il était neuf ou dix heures du soir lorsque toutes ces

(1) Nous avons suivi dans cette narration la plupart des historiens de Pie IX. — D'après quelques récits de l'élection du Pontife, lorsqu'on lui présenta la question solennelle d'acceptation, il aurait demandé quelque temps de réflexion, et ce ne serait que deux heures après le scrutin qu'il aurait donné son assentiment.

cérémonies furent terminées. La proclamation publique ne put avoir lieu, en raison de cette heure avancée, et dut être remise au lendemain.

Vers les dix heures, Pie IX se retira dans sa cellule : le silence, la prière, l'oubli de lui-même, après toutes les émotions qui avaient partagé cette longue et sainte journée, lui rendirent une paix et un calme parfaits.

Avant de prendre son repos, il fit une légère collation avec son aumônier, et écrivit à ses trois frères, à Sinigaglia, pour leur annoncer son élection, une lettre si touchante, que vous m'en voudriez, si vous saviez que j'en ai une copie entre les mains et que je ne vous en donne pas connaissance. La voici donc :

« Il a plu à Dieu, qui exalte et qui humilie, de m'élever de
« mon insignifiance à la dignité la plus sublime de la terre : que sa
« volonté soit faite ! Je sens toute l'immensité de ce fardeau et toute
« la faiblesse de mes moyens. Faites prier et priez, vous aussi, pour
« moi.....

« Si la ville voulait faire quelque démonstration publique à cette
« occasion, je vous prie, car je le désire, de faire en sorte que la
« totalité de la somme soit appliquée aux œuvres que le gonfalo-
« nier (*le maire*) et les *anziani* (adjoints) jugeront utiles.

« Quant à vous-mêmes, mes chers frères, je vous embrasse de
« tout mon cœur en Jésus-Christ. Ne vous enorgueillissez pas ; mais
« prenez plutôt en pitié votre frère, qui vous donne sa bénédiction
« apostolique. »

Quelle admirable lettre ! n'est-il pas vrai, mon ami ? comme elle peint l'humilité, la foi profonde et l'oubli de soi-même du nouveau Pontife ! Songez qu'il était minuit

moins un quart lorsqu'il écrivait... et que quelques heures à peine nous séparent des grands événements dont je vous traçais tout à l'heure le tableau.

La nuit du Saint-Père fut paisible : dès le matin , il célébra la sainte messe à son ordinaire. — Tous ceux qui l'ont vu à l'autel savent avec quel recueillement et quelle piété il offre le saint sacrifice : ce recueillement et cette piété étaient plus intimes encore le lendemain de ce jour si plein d'émotions, au matin d'une journée qui devait les renouveler toutes.

Sur les neuf heures , devait avoir lieu la présentation du nouveau Pontife au peuple...

LETTRE V.

Rome.....

J'ai donc à vous raconter aujourd'hui, mon cher ami, le bel épisode de la présentation de Pie IX au peuple ; mais, auparavant, détournons un moment nos pensées du Conclave, qui nous a occupés jusqu'ici, et disons ce qui s'était passé dans la ville.

Depuis la veille au soir, Rome tout entière était dans la plus grande agitation. La multitude qui couvrait le *Monte Cavallo*, pendant que les cardinaux procédaient au dernier scrutin, avait bien compris, en ne voyant pas paraître la mystérieuse *fumée*, que le Pape était élu.

Dès cinq heures, la nouvelle s'en était répandue dans tous les quartiers ; et, à chaque moment, c'étaient de nouveaux flots de peuple qui venaient grossir la foule, déjà si nombreuse. Chacun espérait assister, ce soir-là même, à la présentation du Pontife et recevoir sa première bénédiction. — Mais quel était ce nouvel élu, ce nouveau père, ce nouveau prince ?

Mille bruits divers circulaient dans les groupes ; tous voulaient savoir quel serait le dernier mot de l'énigme.

Les espérances furent déçues ; je vous en ai donné la raison dans ma lettre précédente.

La longueur de la dernière séance du scrutin, les formalités qu'on avait dû remplir, la suite des cérémonies de la première *adoration*, les intervalles de silence et de délibération laissés au nouveau Pape, selon quelques écrivains, avant son acceptation : tout cela, vous disais-je, ne permit pas de présenter Pie IX dès ce soir-là. D'ailleurs aucune mesure n'avait été prise ; rien n'était prêt pour une si prompte élection : il eût été même difficile, à cette heure, de se procurer les ouvriers qui devaient abattre le mur élevé, deux jours auparavant, devant la tribune du palais sur laquelle les nouveaux Papes doivent être présentés.

Quelle que fût donc l'impatience du peuple, et quel que fût aussi le désir des cardinaux de satisfaire cette impatience si légitime, il fallut remettre au lendemain la solennelle cérémonie.

Durant la nuit, les faux bruits, qui avaient pris naissance au Monte Cavallo, s'accréditèrent dans la ville. Le nom de Mgr Gizzi, l'un des cardinaux les plus aimés, était partout répété, et partout ce nom était accepté avec joie. Par un secret de la Providence, on oubliait celui de Mastai. Au matin, les conjectures avaient pris un tel caractère d'autorité, que l'on finissait par tenir pour certaine l'élection de Mgr Gizzi.

Dès la pointe du jour, la grande place du Monte Cavallo était envahie. C'est à peine si la procession

du clergé romain, qui, cette fois, vint prendre place en face du Quirinal, en chantant l'hymne de reconnaissance, le *Te Deum*, avait pu se frayer un passage.

L'impatience croissait de moment en moment.

Enfin, neuf heures sonnèrent : c'était le signal donné. Les maçons se mirent à l'œuvre ; et bientôt les derniers obstacles furent enlevés. La bonne nouvelle, captive jusque-là sous le secret du Conclave, allait être manifestée.

Le cardinal camerlingue s'avança sur le balcon, et vint l'annoncer en ces termes :

« Je vous annonce une grande joie. Nous avons pour
« Pape l'Eminentissime et Révérendissime seigneur
« Jean-Marie Mastai Ferretti, jusqu'ici cardinal de la
« sainte Eglise romaine : il a pris le nom de Pie IX. »

Vous pensez peut-être, mon ami, que cette nouvelle fut tout d'abord accueillie par des applaudissements. Je suis désolé de vous ôter cette illusion ; mais puisque j'ai entrepris de vous raconter les faits tels qu'ils se sont passés, je dois vous dire qu'il n'en fut point ainsi.

La sympathie publique s'était tellement portée, depuis la veille au soir, sur la nomination supposée de Gizzi, qu'à la proclamation du choix réel du Sacré-Colège, il y eut dans la foule, étonnée du nom inattendu qu'on lui annonçait, un moment de stupeur et de désappointement.

Mais quand, après tous les cardinaux, qui se présen-

tèrent tour à tour sur le balcon, on vit apparaître le Souverain Pontife, les yeux baignés de larmes, dans l'émotion la plus sainte ; quand on lui eut vu lever les mains au ciel, dans une sorte d'extase, pour bénir le monde et son peuple, et que l'on eut entendu sa voix si douce et si paternelle, chacun se rappela combien le cardinal Mastai était aimé, de quel respect il était entouré, comment autrefois on pronostiquait son élévation future : et, l'enthousiasme succédant tout à coup au silence, les applaudissements éclatèrent comme une tempête, et toutes les voix s'élevèrent dans les airs, répétant, comme d'un commun accord : *Viva Pio nono!*

Du Monte Cavallo l'enthousiasme et les applaudissements se répandirent dans la ville. Le nom de Mastai et de Pie IX volait dans toutes les bouches : chacun s'empressait de l'associer aux plus doux souvenirs de sa vie.

Les nombreux ouvriers qui avaient vu autrefois l'abbé Mastai à l'œuvre, soit à la Tata-Giovanni, soit à l'hospice Saint-Michel, se plaisaient à répéter mille traits naïfs de sa jeunesse sacerdotale. Ils disaient qu'il était bon, qu'il était sensible ; que les malheureux trouvaient accès auprès de lui ; que chaque douleur, accueillie par lui, s'en retournait consolée ; qu'il avait été le père de toute une génération d'orphelins.....

« De leur côté, les habitants de Spolète et d'Imola, qui se trouvaient à Rome, racontaient à l'envi cette sainte
« légende du Prélat, arrêtant d'un seul mot deux régi-

« ments autrichiens, désarmant d'un regard cinq mille
« rebelles, sauvant les coupables en jetant au feu la
« liste de proscription, calmant les passions émues, et
« réalisant en bienfaits chacune de ses pensées (1). »

Tous ces récits, multipliés par l'affection, mais non exagérés, exaltaient les cœurs, enivraient les imaginations : Rome tout entière était dans les transports du bonheur et de la joie. Il semblait que l'on n'eût pas assez de voix pour célébrer les louanges du vénéré Pie IX.

Heureux Pontife ! qui, après avoir été élevé à la suprême dignité du monde, par un concours de circonstances si providentiel et si divin, voyait les premières heures de son règne signalées par de telles sympathies et consacrées par de semblables marques d'amour !

Pontife plus heureux encore de s'être rendu digne de fixer les regards du ciel par ses vertus, et d'avoir mérité que les bonnes œuvres de ses premières années lui revinssent, en ce moment sacré, en touchants souvenirs et en reconnaissance populaire, et que sa jeunesse sanctifiée devînt la propagande de son Pontificat !

P. S. — Il va sans dire, mon ami, que la cérémonie de la seconde *adoration*, qui eut lieu sur les dix heures, à la chapelle Sixtine, et celle de la troisième, qui suivit immédiatement la seconde, dans la basilique de Saint-

(1) M. DE SAINT-HERMEL, *Vie de Pie IX.*

Pierre, furent entourées d'une pompe et d'un enthousiasme que l'on ne saurait exprimer. Le peuple, dans le désir de voir son nouveau Souverain, se pressait en foule sur le passage du Saint-Père : partout c'étaient des élans de joie, des témoignages de respect et de bonheur.

Quatre jours après, le 21 juin, eut lieu la belle cérémonie du couronnement. Quand, pour la première fois couronné de la tiare, Pie IX donna sa bénédiction solennelle du haut de la loggia de Saint-Pierre, « l'émotion « était générale ; le cœur du peuple monta vers le Pon-
« tife en un immense applaudissement : c'était comme
« un délire d'amour filial. »

Le soir, il y eut grande réception au palais pontifical ; tous les monuments publics furent illuminés ; les palais des cardinaux, des ambassadeurs et des magistrats romains rivalisaient de splendeur et de clartés ; l'immense coupole de Saint-Pierre était toute en feu... « La
« joie était partout : toutes les âmes étaient à l'allé-
« gresse, à la confiance, au bonheur. »

CHAPITRE VI.

Les premières années du Pontificat de Pie IX.

LETTRE I.

Rome.....

... Je voudrais d'abord vous faire connaître quels furent les premiers actes du nouveau Pape. Ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'il commença par régler tout son palais selon ses goûts simples et charitables, et par se tracer pour lui-même un plan d'occupations auquel il fut toujours fidèle.

Pour régler son palais selon ses goûts de simplicité, Pie IX s'interdit tout objet de luxe, réduisit le personnel de ses antichambres, et fit vendre la moitié des chevaux qu'il trouva dans les écuries papales. Pour sa table, il ordonna la plus grande frugalité, n'affectant à la dépense de chaque jour que trois ou quatre francs de notre mon-

naie; et comme le maître d'hôtel se récriait sur cette économie :

« Je suis, dit Pie IX, un pauvre prêtre de Jésus-Christ; vous aurez donc soin de me servir comme un pauvre prêtre. »

Cette parole et toute cette conduite de Pie IX étaient la conséquence logique des sentiments de son cœur, qu'il avait exprimés d'une manière bien touchante dans une lettre qu'il écrivait quelques jours après son élection :

« Toute ma fortune, disait-il, est l'héritage de mes sujets pauvres, qui sont mes enfants. »

Et ce n'est pas vous, mon ami, qui pourriez soupçonner que le nouveau Pontife éprouvât de la difficulté à se soumettre à ce genre de vie. Tout ce que je vous ai raconté sur sa vie à Spolète et à Imola a dû vous renseigner assez. Au reste, voici un trait de son épiscopat qui, jusqu'à présent, m'avait échappé, et qui dévoile, mieux encore peut-être que tous les autres, quels saints excès de frugalité Pie IX sait s'imposer : je ne le rapporte ici que par manière de digression.

Un jour, son majordome vint lui dire tout consterné :

« Les cent cinquante francs qui se trouvaient ce matin dans votre caisse ont disparu ; il ne me reste pas la plus petite *baïoque* pour subvenir aux dépenses de demain. »

Le cardinal avait distribué toute cette somme à des malheureux.

« De quoi vous inquiétez-vous ! répondit-il au major-

dome. Le bon Dieu, qui nourrit les oiseaux des champs, ne nous a-t-il pas promis notre pain de chaque jour ?

— Votre Eminence a raison sans doute, repliqua ce dernier ; mais je n'en suis pas moins dans l'embarras.

— C'est demain vendredi, jour de privation, reprit en souriant l'Eminence ; vous me servirez du fromage à déjeuner.

— Mais à votre dîner !...

— Encore le même mets, » répondit sur le même ton le saint prélat.

Revenons au nouveau Pape.

Dans son livre sur Pie IX, M. de Saint-Hermel a indiqué comment chaque jour son temps est réglé. C'était en 1854 que cet auteur écrivait, et depuis 1846, la règle que Pie IX s'était imposée était ponctuellement suivie, à moins que quelque circonstance extraordinaire ne vint forcément y mettre obstacle.

Voici donc, mon ami, quel est l'emploi de la journée du Pape ; vous me direz si elle n'est pas ordonnée tout à fait comme celle d'un religieux dans son couvent. Le travail, la charité et les exercices de piété en partagent tous les instants.

Le Pape se lève à quatre heures. Après une heure consacrée à la prière, il dit la messe dans une chapelle particulière et prolonge son action de grâces, pendant que l'un de ses aumôniers célèbre après lui le saint sacrifice. Vers les six heures et demie, le Pape entre dans

son cabinet d'études (1), où il demeure jusqu'à une heure, livré à ses occupations particulières, en conférence avec quelque cardinal, ou avec les ministres, ou bien dictant à ses secrétaires. A une heure il dîne (2) : le majordome et le secrétaire intime assistent d'ordinaire au diner du Pape; ils l'entretiennent des affaires particulières du palais.

Quelquefois, pressé de travail, le Saint-Père continue pendant le repas à traiter les affaires publiques ou à dicter à ses secrétaires.

Une heure de sieste (3) ou de promenade dans les jardins, tels sont les seuls délassements du Pontife. Immédiatement après commencent les réceptions, qui durent jusqu'à cinq heures.—A ce moment de la journée, le Saint-Père se remet en prières devant le Saint-Sacrement. — De six à dix heures, il reste dans son cabinet, et n'en sort que pour prendre une légère collation. Vers dix heures et demie, il se retire dans sa chambre à coucher (4).

(1) Le cabinet d'étude du Pape est simple jusqu'à la nudité : un bureau surmonté d'un crucifix, un fauteuil pour le Pape ; à côté quelques sièges pour les visiteurs, tel en est le seul ameublement.

(2) Le Pape dîne seul : c'est une coutume adoptée dans l'étiquette de la vie pontificale.

(3) On appelle *sieste* un moment de repos ou un court sommeil pris dans la journée. L'usage de la sieste est très-connu en Italie et dans tous les pays chauds.

(4) M. DE SAINT-HERMEL, p. 60.

LETTRE II.

Rome.....

Pie IX ne se contenta pas de tout régler dans l'intérieur de son palais et d'établir partout la régularité et une modeste simplicité.

Dès son élection, sa pensée la plus intime, son occupation de tous les instants fut de remplir la mission de Pasteur et de Père que lui avait confiée la Providence.

On a dit avec raison que jamais Pontife ne sut mieux comprendre une telle mission ; et, franchement, mon ami, cette allégation ne saurait encore être étrange pour vous, après tout ce que vous avez appris de la vie du cardinal Mastai à Spolète et à Imola.

Toutefois, pour vous fournir des preuves nouvelles, je vais faire appel à de nouveaux traits de bienfaisance, de miséricorde et de bonté, par lesquels Pie IX trouva le moyen de se concilier tous les cœurs à Rome, ainsi qu'il l'avait fait à Spolète et à Imola.

Je suis assuré que vous lirez avec intérêt cette nouvelle série d'épisodes de la vie de notre Souverain-Pontife : d'ailleurs, je ne me sens pas le courage de vous

décrire autrement cette vie si auguste ; et, tout aussi bien, les faits vous parleront avec plus de force que toutes les réflexions qu'on pourrait suggérer, et que toutes les louanges que l'on pourrait donner ; ils vous parleront surtout plus haut que tous les aperçus qu'on pourrait tracer devant vous sur les œuvres entreprises par Pie IX, sur les projets qu'il formait, sur son administration tout entière, comme chef de l'Église et comme prince des États-Romains.

Inutile d'ajouter que je n'inventerai aucun de ces faits : je les ai trouvés dans les *Histoires* de notre vénéré Pontife, ou ils m'ont été racontés par des personnes dignes de foi.

J'allais essayer de grouper ces épisodes sous divers chapitres ; mais je craindrais que la narration ne fût sèche en devenant trop méthodique. Je vais donc vous les dire, tels qu'ils se présenteront à ma mémoire, me contentant de remarquer que, quelque nombreux qu'ils soient, il en est beaucoup d'autres que le Saint-Père a su ensevelir dans l'oubli, et qui n'ont été enregistrés que dans le Livre des récompenses éternelles.

Peu après son exaltation au Souverain Pontificat, Pie IX, en simple habit ecclésiastique, et accompagné de Mgr Corboli, se rendit dans une des plus misérables habitations de Rome, qui servait d'abri à une malheureuse famille, composée d'une pauvre veuve, de deux filles, âgées l'une de quatorze ans, l'autre de dix-huit, et de deux petits garçons.

Le Pape voulait s'assurer par lui-même de la vérité des rapports qui lui avaient été faits, rapports dont une personne de confiance mettait en doute l'exactitude.

L'exposé des besoins n'avait point été exagéré. D'un coup d'œil l'auguste visiteur comprit toute l'étendue de la misère de cette pauvre famille. — Laissant son cœur s'apitoyer de compassion, il déposa sa bourse entre les mains des petits enfants, et prit des mesures pour qu'à l'avenir de nouveaux secours parvinssent sûrement aux cinq infortunés.

Le prélat qui accompagnait le Saint-Père admira comment un coup d'œil lui avait suffi pour apprécier cette misère. En effet, il n'avait voulu questionner personne... Et qui eût pu répondre à ses questions?...

A son arrivée, les deux sœurs aînées s'étaient jetées à ses pieds, sans pouvoir proférer une parole. Quant à la pauvre veuve, le bonheur si inattendu de recevoir chez elle le vicaire de Jésus-Christ, et la vive espérance à laquelle elle s'abandonnait à la pensée de pouvoir désormais soulager la misère de ses enfants, l'émotionnaient si fort qu'elle ne put que pleurer.

Un petit enfant aborda un jour le Souverain-Pontife : *Sei tu el Papa?* (Etes-vous bien le Pape?) dit l'enfant, dès qu'il fut à ses pieds.

—Oui, mon petit ami; je suis le Pape, répondit Pie IX. Alors l'enfant se mit à pleurer, disant :
« Je n'ai plus de père!... »

— Console-toi, mon enfant, répliqua le Souverain-Pontife ; tu auras un père en moi. »

Et aussitôt il donna des ordres pour que le pauvre petit orphelin fût conduit et installé, à ses frais, dans une maison d'éducation (1).

Un autre jour, Pie IX avait dirigé sa promenade dans la campagne romaine, par-delà la porte Saint-Jean. Il venait de descendre de voiture, lorsqu'il aperçut, dans un sentier solitaire, un jeune enfant portant sur ses épaules une lourde charge de bois.

Le Pape le fit approcher ; et lui ayant fait déposer son fardeau, il lui demanda de quelle paroisse il était, et s'il allait assidûment aux instructions de son curé. Puis, Sa Sainteté l'interrogea sur les mystères de la Religion ; et, comme elle le trouva suffisamment instruit pour son âge, elle lui donna des éloges et plusieurs pièces d'or pour ses pauvres parents.

Il y a à Rome un quartier exclusivement réservé aux Juifs : on le nomme le *Ghetto*. Ce quartier, d'ailleurs fort misérable et malsain, est peu fréquenté des Romains ; et, volontiers, on éviterait tout rapport avec ceux qui l'habitent.

Dès son arrivée au Souverain-Pontificat, Pie IX travailla à améliorer le *Ghetto* et à le rendre plus habitable.

(1) *Rome et Pie IX*, par Balleydier.

Une députation israélite vint lui témoigner sa reconnaissance et lui fit hommage d'un calice antique conservé depuis deux siècles dans le *Ghetto*. Pie IX reçut les envoyés avec bonté :

« Mes enfants, leur dit-il, j'accepte votre présent avec plaisir, et je vous remercie. »

Puis, s'asseyant à son bureau, il écrivit sur le premier morceau de papier qui lui tomba sous la main : *Bon pour mille écus* ; et, après y avoir apposé sa signature :

« Acceptez à votre tour cette faible somme, dit-il aux députés, et distribuez-la, de la part de Pie IX, aux malheureuses familles du *Ghetto*. »

A quelques jours de là, le Saint-Père, passant près de ce quartier, aperçut un malheureux vieillard, étendu, presque sans vie, sur le pavé de la rue.

Il descend de son carrosse, et s'approche.

« C'est un Juif, » disait le peuple ; et personne ne lui portait secours.

— Que dites-vous ? » s'écria le Pape en s'adressant aux assistants. « N'est-ce pas un de nos semblables qui souffre ? Il faut le secourir. »

Et le relevant lui-même, aidé des prélats qui l'accompagnaient, il le fit porter dans sa voiture, le reconduisit à sa demeure, et ne le quitta qu'après l'avoir vu revenir à lui (1).

(1) *Vie populaire de Pie IX*, pages 26-27.

Quelques semaines après cette aventure, un soldat qui se trouvait à la portière de la voiture de Pie IX, au moment où il en descendait, lui présenta un pain de munition :

« Saint-Père ! regardez et voyez, » lui dit-il, « voilà
« ce qui nous est donné à la caserne. »

Le pain était d'une mauvaise qualité.

« Celui que l'on vous donne ressemble-t-il toujours
à celui-là ? » demanda Pie IX.

— Toujours, Sainteté.

— Bien, mon fils, » répliqua le Pape d'un air compa-
tissant, « nous allons y aviser immédiatement. »

Le lendemain, le fournisseur était sévèrement puni ;
et un pain de bonne qualité était distribué à toute la gar-
nison.

Dans les premiers jours de l'hiver 1846, un jeune
enfant de douze ans écrivit directement au Pape :

« Saint-Père, » disait-il dans sa lettre, « ma mère
« est veuve, malade et infirme ; elle est dans la plus
« complète misère ; c'est moi seul qui la soigne et qui la
« soutiens. Je ne puis lui acheter plusieurs objets de
« première nécessité et les médicaments qui lui sont
« indispensables. »

Puis l'enfant ajoutait naïvement qu'il avait besoin de
trente-trois *paoli* (1), et que si Sa Sainteté voulait bien
le lui permettre, il irait le lendemain les lui demander.

(1) Seize ou dix-huit francs de notre monnaie.

Touché à la lecture de cette lettre, le Saint-Père donna l'ordre qu'on lui amenât l'enfant s'il se présentait.

Le petit solliciteur ne manqua pas au rendez-vous qu'il avait donné lui-même; et, sans être troublé de paraître devant le Pape, il répéta ce qu'il avait écrit dans sa lettre. Pie IX lui remit deux pièces d'or (environ trente-six *paoli*).

« C'est trois *paoli* de trop, » dit l'enfant après avoir remercié; « je n'ai pas de quoi vous rendre. »

Le Pape se prit à rire de la naïveté de l'enfant, et lui dit de les garder.

Puis, l'ayant fait suivre pour s'assurer s'il faisait bien les emplettes qu'il avait indiquées, et ayant obtenu de bons renseignements, il le fit revenir et lui annonça qu'il se chargeait de son éducation et de son avenir. — Et comme l'enfant s'excusait, sous prétexte qu'il ne pouvait quitter sa mère, dont il était toute la ressource :

« Eh! bien! » ajouta le Pape, « puisque ta mère est si pauvre, et toi si bon enfant, je me charge de tous deux (1). »

Un autre jour, il remettait plusieurs écus à un jeune garçon qui lui avait présenté un placet, dans lequel une pauvre veuve lui exprimait sa misère, et lui faisait savoir qu'elle allait être expulsée de sa modeste demeure, si son terme n'était pas payé.

(1) *Notice sur Pie IX*, imprimée à Tours, p. 28.

« Porte cet argent à ta mère, » s'était contenté de dire le Saint-Père au jeune orphelin, « et qu'elle ne s'inquiète plus pour les termes à venir, je m'en charge(1). »

Un autre jour encore, un enfant pleurait à la porte du Quirinal, au moment même où le Pape allait monter en voiture. Les gardes, craignant que ses cris n'importunassent le Pontife, voulurent le chasser; mais le Saint-Père le fit approcher, et lui demanda la cause de ses larmes. Celui-ci raconta naïvement que son père venait d'être mis en prison, faute de douze écus pour rembourser une créance.

Pie IX se retourna vers les personnes qui l'accompagnaient; et comme aucune d'elles ne put lui prêter cette somme, il remonta lui-même la chercher dans ses appartements, et la remit à l'enfant, qui s'éloigna tout joyeux (2).

Un habitant des *Monti*, quartier voisin du Quirinal, venait de perdre le cheval dont il se servait pour transporter ses provisions au marché.

« Et pourquoi, se dit-il à lui-même, puisque le nouveau Pape est si bienfaisant, n'irai-je pas lui demander un des chevaux de rebut de son écurie pour remplacer le mien ?

(1) *Histoire populaire de Pie IX*, p. 60.

(2) *Pie IX*, p. 29.

L'idée fut aussitôt exécutée. Arrivé au palais, notre homme rencontra au pied de l'escalier le secrétaire de Sa Sainteté, qui se chargea volontiers de la requête.

Le Pape trouva l'idée excellente et fit remettre un cheval à ce pauvre homme, avec deux pièces d'or pour remonter ses affaires.

« Il fallait voir, » ajoute l'auteur à qui nous empruntons cette anecdote, « il fallait voir la joie de cet homme !
« Monté sur son nouveau cheval, qu'il trouvait superbe,
« il galopait dans le quartier des *Monti*, ses deux pièces
« d'or à la main, et criant : *Viva Pio nono ! Viva Pio*
« *nono !* »

C'est un usage à Rome pour les jeunes filles de porter une croix d'or au cou. La croix d'or est un objet chéri, dont on ne se sépare qu'à la dernière extrémité. Or, une jeune ouvrière s'était réduite elle-même à cette dure extrémité, par un acte de dévouement filial : elle avait vendu sa croix d'or pour procurer du pain à sa vieille mère.

« Bonne mère, » lui avait-elle dit en rentrant à la maison, « rassure-toi, voilà du pain pour quelques jours, et l'on dit que désormais il sera facile de se procurer de l'ouvrage ; Pie IX, notre bon Père, a donné des ordres pour cela. Tu n'auras plus faim ; console-toi, le bon Dieu ne nous abandonnera pas, et Pie IX veille sur nous (1). »

(1) *Vie populaire de Pie IX*, p. 37.

Quelques heures après, Pie IX avait tout appris ; et le soir même la jeune fille recevait, du Quirinal, une lettre d'où tomba sa croix chérie avec cinq pièces d'or.

La lettre contenait ces lignes :

« Ma chère enfant, vous avez eu raison d'espérer en Dieu : il n'abandonne jamais la piété filiale. Vous avez aussi raison d'espérer en Pie IX : il veillera à ce que votre mère et vous ne mourriez pas de faim. »

Il va sans dire que cette promesse ne fut pas vaine : le mystérieux agent, qui avait apporté la lettre, reparut fréquemment ; et, chaque fois, il laissait, comme souvenir de son apparition, les secours de la charité de notre vénéré Pontife.

L'une des premières fois que Pie IX visitait l'hospice de la Trinité (1), il apprit qu'un pèlerin, venant du fond de la Prusse, était arrivé le matin ; et, qu'exténué de fatigue, on n'avait encore pu accomplir pour lui la première cérémonie de l'hospitalité, le lavement des pieds.

« C'est moi qui aurai cet honneur, » répond Pie IX, et, tout aussitôt, il demande qu'on amène le pèlerin, et qu'on lui annonce que le Pape veut le voir. Il arrive bientôt : sur son visage étaient empreints le bonheur et la crainte ; il n'osait en croire ses yeux.

Le Pape s'aperçoit de son émotion ; il lui parle avec

(1) Il a été dit ailleurs que l'hospice de la Trinité est un immense bâtiment où la charité recueille et nourrit tous les pauvres pèlerins qui viennent à Rome.

bonté : puis, lui faisant signe de la main de s'asseoir, le Saint-Père s'agenouille devant lui. Le pèlerin demande ce que le Pape va faire. Lui seul est assis, les cardinaux debout l'entourent, et il voit le Pape à ses pieds... Mais bientôt il a compris le mystère... Confus et la rougeur sur le front, il veut se soustraire à tant d'honneur, comme autrefois saint Pierre, lorsque, au soir de la Cène, il vit le Sauveur prosterné devant lui.

Mais le Pape, continuant l'œuvre d'humilité qu'il a entreprise :

« Demeurez, mon fils, se contenta-t-il de dire... » Et il ne le quitta qu'après avoir baisé, de ses lèvres, les pieds du pauvre pèlerin qu'il venait de laver d'une manière si touchante, et avoir répandu, dans ses mains, les secours de la charité.

LETTRE III.

Rome.....

Dans ma lettre précédente, mon cher ami, je n'ai fait qu'accumuler des épisodes et des traits de la vie de Pie IX, durant les premières années de son pontificat. Je les ai jetés tels qu'ils se sont présentés sous ma plume, sans prendre seulement le temps de faire, entre chacun, une seule réflexion.

Ce n'est pas, certes, que les réflexions m'eussent fait défaut, si j'eusse voulu en tenter quelque-une.

On a dit, avec raison, que la véritable bonté doit s'étendre à l'enfance, et qu'elle doit savoir l'attirer à elle, imitant le Sauveur, la bonté éternelle, qui disait avec une si paternelle tendresse : *Sinite parvulos venire ad me* (laissez les petits enfants venir à moi). Or, à ce titre, ne faut-il pas dire que notre vénéré Pontife possède au plus haut degré la véritable bonté ! L'épisode du pauvre petit orphelin qui vient se jeter à ses pieds, lui disant qu'il n'a plus de père, celui du jeune enfant du prisonnier qui vient l'intercéder pour son père, celui de

ces deux petits Romains, dont l'un vient pleurer auprès de sa voiture, et l'autre lui adresse un placet d'une si naïve liberté, ne sont-ils pas là pour attester que, si Pie IX aime l'enfance, l'enfance, frappée par je ne sais quel reflet de la bonté divine qui brille sur le front du Saint-Père, ne sait pas ce que c'est que la crainte en sa présence ; ne sont-ils pas là pour attester encore une fois que, s'il y a, d'un côté l'empressement le plus naïf à venir trouver, il y a, de l'autre, la plus parfaite bonté à se laisser aborder.

On a dit encore, avec raison, que la charité, la miséricorde et la compassion sont, parmi les attributs de notre Seigneur Jésus, ceux que l'on aime à trouver avant tous les autres dans les Pasteurs, qui sont ses représentants sur la terre... Mais, dites-moi, quand vous avez lu, dans les Lettres précédentes, le récit de la visite impromptue du Saint-Père à une pauvre famille, — sa rencontre sur un chemin avec ce jeune enfant de la campagne romaine, — la croix d'or de cette jeune Romaine si délicatement rendue, — la scène du pèlerin au couvent de la *Trinité*, — le pauvre Juif ramené dans la voiture du Pape, — les prisonniers pour dettes libérés, — les larmes dans les yeux de Pie IX devant le soldat qui lui présente le mauvais pain distribué à la caserne... quand, dis-je, vous avez lu ces traits de la vie de notre Pontife, ne vous êtes-vous pas dit à vous-même : Oh ! quelle charité ! qu'elle miséricorde ! que de compassion dans le cœur de notre Père !... Et n'avez-vous pas ajouté :

Comme sa compassion, comme sa miséricorde s'étendent sur toutes les misères ! aucune ne peut se soustraire à lui ; nul ne trouve son oreille sourde à la plainte, son cœur insensible à la douleur, et sa main fermée pour secourir.

Cette réflexion, mon ami, qui résulte si naturellement des faits cités, je ne saurais vous exprimer comment elle pénétra dans tous les cœurs des Romains. — Et je saurais encore moins vous faire apprécier de quelles sympathies, de quelle tendresse, de quel amour le peuple tout entier entourait chaque jour davantage le nouveau Pontife, dont il avait salué le règne avec tant d'enthousiasme.

Voici ce qu'écrivaient à ce sujet deux illustres voyageurs qui se trouvaient à Rome, dans les années 1846 et 1847 :

« Je ne serai que l'écho de la voix publique, » disait le premier, « en vous assurant que le Pape est adoré ici : c'est à un degré inouï ! »

« On ne peut se faire une idée, » écrivait le second ; « de l'émotion du peuple, de la joie qui brille dans tous les regards, lorsque l'on voit apparaître le Pape. »

C'étaient, tous les jours, de nouvelles marques d'amour, de nouvelles protestations ! Souvent des corporations entières attendaient sous ses fenêtres, en le suppliant par des acclamations, pleines des sentiments les plus vifs, de venir les bénir.

Il ne sortait pas une seule fois de son palais, sans que la foule ne se précipitât sur son passage en criant :

« *Viva il nostro buon Papa Pio nono ! Viva il padre del popolo !* » (vive notre bon Pape Pie IX ! vive le père du peuple !) D'autres fois, on l'appelait *l'homme de la charité*, L'UOMO DELLA CARITA.

C'était, parmi le peuple, à qui pourrait défendre le nouveau Pontife, et faire la garde autour de sa personne. — L'on raconte à ce sujet une charmante anecdote, que je ne puis omettre ici.

Dans le courant du mois de juillet ou d'août 1846, lorsque Pie IX habitait encore le Quirinal, un paysan se présenta à la porte du palais, et demanda avec la plus vive instance à voir le Pape. On lui répondit que cela était impossible ; que le Pape ne recevait personne en ce moment ; qu'il ferait bien de renoncer à son projet.

« Point du tout, répondit le bonhomme ; je veux voir le Pape et je veux lui parler ; et, s'il faut attendre jusqu'à demain, je coucherai plutôt devant la porte. »

Le Pape ayant été informé de l'arrivée de cet homme et de sa résolution, ordonna de l'introduire. Quel ne fut pas son étonnement, quand il reconnut son frère de lait ! Il l'accueillit avec amitié, et après lui avoir demandé des nouvelles de sa mère nourrice et de son village, le Saint-Père, craignant qu'il ne fût dans le besoin, le questionna sur le motif de sa visite.

« Saint-Père, » dit le villageois, « je ne manque de rien, et je suis venu pour avoir le plaisir de vous voir, et pour veiller sur les jours de Votre Sainteté. »

— Mais, mon fils, » lui répondit Pie IX en souriant, « j'ai déjà bien assez de gardiens. »

— « Alors, » répliqua le paysan, « donnez-moi quelque emploi : car je veux être à votre service et avoir la consolation de vous voir. »

Le Pape lui fit donner un emploi. — Notre homme n'y fut que quelques jours. »

« Je ne puis vous voir dans l'emploi qui m'est échu, » vint-il dire au Pape : et il manifesta en même temps le désir de travailler dans les jardins :

« Car, » ajoutait-il, « j'espère là, au moins, avoir la facilité de vous voir tous les jours. »

Il va sans dire que le Pape accéda à un désir aussi affectueux et si fidèle, et qu'il lui fit donner l'emploi sollicité.

La plus légère altération sur le visage du nouveau Pontife excitait de véritables angoisses. Quelquefois, quand il passait, les femmes du peuple s'écriaient :

« Oh ! ayez bien soin de votre santé ! (*Santo Padre, obliatevi cura della salute !*) »

Un jour, le bruit se répandit dans le *Transtevere* (1) que Pie IX était malade. A cette nouvelle, grande rumeur dans tout le quartier. Toute la population voulait se rendre au Quirinal pour voir le Pape et s'assurer par elle-même de l'état de sa santé.

1) Quartier au delà du Tibre, le plus peuplé de Rome.

Mais une visite aussi nombreuse devant être un peu bruyante pour un malade, on résolut de n'envoyer qu'une députation. En conséquence, quatre *Transtavérins* se rendirent au Quirinal et demandèrent à voir le Pape.

Ce n'était pas un jour d'audience ; Pie IX était occupé dans son cabinet d'étude ; on refusa de les recevoir. Ce refus ne fit qu'exciter le désir des envoyés :

« C'est une preuve certaine que le Pape est malade, » se dirent-ils entre eux ; « peut-être le mal est-il bien grave ! »

Ils se concertent ; puis, élevant la voix :

« Nous voulons voir le Pape, » ajoutent-ils, nous sommes députés du *Transtavere* ; il est malade, on nous le cache ; qu'on aille dire à Sa Sainteté que nous attendons...

Le Saint-Père, informé de ce qui se passait, ordonna que l'on fit immédiatement entrer les *Transtavérins*.

« Eh bien ! mes enfants, » leur dit-il, dès qu'ils furent près de lui, « qu'y a-t-il donc?... que désirez-vous ?

« — Rien, *Santo Padre* ; nous voulions seulement vous voir. Le bruit court dans le *Transtavere* que vous êtes malade, et nous sommes venus nous assurer si cela est vrai. »

Le Pape les remercia en souriant et les tranquillisa sur son état.

« Vous direz partout, » ajouta-t-il, « que je me porte très-bien, et que vous m'avez trouvé travaillant. »

Puis, il leur donna sa bénédiction.

« *Santo Padre,* » dirent les députés en se retirant, « que Votre Sainteté sache bien que si jamais elle a besoin de nous, nous sommes-là. -- (*Siamo noi*). »

LETTRE IV.

Rome.....

... Les habitants des villages voisins de Rome témoignaient le même enthousiasme que les habitants de la capitale, lorsqu'il arrivait au Saint-Père de sortir de la ville : c'était à qui pourrait parvenir jusqu'à sa voiture. S'il se promenait familièrement à pied, la nouvelle en était aussitôt répandue ; et, bientôt, une foule nombreuse l'entourait pour recevoir sa bénédiction. Avait-on le bonheur de le posséder quelques jours, des fêtes publiques étaient aussitôt organisées ; et, lorsqu'il revenait à Rome, les habitants de la ville se trouvaient sur son passage pour acclamer son retour ; témoin, lorsqu'il revint d'Albano, plus de *quarante mille* personnes allèrent à sa rencontre.

Toutefois, ce fut à l'occasion de l'amnistie générale que Pie IX accorda à tous les prisonniers politiques, que le peuple fit éclater l'enthousiasme le plus extraordinaire... On peut dire que jamais souverain ne se vit décerner un pareil triomphe. Je vais vous raconter comment les choses se sont passées, ou plutôt nous allons lire ensemble le récit qu'en a fait un témoin oculaire.

« Le 17 juillet 1846, un mois, jour pour jour, après la première apparition de Pie IX au Quirinal, une grande feuille de papier imprimée sur deux colonnes fut affichée aux coins de toutes les rues de la ville. Il était tard ; le ciel ne donnait déjà plus assez de lumière pour que l'on pût s'assurer de ce que contenait ce manifeste. Le peuple romain, ayant d'ailleurs presque perdu l'espérance, commençait à se soucier fort peu des actes du gouvernement. Cependant, un passant, mû par la curiosité, s'étant approché de l'affiche, parvint, à travers les ténèbres, à en déchiffrer le titre. Il poussa aussitôt un cri de joie ; c'était l'amnistie.

« Ce cri fut bientôt répété de rue en rue, de porte en porte, dans tous les quartiers de Rome. Des milliers de personnes sortirent des maisons, des cafés, des boutiques, et se rendirent aux lieux où l'on placarde ordinairement les affiches. Des flambeaux furent braqués contre les murailles, des deux côtés de l'ordonnance. On se battait pour la lire ; en lisant, on pleurait ; puis, après avoir lu, on s'embrassait ; c'était une ivresse, un bonheur, un délire!.... On apprenait par cœur les tendres et simples paroles qui précédaient le texte de la loi, et que nous aimons à citer :

« Dans ces jours où la joie publique, qu'excitait notre
« exaltation au Souverain Pontificat, nous faisait éprou-
« ver la plus vive émotion, nous ne pouvions nous
« défendre d'un sentiment de douleur, à la pensée qu'un
» grand nombre de familles de nos sujets ne pouvaient

« prendre part à la joie commune, parce qu'elles étaient
« privées des consolations domestiques, et portaient
« une grande partie de la peine que quelques-uns de
« leurs membres avaient méritée... Dès lors nous avons
« songé au pardon que nous accordons aujourd'hui... »

« Des acclamations sans fin retentirent dans Rome. Revueillée de proche en proche par ces acclamations joyeuses, la ville entière s'illumina. Tout à coup, quelques voix s'écrièrent : *A Monte-Cavallo ! A Monte-Cavallo !* et la foule se précipita en désordre vers le palais du Quirinal, pour rendre grâces au Souverain-Pontife.

« Il était neuf heures. Pie IX, à travers l'obscurité et le silence des vastes jardins du Quirinal, entendit ces rumeurs lointaines, signe certain que son message pacifique était parvenu à son peuple. Il vit des clartés inusitées apparaître successivement au-dessus de chaque quartier, et couronner d'une auréole de joie le front de la ville éternelle. Bientôt il lui semble que le bruit se rapproche ; un immense bourdonnement vient battre la colline : c'est d'abord un tonnerre lointain, presque le grondement de la marée montante ; il distingue des cris, il entend son nom prononcé par des milliers de voix. On vient lui dire que son peuple est là, qu'il veut le voir, qu'il le demande. C'était le premier témoignage d'amour des Romains, élan spontané de la reconnaissance publique ! L'éclat d'une solennité pompeuse, l'entraînement

d'une fête, l'éblouissement d'une pompe royale n'y entraient pour rien.

« Pie IX se rendit à la grande loge ; il fut accueilli par des bravos frénétiques. Dans les rares intervalles de silence, pendant que tous ces poumons et tous ces bras prenaient un peu de repos, des voix isolées s'élevaient jusqu'à lui : « Merci, Saint-Père, merci ! — Ton peuple te rendra grâces ! — Tu as fait une grande et belle chose ! » et mille autres acclamations de ce genre, familières, expressives, pittoresques, comme l'est en général le langage des Romains.

« Après la bénédiction, le Pape rentra. Mais, à dix heures, il fallut se montrer de nouveau ; il n'était venu d'abord que dix mille personnes, il y en avait maintenant vingt mille. Et ce ne fut pas encore la dernière bénédiction de la soirée : car, à onze heures, Rome tout entière l'appelait pour la troisième fois. On avait enlevé les orchestres des théâtres, assiégé les boutiques pour avoir des torches, escaladé les murailles et le piédestal de l'obélisque pour y placer des feux de Bengale ; la place resplendissait comme en plein soleil.

« Le lendemain, le décret d'amnistie était partout surmonté de couronnes et entouré de guirlandes de fleurs. Le surlendemain 19, le Pape se rendit à l'église de la Mission, à l'occasion de la fête de Saint-Vincent-de-Paul. On lui improvisa une ovation. En un clin d'œil, toutes les maisons du Corso se trouvèrent décorées de tentures et ornées de drapeaux aux couleurs pontificales :

le pavé était jonché de fleurs ; des inscriptions, des vers, des devises furent apposés sur les murs.

« La cérémonie terminée, le Pape remonta dans sa voiture et reprit le chemin du Quirinal. Le cortège allait lentement, car une foule immense obstruait les rues. Enfin, il arriva sur la place Colonna ; là, il lui fut impossible de passer outre : une multitude de jeunes gens à genoux barraient le chemin et demandaient qu'il leur fût permis de dételer les chevaux pour traîner à bras le lourd carrosse pontifical. Le bon Pie IX voulut se refuser à cet hommage, qui répugnait à sa modestie :

« — Non, non ; vous êtes mes enfants !... » criait-il aux plus déterminés.

« Il n'était plus temps !... L'équipage, ébranlé par des centaines de bras vigoureux, reprenait déjà sa route vers Monte-Cavallo. L'enthousiasme était à son comble. Ce prince, ce Pontife qui passait en pleurant, jetant des bénédictions à travers une pluie de fleurs, cette foule agenouillée qui tendait les bras, les mouchoirs que l'on agitait, les drapeaux inclinés, les maisons chargées de spectateurs ; tout ce bonheur, tout cet amour, tout ce bruit formaient un ensemble auquel les cœurs froids n'auraient pu résister (1).

(1) Extrait de la *Biographie de Pie IX*, imprimée à Tours, 1853, page 38 et suivantes.

CHAPITRE VII.

**Relation authentique des événements qui forcèrent
Pie IX à quitter Rome au mois de novembre 1848.
— Récit de l'évasion et de la fuite du Pontife.**

Rome.....

Mon cher ami, jusqu'ici je n'ai eu que des scènes de bonheur et des triomphes à vous raconter dans l'histoire des premières années du pontificat de Pie IX...

Hélas ! un jour devait venir, où la pompe de ces triomphes serait changée en ignominie ! Un jour devait venir, où à toutes ces scènes de bonheur succéderaient des heures d'amertume et d'angoisse ! un jour devait venir, où notre glorieux Pontife serait banni de ses Etats...

J'avais pensé d'abord jeter un voile sur ces souvenirs pleins de douleurs, et les ensevelir dans le silence ; mais pourquoi ? — Aussi bien, dans ces tristes pages de l'histoire de notre Pontife, nous aurons à recueillir des épisodes qui nous le feront voir dans toute sa grandeur,

sous l'influence de sa gloire la plus réelle et la plus véritable.

Abordons donc le récit de cette fuite, à jamais ignominieuse pour ses ennemis, à laquelle le Pontife-Roi se vit obligé de se soumettre, afin d'éviter un attentat sur sa personne sacrée et le plus détestable des crimes.

I.

Pour comprendre ce qui amena ce terrible événement, il faut savoir que, cédant aux idées d'indépendance qui travaillaient en ce moment l'Italie, Pie IX n'avait cessé, depuis son avènement au trône pontifical, de créer dans Rome et dans tous ses États des institutions nouvelles, et de faire tous les changements, d'apporter toutes les réformes, d'accorder toutes les concessions qu'en Pontife guidé par la clémence, et en souverain plein de sagesse, il pouvait croire utiles à ses peuples, et rien n'avait pu l'arrêter dans la grande œuvre de régénération dont il avait compris l'opportunité et qu'il avait si généreusement entreprise.

II

Si les sujets de Pie IX eussent été livrés à leurs propres instincts, sans doute que, reconnaissants des bienfaits reçus du Pontife dans le passé et des espérances qu'il leur donnait pour l'avenir, ils n'auraient cherché qu'à

témoigner leur gratitude et leur confiance par une filiale soumission. — Mais en ces jours-là des étrangers étaient accourus en foule dans toute l'Italie : Rome était devenue leur centre d'action. Sous le nom de liberté, ils semaient dans les cœurs les passions les plus fougueuses, la révolte, l'anarchie, les révolutions. On se laissa séduire par d'étranges utopies, par d'irréalisables espérances. Sous l'influence des agitateurs on demanda au Pontife de plus amples concessions, de nouvelles réformes : chaque jour les exigences devenaient plus hautaines et plus effrontées...

III

Pie IX accorda, tant que les droits du souverain ne furent pas lésés, tant que la prudence du père crut, par ses condescendances, ne pas compromettre le bien de la famille (1). Mais, un jour, la résistance devint un devoir pour lui, et à titre de père et à titre de souverain...

(1) Le 14 mars 1848, Pie IX publiait le Statut fondamental pour le gouvernement temporel du Saint-Siège. C'était l'inauguration la plus franche et la plus complète du régime constitutionnel. Le mécanisme des pouvoirs était calqué sur celui de la monarchie de 1830, avec quelques modifications qui permettaient de l'adapter au gouvernement pontifical : deux chambres, l'une viagère, l'autre élective, votant les lois ; un conseil d'État les préparant ; un ministère responsable ; et le collège des cardinaux, conseil permanent et sénat inamovible, sanctionnant en dernier ressort les décisions législatives. Telle était l'économie générale du Statut. C'était l'acte le plus décisif du Pontificat. Rome entrait de plein droit dans la sphère des États constitutionnels. La nomination d'un ministère

« Pouvait-il donc aller aussi loin que le faisaient les contrées voisines qui embrassaient des constitutions presque sans base, des doctrines de chaos, où l'on ne retrouvait de l'autorité que le nom, et qui semaient au loin les germes d'une indépendance avec laquelle il n'y a plus ni gouvernement, ni lois, ni pouvoir respecté?... »

Pouvait-il donc surtout entrer dans les vues de ces projets ambitieux et utopiques de ceux qui voulaient que le Pontife romain présidât à la constitution d'une nouvelle république formée de tous les peuples de l'Italie !

Donc, un jour, la résistance devint pour Pie IX un devoir... Il résista, et il résista avec toute la noblesse de son caractère, avec toute l'énergie de sa grande âme.

La résistance du Pontife irrita les agitateurs ; mais ils ne se sentaient pas assez forts pour faire un éclat. Ils attendirent : une circonstance imprévue, mais d'une portée immense, vint les servir.

IV

Une guerre nationale avait éclaté contre l'Autriche. « Toute l'Italie s'enivrait d'espérance. » Les sujets de Pie IX aspiraient à y prendre part : on voulait que le

aux trois quarts laïque, sous la présidence du cardinal secrétaire d'État, parut quelques jours après. C'était le complément de la réforme et le ressort de la vie constitutionnelle.

Pie IX ne pouvait pas davantage pour satisfaire les intérêts et les désirs de son peuple ; faire plus, c'était abdiquer.

(*Pie IX*, par M. de Saint-Hermel.

Pontife s'y associât. — « Mais Pie IX était Pape ; tous les catholiques, et les Autrichiens, comme les autres, étaient ses enfants. Prêtre, il ne pouvait consentir à l'effusion du sang ; évêque commun de tous les fidèles, il ne pouvait pas, dans sa conscience pontificale, déclarer la guerre à un peuple catholique : il ne le pouvait pas, il ne le devait pas... C'était là, pour le gouvernement pontifical, une de ces difficultés qui entraînent des collisions fatales entre les exigences irréfléchies des peuples et la décision des souverains (1). »

Quoi qu'il en soit, elle devint le fatal motif des catastrophes qui suivirent. L'esprit révolutionnaire qui soufflait dans les masses, sans qu'elles en comprissent peut-être tout le venin, en profita pour dépopulariser Pie IX. — « Le gouvernement des clubs prit le pas, à dater de ce jour, sur l'autorité officielle ; la révolution commençait. »

V

Or, en ces terribles circonstances, Pie IX venait de se choisir pour ministre, et pour chef de ses conseils, M. le comte Pellegrino-Rossi, ancien ambassadeur de France. Homme d'une expérience consommée et d'une sagacité supérieure dans les affaires, M. Rossi était également ennemi et de l'obstination rétrograde qui met des résistances sans motif à l'accomplissement du bien des peuples, et de l'impatience anarchique qui brusque les traditions

(1) M. de Saint-Hermel.

et arrache, l'épée à la main, les concessions que la prudence jugerait opportun ou de refuser ou du moins de réserver pour un autre temps. Le ministre aussi bien que le Pontife qui l'honorait de sa confiance n'avaient qu'une pensée : celle d'établir peu à peu une constitution large et ample, mais forte, sérieuse, basée sur les principes du droit et de la justice, et sauvegardant les intérêts de tous.

Les révolutionnaires se sentirent comprimés. Ils ne pardonnèrent ni au ministre ni au Pontife : ils jurèrent la mort de l'un, la déchéance de l'autre.

Ici commence la lugubre nomenclature des faits (1).

Quamquàm animus meminisse horret.....

Incipiam.....

Infandum pia corda jubent renovare dolorem !

VI

Le 15 novembre, jour même où M. Rossi devait ouvrir la chambre, fut choisi pour le mettre à mort : le théâtre désigné devait être le palais de la chancellerie.

« Le matin du jour fatal, les avertissements ne manquèrent pas au ministre infortuné et courageux. Le remords avait éclaté avant l'heure dans l'âme de quel-

(1) Dans ce récit, l'on a réuni ensemble les détails qu'ont racontés les relations officielles et les divers historiens de Pie IX. — Les passages entre guillemets indiquent des emprunts faits à l'ouvrage de M. de Saint-Hermel, intitulé : *Pie IX*.

ques conjurés, ils avaient parlé. D'autres s'étaient vantés avec un cynique orgueil d'être bientôt délivrés de l'opresseur. La duchesse de Rignano supplia M. Rossi de ne pas sortir ce jour-là ; deux ou trois personnes firent parvenir au palais du ministre des avis mystérieux et solennels. M. Rossi mettait son orgueil à ne pas s'effrayer des périls vulgaires. S'il croyait à l'existence d'un complot, il espérait le désarmer par l'audace impassible d'un grand cœur. Il sortit, et se rendit au Quirinal, où il rassura, lui-même, le Pontife inquiet. A la porte des appartements, il rencontra un vieux prêtre qui le supplia de rester : « Si vous sortez, vous êtes mort, » lui cria-t-il. M. Rossi s'arrête un instant : « La cause du Pape, dit-il, est la cause de Dieu ! Partons. »

VII

La voiture du ministre roulait depuis quelques minutes : soudain un coup de sifflet partit à l'extrémité d'une petite rue, et le cocher aperçut un homme qui courait précipitamment dans la direction du palais de la chancellerie. Il voulut arrêter ses chevaux ; Rossi lui fit signe de poursuivre. Le cocher fouetta, et bientôt après la voiture lancée au galop arrivait aux portes du palais.

Une compagnie de garde civique était sous les armes dans la cour intérieure ; mais, contrairement aux ordres donnés par le ministre lui-même, aucun carabinier ne se trouvait là pour garder les avenues et former la haie sur

le passage des membres du conseil. — A leur place, un groupe d'hommes du peuple, la plupart le front couvert de larges feutres et drapés dans leurs manteaux, se pressaient à l'entrée de la cour ; d'autres occupaient le péristyle et les marches de l'escalier qui conduisait à la salle où siégeait l'assemblée. -- C'étaient les conjurés. Ils avaient reçu l'ordre de ne se trahir d'abord par aucune démonstration : aussi je ne sais quel morne silence semblait inspirer une fatale sécurité. Le silence devint plus profond encore quand la voiture franchit les portes du palais ; mais dès qu'elle eut pénétré sous le portique, et que par un mouvement habile une partie d'entre les conjurés eut rendu la retraite impossible, des huées et des sifflets se firent entendre. Comme s'il n'attachait aucune importance à ces insultes, M. Rossi descendit de carrosse sans laisser paraître la moindre émotion. Il s'avancait avec peine à travers la foule compacte dont il était entouré ; déjà il avait franchi deux ou trois degrés de l'escalier, quand il est frappé d'un coup de canne sur l'épaule gauche : c'était le signal. M. Rossi détourne fièrement la tête pour répondre à son agresseur... Soudain, l'assassin, qui attendait ce moment pour agir lui enfonce son poignard dans le cou : l'artère carotide était tranchée ; le ministre tomba raide mort.

VIII

Avec M. Rossi venait de succomber le plus courageux

défenseur de Pie IX, le plus puissant adversaire de la révolte et de l'anarchie. — Désormais la révolte et l'anarchie pouvaient jeter le masque : aucune puissance humaine ne pouvait oser arrêter leur flot dévastateur.

La soirée de ce 15 novembre le fit bien voir... — Dans le délire de leur victoire, les meurtriers parcoururent les rues de Rome, semblables à des conquérants : ils portaient en triomphe l'assassin, les mains encore teintes de sang ; et, comme si ce n'était point assez que les indifférents fussent témoins de leur honteuse allégresse, ils allèrent la porter sous les fenêtres du palais du ministre assassiné, et, par leurs chants barbares, ils se firent une gloire d'insulter à la douleur de la famille de leur victime.

IX

Et le lendemain !... Ah ! ce jour devait éclairer un attentat moins sanglant sans doute, mais plus sacrilège...

Dès l'aurore, la populace, sous l'inspiration des démagogues qui avaient su la fasciner, s'était rassemblée en une sorte de club en permanence. — « Des orateurs excitaient sans trêve ses passions mauvaises en les flattant, et en proposant à son imagination les réminiscences classiques du poignard de Brutus, et les espérances déclamatoires de la liberté future.

« Le résultat de cette délibération populaire fut un programme des exigences du peuple qui devaient être

notifiées au Saint-Père et acceptées sur l'heure. Le nom du Pontife restait dérisoirement sur les prospectus de l'émeute. Je ne sais quelle fausse pudeur retenait encore les esprits. Les meneurs craignaient peut-être ces retours d'affection si brusques et si violents dans les masses, et qui eussent été si naturels chez le peuple romain, habitué à bénir le nom de Pie IX.

« On ne demandait rien moins, au Saint-Père, que la déclaration de guerre à l'Autriche, la convocation immédiate d'une constituante, et la formation d'un ministère démocratique, où figuraient des noms qui à eux seuls étaient une insulte.

« La députation de l'émeute fut reçue par le cardinal Soglia, collègue de l'infortuné Rossi. Le cardinal porta le programme à Pie IX, qui fit répondre qu'il aviserait. Le club populaire murmura de cette réponse dilatoire; des menaces furent proférées.

« Les officiers des carabiniers vinrent, à leur tour, au Quirinal. Ils étaient émus, inquiets, indécis entre leur devoir de fidélité et les appels du peuple. Ils trouvèrent le Saint-Père entouré des membres du corps diplomatique, seul rempart qui lui restât contre la révolte. Ils supplièrent Pie IX de céder aux vœux du peuple; mais ces vœux étaient des exigences : Pie IX ne pouvait plus céder qu'en abdiquant. Il ne voulut pas abdiquer; d'ailleurs il n'en avait pas le droit. M. Martinez de la Rosa, ambassadeur d'Espagne, essaya, par de fortes paroles, de faire rougir les officiers de leur rôle ambigu. Un pacte

secret les liait déjà au mouvement ; ils se retirèrent attristés, honteux, résolus à une neutralité qui était une flagrante trahison.

« Le Saint-Père resta seul au Quirinal avec MM. le duc d'Harcourt, le comte de Spaur, quelques autres représentants des pays catholiques, ses camériers, les officiers de son palais, les cardinaux Soglia et Antonelli ; six gardes-nobles. Soixante-dix Suisses gardaient la porte d'entrée et les portes extérieures. C'étaient la cour et toute la force armée du grand Pontife, qui avait été l'idole de son peuple et l'espérance du monde. « Vous le voyez, Messieurs, disait le Saint-Père aux ambassadeurs en leur montrant son palais désert, tout le monde m'a abandonné ; si vous n'étiez pas autour de moi, je serais seul avec la poignée de braves qui me défend. »

A cette douloureuse plainte du Vicaire de Jésus-Christ, les ambassadeurs répondirent, avec un noble élan, qu'ils ne le quitteraient point ; que c'était pour lui offrir leurs conseils, mais plus encore pour lui faire un rempart de leurs corps qu'ils étaient accourus ! .

X

Il était environ midi, lorsque le Saint-Père échangeait, avec les représentants des grandes puissances catholiques, ce colloque, dans lequel la douleur et la reconnaissance d'une part, et de l'autre l'héroïsme et le dévouement se trahissaient sous un langage, fidèle

expression des cœurs. — C'était l'heure où le bien-aimé Pie IX a coutume de se recueillir dans la prière, et d'offrir à Dieu, en qualité de premier pasteur et de père commun des fidèles, les besoins de la chrétienté tout entière.

« Souffrez, Messieurs, leur dit-il, que je m'éloigne un moment de vous. Au milieu des tristes événements de cette journée, je ne puis oublier que je dois être intercesseur pour le monde, et qu'il a droit à mes supplications. » Et, en disant ces mots, le Saint-Père ouvrit la porte de son oratoire. — A peine avait-il fait quelques pas, qu'on entendit les détonations d'armes à feu : les fenêtres du palais en furent ébranlées. Revenant alors auprès des ambassadeurs : « N'ai-je pas raison, Messieurs, de vouloir prier ! Voyez où nous en sommes... Hélas ! les pauvres égarés ! c'est pour eux que sont mes plus ferventes supplications. » — Et le Saint-Père s'éloigna de nouveau. Il ne soupçonnait point alors quel avait été le résultat des détonations entendues : il le sut plus tard. Son propre palais venait d'être profané par un crime de plus ; le sang venait de couler... Mgr Palma était tombé sans vie dans l'une des pièces du Quirinal, frappé d'une balle homicide.

Près d'une demi-heure se passa dans les communications du souverain Pontife avec le ciel : il demeura tout ce temps à genoux. Par instant, on le voyait presser un crucifix sur son cœur, puis répandre des larmes. Dieu le consolait, le fortifiait, comme autrefois Jésus au jardin

des Olives. Quand il reparut, la sérénité de son visage avait je ne sais quel éclat céleste; son regard était illuminé : il semblait que la confiance en son Maître, qui jamais, du reste, n'abandonna son âme, voulût se trahir à l'extérieur par une expansion plus grande.

Cependant la sédition grondait de plus en plus; les coups de fusil se multipliaient; les vociférations devenaient plus nombreuses et plus insultantes. On entendait les pénibles efforts et la lutte que soutenaient les soixante braves défenseurs du palais. La multitude criait qu'elle allait en incendier les portes, massacrer les Suisses et pénétrer, à mains armées, jusqu'au Pontife..., si l'on n'accédait à ses désirs.

Or, on le sait, les désirs de l'insurrection, c'était la convocation immédiate d'un ministère démocratique, qui pût porter, avec une apparence de légitimité, le dernier coup et la suprême insulte au nom et au gouvernement de Pie IX.

Pie IX restait inébranlable... Il ne pouvait pactiser avec le crime.

De longues heures se consumèrent dans les excès que nous venons de décrire... La nuit vint y apporter un moment de suspension. Peu à peu, la multitude se dispersa, vociférant que le siège du palais serait pour le lendemain, et que les canons, braqués sur les portes principales, resteraient en témoignage de ses vengeances.

XI

Les meneurs mirent à profit le moment de calme qui succéda. — Il était six ou sept heures du soir : ils se rendirent au café des Beaux-arts, où, dès le matin, une sorte de gouvernement provisoire s'était établi. — Les plus éhontés d'entre eux « s'efforcèrent de concentrer le mouvement dans leurs mains et à leur profit. Ils se portèrent fièrement pour les organes du peuple souverain : ils donnaient des ordres et recevaient des adhésions. La timidité des uns, l'indécision des autres favorisaient ces ambitions intrigantes et pressées de jouir du pouvoir. »

XII

A huit heures, on s'était entendu : une nouvelle députation se dirigeait vers le Quirinal. « Elle portait, avec les menaces du lendemain, les injonctions de l'émeute. »

Un seul des députés fut introduit auprès de Pie IX ; il demeura près d'une heure avec lui dans un entretien secret. Les membres du corps diplomatique se tenaient dans une pièce voisine.

Quand Pie IX eut congédié le délégué révolutionnaire, il se rendit auprès des ambassadeurs, qui attendaient avec impatience l'issue de la conférence. Tous l'entourèrent :

« Messieurs, leur dit-il, pour éviter la collision san-

glante de demain, j'ai accepté les conditions que m'impose la force... »

« Il fit ensuite une protestation très-simple de forme, mais qui prenait un singulier accent de solennité dans ces vastes appartements presque déserts, à cette heure de la nuit, par le ton d'émotion profonde qui accentuait chaque parole, enfin par la gravité même des circonstances :

« Messieurs, poursuivit donc le Pape, je suis ici prisonnier. A cette heure, où je suis privé de tout appui et de toute force, ma conduite n'aura qu'un but : éviter, à tout prix, qu'une seule goutte de sang fraternel ne soit inutilement versée pour ma cause. Je cède tout à ce principe. — Mais je veux, en même temps, que vous sachiez, Messieurs, que l'Europe entière sache, que je ne prends, même de nom, aucune part au gouvernement, et que je prétends y rester absolument étranger. J'ai défendu qu'on abusât de mon nom, j'ai ordonné qu'on n'eût plus même recours aux formules ordinaires. » — C'était l'abdication provisoire du Pontife jusqu'à des jours meilleurs.

Les représentants des puissances reçurent, avec un respect attendri jusqu'aux larmes, la protestation de Pie IX, prisonnier dans son palais, et devenu l'otage de la révolution.

XIII

Depuis ce moment, l'auguste et malheureux Pontife cessa d'être considéré comme souverain : que dis-je, il n'était plus libre de ses actes, et, d'heure en heure, il voyait se resserrer les liens de sa captivité. Sa garde avait été désarmée et dissoute; toutes ses démarches étaient observées; on épiait jusqu'à ses paroles : c'était avec peine qu'il pouvait s'entretenir avec les personnes qui lui étaient dévouées; des soldats vendus à l'émeute le gardaient à vue, et, pour colorer leur rôle d'ignominie, on les avait dérisoirement décorés du nom de poste d'honneur.

XIV

De pareilles indignités ne pouvaient durer. « L'Évêque du monde catholique ne pouvait pas être le vassal de la république romaine, pas plus qu'il n'eût pu l'être de l'Autriche ou de la France. La première condition de l'exercice des droits spirituels du Pape, c'est la liberté. Pour que son autorité soit pleine, il faut qu'elle ne porte d'entrave, ni de joug d'aucun genre. »

XV

Les amis et les conseillers de Pie IX, qui pouvaient encore avoir accès auprès de lui, aussi bien que les

membres du corps diplomatique, étaient d'avis qu'il devait chercher à recouvrer sa liberté par la fuite. Le Saint-Père, plus que personne, comprenait l'impérieuse nécessité de l'évasion ; cependant, il hésitait... Des souvenirs chers et glorieux, non moins que l'incertitude de l'avenir, semblaient peser sur sa pensée et paralyser sa volonté. Lui faudra-t-il donc quitter, en fugitif, ce palais, témoin de tant d'ovations ? Doit-il donc ne plus rien attendre de son peuple ? Serait-il donc forcé d'avouer, aux yeux du monde entier, qu'il lui faut faire un divorce éclatant avec ceux qu'il nommait naguère ses enfants ? Et puis, cette Rome bien-aimée, elle restera donc à la merci du pouvoir usupateur ? Son nom n'a-t-il donc plus de prestige ? Ne pourrait-il pas, du moins, servir encore d'égide de salut aux opprimés, de digue aux excès des oppresseurs ?...

Plusieurs jours se passèrent dans ces cruelles indécisions ! Le ciel seul sait ce que souffrit le cœur du Pontife, que de soupirs s'échappèrent de son âme, que de larmes tombèrent de ses yeux.

Il fallut cependant en finir, et faire taire, du même coup, les espérances de l'avenir devant les tristes réalités du présent, les sentiments de la paternité devant l'oubli monstrueux de toute paternité, les désirs du pasteur devant les appréhensions du souverain, les affections du cœur devant les conseils de la prudence...

Chose étrange ! « Une fois la décision prise, les lenteurs de la délibération firent place à une incroyable

rapidité d'exécution qui devança le soupçon et étonna l'Europe. »

XVI

Il faut dire, toutefois, que le coin de terre vers lequel le noble proscrit se dirigerait fut un moment douteux. Pie IX aurait accepté volontiers de passer en France, où on lui offrait une généreuse hospitalité; la crainte de trouver Civita-Vecchia aux mains de l'insurrection lui fit abandonner ce projet. Il se décida pour le royaume de Naples.

Dans une conférence secrète, le Pontife fit connaître ses volontés au cardinal Antonelli et aux ambassadeurs de France et de Bavière, le duc d'Harcourt et le comte de Spaur : tous quatre préparèrent ensemble le plan du complot. Nul autre ne fut dans la confidence, si ce n'est quelques serviteurs dévoués.

Le 24 novembre fut choisi pour l'exécution.

Sur le soir de ce jour, vers les cinq heures, le duc d'Harcourt arrive au Quirinal dans une splendide voiture, précédée de coureurs. Il demande à voir le Pape, et se plaît à répéter qu'il est dans la nécessité de traiter avec lui, dans la soirée, d'importantes affaires. Toutes les consignes sont levées devant le représentant de la France. L'ambassadeur est introduit dans le cabinet de travail du Pontife

Deux heures se passèrent dans cette conférence,

durant laquelle on avait pu entendre, de moment en moment, la voix de M. d'Harcourt discutant avec feu. Il était près de sept heures lorsqu'il sortit : « Le Saint-Père a besoin de repos, dit-il, aux gens de service et aux gardes qu'il trouva dans les antichambres : il a quitté son cabinet ; ne le troublez point. » Ces paroles étaient dites d'une voix assurée et impérative : on s'inclina et on obéit.

Que s'était-il donc passé? — Dès que la porte du cabinet pontifical s'était refermée sur l'ambassadeur, Pie IX, sans perdre une minute, avait quitté ses insignes, et s'était revêtu d'un habit laïque. Puis, précédé d'un serviteur de confiance, il avait franchi des corridors et des escaliers de service, et était sorti par une porte dérobée. Une voiture, envoyée par M. d'Harcourt, l'y attendait ; le Pontife y était monté sans exciter le moindre soupçon. Déjà, depuis une heure, il avait quitté Rome, quand l'ambassadeur de France sortait, à son tour, du Quirinal. Inutile d'ajouter que la longue station de ce dernier dans le cabinet du Pape, les paroles accentuées qu'il y proférait, le repos qu'il demandait pour le Pontife : tout cela, aussi bien que la pompe de son cortège et la solennité de son carrosse, que la foule contemplait à loisir, n'avait été qu'un habile expédient pour détourner l'attention, et en imposer à la malveillance.

XVII

Continuons notre récit. — Après avoir franchi les portes de Rome, la voiture qui emportait le Souverain Pontife se dirigea, à grande vitesse, vers l'église de Saint-Marcellin, non loin de la basilique de Saint-Jean-de-Latran. C'était la première étape du voyage, le premier rendez-vous. Un carrosse stationnait, à peu de distance, sur la route d'Albano : le comte de Spaur y attendait le Pape.

D'autres amis devaient se réunir à l'illustre proscrit à quelques lieues de là. C'étaient la comtesse de Spaur, son jeune fils et le père l'ieble, gouverneur de l'enfant.

La réunion eut lieu au milieu de la nuit. Un retard involontaire avait mis la comtesse dans d'indicibles angoisses : un incident, qui survint au moment où les deux voitures se rencontrèrent, augmenta encore ses justes alarmes.

Le Saint-Père venait de mettre pied à terre, et se dirigeait, avec M. de Spaur, vers la chaise de poste, où les attendait la comtesse. Tout à coup des carabiniers romains se présentèrent. On crut que tout était perdu... Sans se laisser déconcerter, la comtesse ouvrit, avec empressement, une vitre de la voiture, et, s'adressant, d'une voix impérative, au Saint-Père : « Docteur, dit-elle, hâtez-vous, montez vite : il se fait tard ; je n'aime pas à voyager la nuit. »

Ces paroles donnèrent le change aux soldats, à ce point que le brigadier, voyant le prétendu docteur doubler le pas, s'avança lui-même auprès de la voiture, l'ouvrit, défit le marchepied et aida le Saint-Père à monter ; puis, tout en fermant la portière, pour répondre aux remerciements que lui adressait la comtesse : « Messieurs les Français, dit-il d'assez joyeuse humeur, vous voyagez bien tard ! Mais le temps est beau, et vous n'avez rien à craindre ; la route est parfaitement sûre. »

Sans attendre les derniers mots du brigadier et le *bon voyage* qu'il souhaitait aux fugitifs, le cocher avait fouetté ses chevaux, et la voiture était emportée avec rapidité. Ainsi, cette malheureuse rencontre, qui pouvait avoir un si déplorable résultat, ne fit qu'exciter un moment d'émotion. — Les plus grandes difficultés étaient surmontées : dès lors, tout pouvait faire espérer que l'entreprise aurait un plein succès.

XVIII

Que se passa-t-il durant les heures de cette dernière période de l'évasion ? La comtesse de Spaur en a écrit quelques épisodes dans une correspondance particulière ; on ne saurait avoir recours à meilleur et plus fidèle narrateur.

« ... Le Saint-Père avait pris place au fond de la voiture, le père l'ieble était vis-à-vis de lui ; j'étais à sa

droite, mon jeune fils en face de moi. M. de Spaur s'était réfugié derrière avec le domestique.

« Dans les premiers moments, je fis tous mes efforts pour retenir mes paroles ; mais bientôt, ne pouvant maîtriser mon cœur, et cédant à l'excès de mon émotion, j'exprimai au Saint-Père, sans égard aux convenances, et sans penser que les autres ne pouvaient me comprendre, tout ce que je ressentais de peine à feindre, et quels efforts je faisais pour ne pas tomber à genoux devant l'auguste Vicaire de Jésus-Christ, qui, de plus, portait en ce moment, sur son cœur, le corps très-saint de notre Sauveur, enfermé dans la pyxide envoyée par Monseigneur de Valence (1). — Le Saint-Père, compatissant très-bénévolement à ce mouvement de sensibilité, me répondit : « Soyez tranquille, ne craignez rien, Dieu est avec nous ! »

« Pendant toute la route, il ne cessa d'adresser au Rédempteur des prières pour ses persécuteurs, et de réciter le bréviaire et d'autres oraisons avec le père l'ieble.

« A cinq heures trois quarts du matin, nous arrivâmes à Terracine. Peu de moments après en être sortis, le Saint-Père me demanda de l'avertir quand nous serions à la frontière des deux États.

« Lorsqu'il eut entendu de ma bouche ces mots :

(1) Cette pyxide (petite boîte d'or) avait servi à Pie VI, mort en exil à Valence. Le saint Pape l'avait léguée en héritage à Mgr Pierre, évêque de Valence.

« Saint-Père, nous y sommes, » pensant être arrivé en lieu sûr, le cœur ému de profonds et sublimes sentiments, il versa des larmes et rendit grâce au Dieu de miséricorde, en récitant le cantique consacré à la reconnaissance par la coutume de l'Église. •

XIX

Quelques heures après, le noble exilé arrivait à Gaëte, sur le territoire de Naples. C'était le lieu qu'il avait choisi pour y reposer ses malheurs.

CHAPITRE VIII.

Réception du Saint-Père à Gaëte.

I

Ce fut donc le 25 novembre, dans la matinée, que Pie IX mit le pied dans la petite ville de Gaëte, où devaient s'écouler les plus longs jours de son exil. Une maison de modeste apparence, l'hôtel du *Jardinet*, reçut l'illustre proscrit. Son premier soin fut d'écrire au Roi de Naples. Tel était le contenu de cette lettre :

« Sire, les ennemis du Saint-Siège et de la religion triomphent à Rome. Pour ne point compromettre sa personne et sa dignité, et pour éviter de paraître approuver par sa présence les excès qui se commettent, le chef de l'Église catholique s'est trouvé forcé d'abandonner sa capitale.

« Je ne sais sur quel point du globe la volonté du Seigneur, à laquelle je me sou mets dans toute l'humilité de mon âme, conduira mes pas errants. En attendant, je me suis réfugié dans les États de Votre Majesté, avec quelques personnes fidèles et dévouées.

« J'ignore quelles seront vos intentions à mon égard : dans le doute, je crois devoir vous assurer que je suis prêt à quitter le territoire napolitain, si ma présence dans les États de Votre Majesté pouvait devenir un sujet de différents politiques, et nuire au repos de vos peuples.

II

Le comte de Spaur voulut se charger de porter cette lettre au Roi Ferdinand. Il partit immédiatement et arriva le soir même à Naples. — Un sentiment de douleur et de joie se peignit sur le visage de Ferdinand, lorsqu'il prit connaissance de la missive du Pape :

« Monsieur l'ambassadeur, dit-il au comte de Spaur, je veux aller moi-même transmettre ma réponse au Saint-Père. » — Et, sans perdre de temps, il donna des ordres pour que le lendemain, dès six heures du matin, le *Tancredi* et deux frégates à vapeur fussent à sa disposition.

III

Le 26, vers une heure de l'après-midi, l'embarcation royale mouillait devant Gaëte; et, quelques instants après, le Roi, sa pieuse épouse, le comte d'Aquila, l'infant Don Sébastien et une nombreuse suite, qu'escortait un bataillon des grenadiers de la garde, se dirigeaient vers l'hôtel du Jardinot. — On se demandait dans la ville quel était le motif de la visite de Ferdinand : la surprise était sur tous les visages. Pie IX avait si bien gardé l'*incognito*, qu'à l'hôtel même où il était descendu on ignorait la présence du Pape. Le secret mystérieux fut bientôt trahi.

IV

Nous n'entreprendrons pas de raconter ce qui se passa dans la première entrevue du Roi de Naples avec le Pontife Romain. Ce fut une scène émouvante : et, en effet, tout contribuait à attendrir l'âme, tout, jusqu'à l'endroit où elle eut lieu, jusqu'à l'absence de l'étiquette ordinaire, jusqu'à l'oubli de la pompe usitée... Les princesses se prosternaient avec amour aux pieds du Pontife; la Reine le remerciait d'avoir daigné choisir le territoire napolitain pour sa retraite; Ferdinand lui offrait son royaume et tous ses biens jusqu'au jour où il pourrait reprendre le chemin de Rome; le Saint-Père, les yeux humides de larmes, se répandait en effusion de cœur et les bénissait tous.

V

Une scène non moins attendrissante avait lieu le lendemain matin. Pie IX s'était fait conduire à la principale église de Gaëte pour y remercier Dieu. Le Roi de Naples et toute sa cour s'y étaient également rendus. Le Saint-Sacrement était exposé. — Le Saint-Père venait de s'approcher de l'autel : il allait bénir la pieuse assistance avec la sainte Eucharistie, quand tout à coup on l'entendit, d'une voix tremblante par l'émotion, mais animée par la ferveur, adresser à Dieu cette prière :

« Dieu éternel, notre auguste Père et Seigneur, voici à vos pieds votre Vicaire, qui, bien qu'indigne, vous supplie, de toute son âme, de verser sur lui, de la hauteur du trône resplendissant où vous êtes assis, votre large bénédiction. Dieu grand ! dirigez ses pas, sanctifiez ses intentions, conduisez son esprit, gouvernez ses œuvres ; puisse-t-il ici, où vous l'avez conduit dans vos voies admirables, et dans toute autre partie de votre bercail où il devra se trouver, puisse-t-il être un digne instrument de votre gloire et de celle de votre Église, en butte, hélas ! aux coups de vos ennemis !

« Si, pour apaiser votre colère, justement soulevée à la suite de tant d'indignités qui se commettent par la parole, par la presse, par les actions, la propre vie de votre dernier serviteur peut être un holocauste agréable à votre cœur, dès ce moment il vous la consacre : vous la lui avez donnée, à vous seul appartient le droit de la lui enlever quand il vous plaira. Mais ô Dieu créateur, que votre gloire triomphe, que votre Église soit victorieuse ! Maintenez les bons, soutenez les faibles, et que le bras de votre toute-puissance réveille ceux qui demeurent plongés dans les ténèbres et dans les ombres de la mort !

« Bénissez, avec les cardinaux, tout l'épiscopat de l'univers, afin que tous accomplissent, dans les voies si douces de votre loi, l'œuvre salutaire de la sanctification des peuples. Alors nous pourrons espérer, non-seulement d'être sauvés, dans ce pèlerinage mortel, des embûches

de l'impie et des pièges du tentateur, mais aussi de pouvoir mettre le pied dans l'asile de l'éternelle sécurité : *Ut hïc in æternum , te auxiliante , salvi et liberi esse mereamur. »*

VI

A ces accents, qui appartenaienl plutôt au ciel qu'à la terre, des larmes tombèrent de tous les yeux, des sanglots s'échappèrent de tous les cœurs.

Cette scène fut comme la touchante péroration de tout ce qui s'était passé la veille.

CHAPITRE IX.

Trois grands actes de Pie IX durant son séjour à Gaëte (1).

I

Notre plan ne nous permet pas de donner de longs détails sur la vie du Saint-Père dans son exil. — Contentons-nous de dire que, sur la terre hospitalière qui l'avait reçu, il fut tel qu'il avait toujours été : digne représentant de Jésus-Christ, exemplaire de toutes les vertus chrétiennes, pasteur infatigable perpétuellement occupé des intérêts de l'Église, victime patiente et résignée sous le coup de la terrible épreuve que lui avait ménagée la Providence ; qu'on le vit se prodiguer pour toutes les bonnes œuvres, se plaisant à visiter les hôpi-

(1) Pie IX, nous l'avons vu par la lettre qu'il écrivit au roi de Naples, était indécis en arrivant à Gaëte sur le lieu où il fixerait sa résidence. L'accueil empressé qu'il reçut de ce prince, les égards dont il se vit entouré, la royale hospitalité qui lui fut immédiatement préparée dans le palais du gouverneur, ne lui permirent pas de chercher une autre retraite.

taux et tous les établissements de bienfaisance, à consacrer par sa présence des solennités religieuses, à présider de pieux exercices, à adresser la sainte parole aux fidèles, à laisser à tous libre accès auprès de lui pour secourir la misère, compatir à la douleur, et répandre dans les cœurs quelques-unes des consolations du ciel.

II

Toutefois, nous ne pouvons nous empêcher de signaler trois grands actes, qui nous paraissent résumer l'histoire de Pie IX, et comme souverain et comme Pontife, durant son séjour à Gaëte.

Le premier est une proclamation adressée à ses sujets et datée du 1^{er} janvier 1849. — Dans cette proclamation, douloureuse expression d'un père abreuvé d'amertume, après avoir avoué avec douceur et mansuétude qu'il avait espéré jusque-là que le remords saisirait enfin des fils égarés et si coupables envers lui, Pie IX déclare que, les voyant chaque jour se livrer à de nouveaux excès, il est contraint de faire appel contre eux à la puissance redoutable et suprême dont il est dépositaire, et de s'armer du glaive spirituel que Jésus-Christ a mis en la main de son vicaire; et il fulmine l'excommunication contre tous ceux qui ont contribué aux actes pervers de la révolution. Puis, comme attristé de la légitime indignation à laquelle il a été obligé de recourir, et de la juste défense qu'il vient de prendre de sa cause, qui est celle de Dieu,

le Pontife termine par des promesses de miséricorde et de pardon pour les coupables, par des vœux pour que ses fils soient rendus à son amour.

Le second acte est une protestation solennelle que le Souverain-Pontife fit, dans le courant du même mois de janvier 1849, devant le corps diplomatique. — Dans cette protestation, s'unissant aux désirs et aux plaintes de ses véritables sujets contre les factieux, qui venaient, dans un décret de leur assemblée, de proclamer le Pape déchu, de droit et de fait, du gouvernement temporel de l'État romain, Pie IX en appelait à tous les souverains du monde.

Enfin le troisième acte est la lettre encyclique que le Saint-Père adressa dans le courant de février, à tous les évêques de l'univers catholique, au sujet de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie. Rappeler comment sous le pontificat de Grégoire XVI s'était révélé dans l'Église un ardent désir de voir enfin décréter, par un jugement solennel du Saint-Siège, que la sainte Mère de Dieu a été conçue sans la tache originelle ; comment son prédécesseur avait accédé avec empressement à ces désirs ; comment enfin les plus pressantes sollicitations lui avaient été adressées à lui-même depuis son avènement au Souverain-Pontificat : telles étaient les pensées qui servaient d'exorde à cette longue et solennelle lettre. Le Pontife assurait ensuite qu'il n'avait rien plus à cœur que de faire ce qui pourrait contribuer à la gloire de Marie, et que s'il lui était donné de pouvoir exalter le

grand privilège de son Immaculée Conception, il était persuadé de travailler pour la prospérité et pour le bonheur de l'Église. Il terminait en annonçant à ses frères dans l'épiscopat que la question allait être tout de nouveau examinée par les vénérables cardinaux et par les théologiens les plus consommés ; et pour attirer une nouvelle effusion des grâces d'en haut et des lumières de la terre sur cette sainte entreprise, le Pape leur demandait de réclamer de tous les fidèles des prières ferventes, et de lui faire connaître à lui-même quelle était la dévotion de leur peuple envers la Conception de la Vierge Marie, et ce qu'eux-mêmes pensaient personnellement sur cette question et sur l'opportunité de sa décision.

III

Cette lettre encyclique, non moins que la protestation de Pie IX devant le corps diplomatique, et la proclamation qu'il adressa à ses sujets en 1849, sont de trop importants monuments pour que le lecteur ne nous sache bon gré de les mettre sous ses yeux. Ils devront du reste entrer en ligne de compte dans l'appréciation qu'il portera du Pontife ; la postérité y aura recours pour le juger.

**Proclamation adressée de Gaëte par le Saint-Père
le 1^{er} janvier 1849.**

« A NOS TRÈS-AIMÉS SUJETS.

« Dans cette demeure pacifique où il a plu à la Providence de Nous conduire, afin que Nous puissions manifester en toute liberté Nos sentiments et Nos volontés (1), Nous attendions, espérant que Nous verrions éclater le remords de Nos fils égarés, pour les sacrilèges et les crimes commis contre les personnes à Nous attachées, parmi lesquelles les unes ont été tuées, les autres outragées de la manière la plus cruelle, ainsi que pour les sacrilèges et les crimes consommés dans Notre résidence et contre Notre personne même ; et cependant Nous n'avons reçu jusqu'à présent qu'une stérile invitation de retourner dans Notre capitale, sans qu'on eût même prononcé une parole de condamnation contre les attentats que Nous venons de rappeler, et sans Nous offrir la moindre garantie qui puisse Nous donner quelque assurance contre les fourberies et les menaces de ces hommes pervers dont le despotisme barbare tyrannise encore Rome et l'État de l'Église.

« Nous attendions, espérant que les protestations et les décrets émanés de Nous ramèneraient à leurs devoirs de sujets et à une démonstration de fidélité ceux qui, dans la capitale même de Nos États, ont ces devoirs en mépris et les foulent aux pieds ; mais, au lieu de ce retour, un nouvel acte, plus monstrueux encore d'hypocrite félonie et de véritable rébellion, audacieusement commis par

(1) Dans une première lettre écrite de Gaëte peu d'heures après son départ de Rome, Pie IX avait déjà fait connaître à ses sujets que la nécessité de conserver son indépendance comme chef de l'Église, avait été le principal motif de sa décision. « Nous avons été forcé, disait-il dans cette lettre, de nous séparer momentanément de Nos enfants. Parmi les motifs qui Nous ont déterminé à cette séparation, et Dieu seul peut connaître combien elle déchire Notre cœur, le plus important à Nos yeux, c'est d'avoir la pleine liberté dans l'exercice de la puissance suprême du Saint-Siège, que l'univers catholique pourrait facilement supposer, dans les circonstances présentes, n'être plus libre entre nos mains... »

eux, est venu combler la mesure de Notre douleur et exciter en même temps Notre juste indignation, comme il contristera l'Église universelle.

« Nous voulons parler de cet acte détestable sous tous les rapports, par lequel on a prétendu ordonner la convocation d'une soi-disant assemblée-générale-nationale de l'État romain, dans le but de déterminer de nouvelles formes politiques à établir pour les États pontificaux.

« Entassant ainsi iniquité sur iniquité, les auteurs et fauteurs de l'anarchie démagogique s'efforcent de détruire l'autorité temporelle du Pontife romain sur les domaines de la sainte Église, en supposant et en cherchant à faire croire que son souverain pouvoir est sujet à controverse et dépend du caprice des factions, quoiqu'il soit irréfragablement fondé sur les droits les plus antiques et les plus solides, et bien qu'il soit vénéré, reconnu et défendu par toutes les nations.

« Nous épargnerons à Notre dignité l'humiliation d'insister sur tout ce que renferme de monstrueux cet acte abominable et par l'absurdité de son origine, et par l'illégalité des formes, et par l'impiété du but; mais il appartient, certes, à l'autorité apostolique, dont, quoique indigne, Nous sommes investi, et à la responsabilité qui Nous lie, par les serments les plus sacrés, devant le Tout-Puissant, non-seulement de protester, comme Nous le faisons, de la manière la plus énergique et la plus efficace contre cet acte, mais encore de le condamner, à la face de l'univers, comme un attentat énorme commis au préjudice de Notre indépendance et de Notre souveraineté, attentat qui mérite les châtimens portés par les lois divines, aussi bien que par les lois humaines.

« Nous sommes convaincu qu'à la réception de cette impudente convocation, vous aurez été saisis d'une indignation sainte, et que vous aurez repoussé bien loin de vous, chers et aimés Sujets, une provocation si indigne et si criminelle.

« Néanmoins, afin qu'aucun de vous ne puisse prétexter d'avoir été trompé par des séductions fallacieuses et par des prédications de doctrines subversives, ni d'avoir ignoré ce que trament les ennemis, de tout ordre, de toute loi, de tout droit, de toute véritable liberté et de votre félicité même, Nous voulons aujourd'hui de nouveau élever et répandre Notre voix, de telle sorte qu'elle vous rende parfaitement certains du commandement absolu par lequel Nous vous défendons, quels que soient d'ailleurs votre rang et votre condition,

de prendre aucune part aux réunions qu'on oserait prescrire, pour l'élection des individus destinés à faire partie de l'assemblée condamnée par la présente.

« En même temps, Nous vous rappelons que cette défense absolue que nous vous signifions est sanctionnée par les décrets de Nos prédécesseurs et des conciles, et spécialement du très-saint concile de Trente (Session xxii, chap. ii, *de reform.*), dans lesquels l'Eglise, à diverses reprises, a fulminé ses censures et principalement l'excommunication majeure qu'encourt, sans qu'il soit besoin d'aucune déclaration, quiconque ose se rendre coupable d'un attentat, quel qu'il soit, contre la puissance temporelle des Souverains-Pontifes romains, comme Nous déclarons que l'ont déjà malheureusement encourue tous ceux qui ont contribué à l'acte susdit et aux actes précédemment accomplis, au détriment de la même souveraineté, ou qui, de quelque autre manière et sous de faux prétextes, ont troublé, violé et usurpé Notre autorité.

« Mais si Nous Nous sentons obligé, par devoir de conscience, de préserver et de défendre le sacré dépôt du patrimoine de l'Épouse de Jésus-Christ, confié à Nos soins, et d'employer à cet effet le glaive d'une juste sévérité, que Dieu même, Notre juge, nous a donné pour cet usage, Nous ne pourrions cependant oublier que Nous tenons sur la terre la place de Celui qui, même dans l'exercice de sa justice, ne laisse pas d'user de miséricorde. Elevant donc Nos mains au ciel, en lui remettant et en lui recommandant de nouveau cette si juste cause, qui est sa cause bien plus que la nôtre, et en Nous déclarant de nouveau tout prêt, avec l'aide de sa grâce puissante, à boire jusqu'à la lie, pour la défense et la gloire de l'Église catholique, le calice des persécutions que lui-même a voulu boire le premier pour le salut de cette Église, Nous ne cesserons pas de le supplier et de le conjurer, afin qu'il daigne, dans sa bonté, exaucer les ardentes prières que Nous lui adressons, et le jour et la nuit, pour la conversion et le salut des égarés.

« Aucun jour certainement ne se lèvera pour Nous plus joyeux, que le jour où il Nous sera donné de voir rentrer dans le bercail du Seigneur ceux de Nos fils d'où Nous viennent aujourd'hui tant de tribulations et d'amertunes.

« L'espérance de jouir bientôt d'un si heureux jour est fortifiée en Nous par la pensée de l'universalité des prières, qui, unies aux Nôtres, montent, des lèvres et du cœur de tous les fidèles du monde catholique, au trône de la divine miséricorde, et qui sans cesse la

pressent et lui font violence pour qu'elle change le cœur des pécheurs et les ramène dans les voies de la vérité et de la justice.

« Donné à Gaëte, le premier jour de l'an 1849, de Notre règne le troisième.

« PIUS, PP. IX. »

Extrait de la protestation de Notre Saint-Père le Pape Pie IX devant le corps diplomatique.

(Janvier 1849.)

« Les sujets pontificaux ayant été précipités par l'œuvre de la faction la plus audacieuse, funeste ennemie de la société humaine, dans le profond abîme de toute misère, Nous, à titre de Souverain temporel, et, plus encore, à titre de Chef et de Pontife de la religion catholique, Nous exposons ici les plaintes et les supplications de la majeure partie des sujets pontificaux, qui demandent à voir briser ces chaînes oppressives.

« Nous demandons en même temps le maintien du droit sacré de la souveraineté temporelle du Saint-Siège, droit qui, dans l'ordre actuel de la Providence, est nécessaire et indispensable pour le libre exercice de l'apostolat canonique du Saint-Siège. — L'intérêt très-vif qui, dans tout l'univers, s'est manifesté au profit de Notre cause, est une preuve éclatante que cette cause est celle de la justice... »

ENCYCLIQUE

De Notre Saint-Père le Pape Pie IX.

AU SUJET DE LA DÉFINITION DOGMATIQUE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION
DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

A nos vénérables Frères les Patriarches, les Primats, les Archevêques et les Evêques de tout l'univers catholique,

LE PAPE PIE IX.

Vénérables Frères, salut et bénédiction apostolique.

Dès les premiers jours, où, élevé sans aucun mérite de Notre part, mais par un secret dessein de la divine Providence, sur la Chaire suprême du Prince des Apôtres, Nous avons pris en main le gouvernail de l'Eglise entière, Nous avons été touché d'une souveraine consolation, Vénérables Frères, lorsque Nous avons su de quelle manière merveilleuse, sous le Pontificat de Notre prédécesseur Grégoire XVI, de vénérable mémoire, s'est réveillé dans tout l'univers catholique l'ardent désir de voir enfin décréter, par un jugement solennel du Saint-Siège, que la très-sainte Mère de Dieu, qui est aussi notre tendre Mère à tous, l'Immaculée Vierge Marie, a été conçue sans la tache originelle. Ce très-pieux désir est clairement et manifestement attesté et démontré par les demandes incessantes présentées tant à Notre Prédécesseur qu'à Nous-même, et dans lesquelles les plus illustres Prélats, les plus vénérables Chapitres canoniaux et les Congrégations religieuses, notamment l'Ordre insigne des Frères-Prêcheurs, ont sollicité à l'envi qu'il fût permis d'ajouter et de prononcer hautement et publiquement dans la Liturgie sacrée, et surtout dans la Préface de la Messe de la Conception de la bienheureuse Vierge, ce mot : *Immaculée*.

A ces instances, Notre Prédécesseur et Nous-même avons accédé avec le plus grand empressement. Il est arrivé, en outre, Vénérables Frères, qu'un grand nombre d'entre vous n'ont cessé

d'adresser à Notre Prédécesseur et à Nous des lettres par lesquelles, exprimant leurs vœux redoublés et leurs vives sollicitations, ils Nous pressaient de vouloir définir comme doctrine de l'Église catholique que la Conception de la B. Vierge Marie avait été entièrement immaculée et absolument exempto de toute souillure de la faute originelle. Et il n'a pas manqué aussi dans notre temps d'hommes éminents par le génie, la vertu, la piété et la doctrine, qui, dans leurs savants et laborieux écrits, ont jeté une lumière si éclatante sur ce sujet et sur cette très-pieuse opinion, que beaucoup de personnes s'étonnent que l'Église et le Siège apostolique n'aient pas encore décerné à la très-sainte Vierge cet honneur que la commune piété des fidèles désire si ardemment lui voir attribué par un solennel jugement et par l'autorité de cette même Église et de ce même Siège.

Certes, ces vœux ont été singulièrement agréables et pleins de consolation pour Nous, qui, dès Nos plus tendres années, n'avons rien eu de plus cher, rien de plus précieux que d'honorer la bienheureuse Vierge Marie d'une piété particulière, d'une vénération spéciale, et du dévouement le plus intime de Notre cœur, et de faire tout ce qui nous paraît pouvoir contribuer à sa plus grande gloire et louange, et à l'extension de son culte.

Aussi, dès le commencement de Notre Pontificat, avons-Nous tourné avec un extrême empressement Nos soins et Nos pensées les plus sérieuses vers un objet d'une si haute importance, et n'avons-Nous cessé d'élever vers le Dieu très-bon et très-grand d'humbles et ferventes prières afin qu'il daignât éclairer Notre esprit de la lumière de sa grâce céleste, et Nous faire connaître la détermination que nous avions à prendre à ce sujet.

Nous Nous confions surtout dans cette espérance, que la Bienheureuse Vierge, qui a été élevée par la grandeur de ses mérites au-dessus de tous les chœurs des anges jusqu'au trône de Dieu (1), qui a brisé, sous le pied de sa vertu, la tête de l'antique serpent, et qui, placée entre le Christ et l'Église (2), toute pleine de grâce et de suavité, a toujours arraché le peuple chrétien aux plus grandes calamités, aux embûches et aux attaques de tous ses ennemis, et l'a sauvé de la ruine, daignera également, nous prenant en pitié avec cette immense tendresse qui est l'effusion habituelle de son cœur maternel, écarter de Nous par son instante et toute-puissante pro-

(1) S. Grég., pap., *De Expositione*, in lib. *Reg.*

(2) S. Bernard, *Serm.* in cap. XII *Apocalyps.*

tection auprès de Dieu, les tristes et lamentables infortunes, les cruelles angoisses, les peines et les nécessités dont Nous souffrons ; détourner les fléaux du courroux divin qui Nous affligent à cause de Nos péchés ; apaiser et dissiper les effroyables tempêtes de maux dont l'Eglise est assaillie de toutes parts, à l'immense douleur de Notre âme, et changer enfin Notre deuil en joie. Car vous ne l'ignorez pas, Vénérables Frères, le fondement de Notre confiance est en la très-sainte Vierge : c'est en elle que Dieu a placé *la plénitude de tout bien ; de telle sorte que s'il y a en nous quelque espérance, s'il y a quelque faveur, s'il y a quelque salut, nous savons que c'est d'Elle que nous le recevons... parce que telle est la volonté de Celui qui a voulu que nous eussions tout par Marie.*

En conséquence, Nous avons choisi quelques ecclésiastiques distingués par leur piété, et très-versés dans les études théologiques, et en même temps un certain nombre de Nos Vénérables Frères les Cardinaux de la Sainte Eglise Romaine illustres par leur vertu, leur religion, leur sagesse, leur prudence, et par la science des choses divines, et Nous leur avons donné mission d'examiner avec le plus grand soin, sous tous les rapports, ce grave sujet selon leur prudence et leur doctrine, et de Nous soumettre ensuite leur avis avec toute la maturité possible. En cet état de choses, Nous avons cru devoir suivre les traces illustres de Nos Prédécesseurs, et imiter leurs exemples.

C'est pourquoi, Vénérables Frères, Nous vous adressons ces lettres, par lesquelles Nous excitons vivement votre insigne piété et votre sollicitude épiscopale, et Nous exhortons chacun de vous, selon sa prudence et son jugement, à ordonner et à faire réciter dans son propre Diocèse des prières publiques pour obtenir que le Père miséricordieux des lumières daigne Nous éclairer de la clarte supérieure de son divin Esprit, et Nous inspirer du souffle d'en haut, et que, dans une affaire d'une si grande importance, Nous puissions prendre la résolution qui doit le plus contribuer tant à la gloire de son saint Nom qu'à la louange de la Bienheureuse Vierge et au profit de l'Eglise militante.

Nous souhaitons vivement que vous Nous fassiez connaître, le plus promptement possible, de quelle dévotion votre Clergé et le Peuple fidèle sont animés envers la Conception de la Vierge Immaculée, et quel est leur désir de voir le Siège apostolique porter un décret sur cette matière. Nous désirons surtout savoir, Vénérables Frères, quels sont à cet égard les vœux et les sentiments de votre

éminente sagesse. Et comme Nous avons déjà accordé au Clergé romain l'autorisation de réciter un office canonique particulier de la Conception de la très-sainte Vierge, composé et imprimé tout récemment, à la place de l'office qui se trouve dans le Bréviaire ordinaire, Nous vous accordons aussi par les présentes Lettres, Vénérables Frères, la faculté de permettre, si vous le jugez convenable, à tout le Clergé de votre Diocèse, de réciter librement et licitement le même office de la Conception de la très-sainte Vierge, dont le Clergé romain fait actuellement usage, sans que vous ayez à demander cette permission à Nous ou à Notre Sacrée Congrégation des Rites.

Nous ne doutons nullement, Vénérables Frères, que votre singulière piété envers la très-sainte Vierge Marie ne vous fasse obtempérer, avec le plus grand soin et le plus vif empressement, aux désirs que Nous vous exprimons, et que vous ne vous hâtiez de Nous transmettre en temps opportun les réponses que Nous vous demandons. En attendant, recevez comme gage de toutes les faveurs célestes, et surtout comme un témoignage de Notre bienveillance envers vous, la bénédiction apostolique que Nous vous donnons du fond de Notre cœur, à vous, Vénérables Frères, ainsi qu'à tout le Clergé et à tous les fidèles laïques confiés à votre vigilance.

Donné à Gaëte, le deuxième jour de février de l'année 1849, l'an troisième de Notre Pontificat.

PIUS, PP. IX.

CHAPITRE X.

Retour de Pie IX à Rome.

I

Depuis près d'un an, la révolte avait été comprimée à Rome par le succès des armes françaises, et l'autorité du Pape y avait été solennellement proclamée : déjà même le Pontife avait repris possession de sa souveraineté temporelle par une commission de cardinaux, chargés de le représenter et d'administrer en son nom.

Toutefois, il n'avait point encore voulu rentrer en personne dans sa capitale. En vain le corps diplomatique lui en avait-il exprimé plusieurs fois le vœu, en vain les membres du conseil municipal de Rome étaient-ils venus lui offrir les prières de la population tout entière, en vain surtout les entraînements secrets de son cœur le portaient-ils vers ce retour : une pensée de prudence l'avait retenu. — Ce ne fut qu'au mois d'avril 1830 qu'il se décida à quitter le sol napolitain.

II

Dès que la nouvelle du retour du Pape se fut répandue, la joie éclata à Rome et dans tous les États pontificaux. Les populations des localités qu'il devait traverser se disposèrent, à l'avance, à lui faire une solennelle réception : les autres enviaient leur bonheur et se réunissaient à elles dans une commune allégresse. Il semblait que de partout on eût à cœur de faire oublier au Pontife les tristes jours et les ignominies du départ.

Mais, avant de raconter ce retour, qui fut un véritable triomphe, il faut dire un mot des derniers hommages que le roi de Naples se plut à rendre à son royal hôte, et des adieux que celui-ci voulut faire au noble prince qui avait accueilli ses malheurs, et avait si puissamment contribué à adoucir pour lui les amertumes de l'exil.

III

Pie IX était en ce moment à Portici, où depuis quelques mois il avait transporté sa résidence. — Le 4 avril, jour fixé pour le départ, il quitta cette petite ville, et se dirigea vers Caserte.

Le roi Ferdinand attendait le Pape dans cette dernière localité pour l'accompagner, avec sa famille et toute sa cour, jusqu'aux frontières des États romains.

Lorsque l'on fut arrivé à la limite du territoire napolitain,

tain, les voitures s'arrêtèrent. Le roi et tous les siens mirent pied à terre et se dirigèrent vers le carrosse du Pape. Le Pontife voulut aussi descendre. Alors eut lieu une scène profondément touchante.

Prosterné au pied du Saint-Père, avec son jeune fils le duc de Calabre, Ferdinand lui adressait ses derniers vœux, et réclamait une dernière bénédiction du père commun des fidèles, pour lui, pour sa famille et pour tout son royaume.

Et Pie IX, relevant le pieux monarque et le serrant contre son cœur, lui répondait, les yeux tout remplis de larmes et d'une voix émue, qu'il ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance pour tout ce qu'il avait fait pour le vicaire de Jésus-Christ, qu'il acceptait ses derniers vœux et les regardait comme un heureux augure de jours meilleurs, qu'il le bénissait dans toute l'effusion de son âme, et qu'avec lui il bénissait son royaume et sa famille, et qu'en le bénissant il appelait sur lui toutes les grâces et toutes les récompenses du ciel !

IV

L'ovation commença pour le Pontife à Terracine, première ville de ses États. Il y fut reçu avec des transports d'enthousiasme indescriptibles. Le peuple de la ville et tous les habitants des campagnes voisines étaient accourus, pour contempler les traits de ce souverain

que des hommes ennemis de tout bien avaient voulu faire haïr, mais qu'ils ne pouvaient qu'aimer, et dont ils n'avaient cessé de pleurer l'absence.

De loin en loin, le long de la route que devait suivre le Saint-Père, on avait élevé des arcs de triomphe. « Entre Frosinone et Sezza, dans un intervalle de quelques milles, on en comptait quatorze. A Valmontone, l'enthousiasme était tel, que la population rompit la haie de troupe qui bordait la rue que le Saint-Père traversait pour se rendre à l'église, et vint se précipiter à ses pieds... »

V

Mais c'était à Rome, surtout, que les transports du peuple et ses acclamations devaient se manifester avec plus d'éclat, et que la réception devait prendre un caractère plus grandiose et plus imposant.

La solennité avait été fixée pour le 12. — Dès le matin, on avait décoré la plupart des maisons de tentures sur lesquelles on lisait les plus louangeuses devises ; des étoffes de velours rehaussées d'or et de guirlandes pendaient du haut des balcons ; des drapeaux aux armes pontificales flottaient de toutes parts ; un sable doré et parsemé de feuillage vert couvrait les rues dans lesquelles le Saint-Père devait passer ; sur les places s'élevaient de gracieux arcs de triomphe ; de riches draperies surmontées des armes du Pontife ornaient les portes

d'entrée des principales églises ; à Saint-Pierre, le péristyle avait disparu sous un parterre de fleurs. Une foule innombrable, en costume de fête, se pressait partout ; les campagnes et tous les pays environnants avaient versé leur population dans Rome ; sur tous les visages éclatait la joie dont les cœurs étaient remplis. Seul, le ciel parut d'abord triste et sombre... Il réservait son éclat et sa lumière pour le grand moment.

VI

A deux heures, une batterie d'artillerie vint s'établir près du couvent de Sainte-Croix-de-Jérusalem, pour donner le signal de l'arrivée du Souverain-Pontife. Peu après, les troupes françaises et romaines prirent possession de la place de Saint-Jean-de-Latran, par laquelle Pie IX devait entrer dans Rome, et se disposèrent en une immense haie jusqu'au pied de la basilique de Saint-Pierre et du Vatican.

On attendait avec anxiété...

VII

Vers quatre heures, on vit s'élever un nuage de poussière sur la route d'Albano ; bientôt après, un courrier à livrée rouge arrivait au grand galop. Puis, un coup de canon se fit entendre : Pie IX venait d'être rendu à sa capitale ; il en avait franchi les portes. — Soudain de

toutes parts retentissent les cris de *Vive le Pape !* et ils sont poussés avec un tel enthousiasme, que les coups de canon qui se succèdent du haut de la colline de Sainte-Croix, et que ceux de l'artillerie du château Saint-Ange, aussi bien que toutes les cloches de la ville qui s'unissent à ce concert d'airain, ne peuvent couvrir cette grande voix de la multitude dans le transport du bonheur et de l'allégresse.

VIII

Cependant la voiture du Pape, qu'escortaient des soldats français, était arrivée auprès de la basilique de Saint-Jean. Le Pontife met pied à terre : en ce moment tous les ambassadeurs, tous les membres de la municipalité, tout le collège des cardinaux, le chapitre tout entier des chanoines de l'église, qui l'attendaient sur les degrés, se précipitent au-devant de lui et se prosternent simultanément à ses genoux ; tous les yeux sont remplis de larmes ; de toutes les bouches s'échappe le même cri d'amour, que le peuple répétait tout à l'heure : *Vive le Pape !* L'émotion du Pontife, déjà extrême, devient plus grande encore par celle de ses enfants : il les a donc enfin retrouvés ! ils lui sont donc enfin rendus ! Sa main s'étend pour les bénir ; et sa voix... c'est à peine, sous le sentiment qui l'agite, si elle peut murmurer les paroles de la bénédiction, mais cette bénédiction débordé de son cœur !... Que ce moment était sublime ! Le ciel sembla

vouloir s'y associer ; comme si cette scène eût besoin d'un charme de plus, le soleil, voilé jusque-là, déchira tout à coup les nuages et vint illuminer de ses flots de lumière les degrés de la basilique. On eût dit que l'astre-roi voulait former autour du front du Pontife une auréole d'or, symbole de la couronne que son peuple replaçait sur sa tête.

IX

Après que le Pape eut achevé la première prière de reconnaissance qu'il lui eût été donné d'adresser à Dieu dans un des sanctuaires de sa ville bien-aimée, il monta dans une des splendides voitures de la cour pontificale, et le cortège qui devait le ramener solennellement à travers sa capitale, jusque dans son palais, se mit en marche.

Deux piquets, l'un de dragons pontificaux et l'autre de chasseurs à cheval français, formaient l'avant-garde. Ils étaient suivis d'un détachement de dragons français et de gardes-nobles. — Le carrosse du Pape, précédé de gardes-nobles, venait ensuite : aux portières se tenaient, à droite, le général en chef de l'armée française ; à gauche, le commandant de la garde noble. Un nombreux état-major, puis un piquet de gardes-nobles, puis un détachement de dragons français, se pressaient derrière le carrosse. — Les voitures des membres du sacré-collège et du corps diplomatique fermaient la marche.

X

Au moment où les premières colonnes de l'avant-garde s'étaient ébranlées, le fort Saint-Ange avait hissé la bannière pontificale et commencé le salut royal de cent-un coups de canon. Tout le long du parcours éclataient des démonstrations, telles que celles qui avaient accueilli Pie IX à son entrée dans la ville : elles continuèrent jusqu'à Saint-Pierre, où le Pontife vint déposer une seconde prière de reconnaissance, et jusqu'au Vatican, cet antique palais des papes, trop longtemps orphelin et désert...

XI

Le soir, le Capitole, la coupole de Saint-Pierre, la Trinité-du-Mont, le Pincio, les principaux édifices de la ville et grand nombre de maisons particulières étaient illuminés : c'étaient partout des flots de lumière.

Le lendemain et le surlendemain, l'enthousiasme et la joie furent aussi expansifs que la veille ; les décorations et toute la pompe du triomphe subsistèrent. On se portait en foule dans les églises pour assister au chant des *Te Deum* ; le soir, les illuminations furent aussi brillantes : les fêtes du retour continuaient.

APPENDICE AU CHAPITRE X.

Trois faits d'une grande importance pour apprécier la révolution de 1848 à Rome, et pour juger Pie IX.

I

Un officier français écrivait, le 5 juillet 1848, deux jours après l'occupation de Rome :

« ... C'est le 3, vers trois heures de l'après-midi, que nous avons fait notre entrée. Quoi que l'on puisse vous dire de la réception qui nous a été faite, ne croyez qu'à une seule chose, à l'ivresse qui a saisi tous les cœurs en apercevant nos uniformes. Les plus nombreuses acclamations nous ont accueillis : mouchoirs agités, bouquets jetés, mains amicalement pressées, rien de ce qui peut servir à manifester une sincère sympathie ne nous a été épargné.

« C'était chose merveilleuse que de voir avec quelle ardeur, aussitôt que le général Oudinot en eut donné l'ordre, les Romains enlevaient, quelques heures à peine après notre entrée, les nombreuses barricades qui sillonnaient les rues. On eût dit qu'un génie inconnu dou-

blait leur activité! Partout les écussons pontificaux se relevaient, et nul drapeau n'était souffert que le drapeau tricolore. »

II

Quelques jours plus tard, le même officier écrivait :

« Hier, dimanche, 15 juillet, l'autorité pontificale a été solennellement rétablie. Ce grand acte a donné lieu à de magnifiques réjouissances.

« On devait également en ce jour chanter un *Te Deum* pour l'heureux succès de nos armes.

« Toute la population romaine se pressait sur les places et dans les rues pour voir défiler nos bataillons : une pluie de fleurs tombait sur nous des balcons, des fenêtres, du toit des maisons, et jusque du fronton des monuments; et partout sur notre passage, la foule répétait, sans se lasser de les redire, ces paroles pleines d'enthousiasme : *Vivent les Français! Vivent nos libérateurs! Vive à jamais Pie IX!*

III

Après la cérémonie du *Te Deum*, lorsque le général en chef de l'armée française sortait de la basilique de Saint-Pierre, un jeune Romain s'avança vers lui et lui adressa ce discours :

« Général, c'est au nom des familles de Rome que j'ai

l'honneur de vous parler. Nous attendions impatiemment ce moment pour vous exprimer publiquement les sentiments de la plus vive reconnaissance. Que ne méritez-vous pas de remerciements pour tout ce que vous avez fait pour nous soustraire à la tyrannie qui nous accablait? Dieu merci! grâce à la valeur de vos troupes, la paix nous a été redonnée; et l'autorité du Pape, que nous aimons fortement, c'est encore par vous qu'elle va être rétablie. C'est aujourd'hui que le triomphe de la religion se renouvelle.

« Nous donc, fils de l'Eglise, sujets bien fidèles du Pape, amis très-ardents des Français, nous vous remercions sincèrement, et d'un mouvement spontané, dans l'entière liberté de nos pensées et de nos actions, nous nous écrions : « Vive la religion! Vive le Pape! Vive la France! Vive le général Oudinot! Vive l'armée française, notre libératrice! »

IV

Ces faits ne démontrent-ils pas jusqu'à l'évidence :
1° que ceux qui troublèrent Rome en 1848 et 1849 n'étaient pas, pour la plupart, des Romains; c'était, comme l'a si bien exprimé le général Oudinot, une horde d'étrangers descendus de toutes les parties de l'Europe.

2° Ne démontrent-ils pas encore que, si le despotisme anarchique, imposé par les hommes de sang qui

avaient voulu remplacer Pie IX, sembla triompher un moment : c'est qu'en jetant partout l'épouvante et la terreur, il avait glacé tous les cœurs, et que personne n'osait se soustraire à sa barbare influence ?

3° Ne démontrent-ils pas, enfin, que Pie IX n'avait jamais cessé d'être aimé, puisque aussitôt que la pression des baïonnettes et la crainte du poignard eût disparu, et que la liberté eût été rendue à Rome, son nom y fut salué avec l'enthousiasme du bonheur, et il y fut accueilli lui-même avec les transports les plus sincères d'un irrésistible attachement ?

CHAPITRE XI.

Pie IX et les soldats français.

I.

L'univers tout entier le sait , c'est principalement à l'intervention de la France que notre Saint-Père le Pape a dû de pouvoir rentrer en souverain dans Rome. Ce sera une éternelle gloire pour notre pays d'avoir protégé, défendu, rétabli dans sa puissance temporelle le père et le chef de la chrétienté. Puisse notre pays se souvenir toujours de la courageuse initiative qu'il a su prendre en ces tristes jours , et de l'élan qu'eurent ses braves soldats pour cette noble et juste cause ! Puisse ce souvenir avoir toujours pour lui une voix éloquente ! Puisse-t-il tenir toujours à honneur de conserver ce beau titre, que lui ont légué nos pères, de *Défenseur du Saint-Siège et de ses droits !*

II

Si, en 1848, la France a beaucoup fait pour Pie IX, Pie IX, en retour, s'est plu en toutes circonstances à

manifestes ses sympathies et sa reconnaissance pour notre pays. Les marques d'honneur qu'il a prodiguées à nos officiers, les paroles de remerciements qu'il leur a adressées en mainte occasion, l'amitié qu'il leur a sans cesse témoignée, ses bontés pour nos soldats, le tendre intérêt dont il les a constamment entourés, en sont la plus véritable comme la plus touchante preuve. Et que d'anecdotes ne pourrait-on pas citer en *confirmatur!*...

III

Un brave colonel, dont le nom a acquis tant de gloire et qui, par son courage, a mérité tant de lauriers dans notre expédition de Crimée et dans nos dernières guerres, le colonel Niel avait été chargé de porter au Saint-Père, à Gaëte, la nouvelle de la reddition de Rome. Après que cet officier eut annoncé à Pie IX la délivrance de sa ville bien-aimée, et qu'il eut fait le récit des pénibles travaux du siège et des souffrances de l'armée française :

« Colonel, lui dit le Souverain-Pontife, je l'ai déjà dit bien des fois, et j'aime à le répéter encore, après un si grand service : c'est sur la France que j'ai toujours compté. Elle ne m'avait rien promis ; mais je savais bien qu'à l'occasion elle saurait donner à l'Eglise ses trésors, le sang de ses braves et, ce qui est plus difficile, ce courage soutenu, cette persévérance dans les souffrances, auxquels je dois que ma ville de Rome ait été conservée

intacte : Rome ! ce trésor du monde, cette ville si aimée et si éprouvée, vers laquelle, dans mon exil, furent toujours tournés mon cœur et mes regards pleins d'angoisses.

« Dites au général en chef, à tous les généraux sous ses ordres, et à tous ses officiers, et je voudrais même que cela pût être dit à chaque soldat, que ma reconnaissance est sans bornes. Mes prières pour la prospérité de votre pays seront plus ferventes. Quant à mon affection pour les Français, elle deviendrait plus sentie, ajoutait-il en souriant, si cela était possible. »

IV

En montant les degrés de Saint-Jean-de-Latran, après avoir reçu les hommages des ambassadeurs et des membres de la municipalité, au moment où il venait de rentrer dans Rome, le Saint-Père aperçut, sous le péristyle, quelques ecclésiastiques du clergé de Saint-Louis-des-Français, au milieu d'un groupe d'officiers de notre armée. S'écartant des prélats qui l'accompagnaient, il alla droit à ces ecclésiastiques, et leur présenta sa main à baiser, aussi bien qu'aux officiers, en leur disant avec cette bonté affectueuse qui le caractérise : « Ah ! voilà mes bons Français ! Il est bien juste que je fasse quelque avance pour eux : c'est à eux qu'appartient l'honneur de cette journée. »

V

Le soir de sa rentrée au Vatican, s'apercevant qu'il n'y avait dans le palais que des gardes suisses et romains, et ayant appris que, par discrétion, notre général en chef avait ordonné que nos soldats n'occuperaient que les postes extérieurs : « Faites savoir à M. le général, s'empressa-t-il de dire au prélat avec lequel il conversait, que je désire vivement qu'une partie du service intérieur du palais soit faite par les soldats français. S'il y a quelque honneur à approcher le souverain, cet honneur appartient surtout à ceux qui ont su le défendre au jour de l'infortune ! »

VI

L'une de ses premières sollicitudes fut d'accorder quelques récompenses militaires à ceux d'entre nos braves qui s'étaient le plus distingués durant le siège de la ville. La croix de Saint-Grégoire fut distribuée par lui à un grand nombre d'entre eux ; la plupart de nos officiers reçurent en outre quelque pieux présent pour leur famille.

VII

Avant de songer à récompenser le courage, Pie IX avait pensé à consoler la souffrance. « C'est aux malades

et aux blessés de l'armée française que je veux adresser mes premières paroles de consolation. » avait-il dit ; et en conséquence, peu de jours après son retour, il alla visiter les divers hôpitaux de Rome consacrés à l'armée française.

« Il commença ses visites par l'hôpital Saint-André-du-Quirinal. Le Saint-Père, n'ayant communiqué son dessein à personne, arriva à l'hospice sans être attendu. S'adressant tout simplement au premier employé qui se trouva sur son passage : « Je désire, lui dit-il, m'entretenir avec les pauvres soldats qui se sont fait blesser pour moi ; voulez-vous me conduire à eux ? — Introduit dans les salles, Pie IX s'arrêta à tous les lits et adressa aux infortunés qui les occupaient des paroles d'encouragement et de consolation ; il les remercia de ce qu'ils avaient fait pour l'Église, et leur promit les bénédictions du ciel ; puis il donna à chacun quelque objet de dévotion. »

VIII

Quant à ceux d'entre nos soldats qui avaient succombé dans la guerre, Pie IX ne les oublia pas. Par ses soins, une messe de *requiem* a été établie à perpétuité, à Rome, pour les officiers et les soldats de l'armée française morts au siège de 1849.

IX

Non content de ces marques générales de sympathie

pour notre armée, le Saint-Père voulut bien accorder à nos soldats le plus facile accès auprès de lui. Laissons un jeune troupiers nous raconter ce qu'il leur fallait faire pour être reçus par le Pape, et ce qu'il était pour eux en ces occasions.

Un de mes premiers désirs (1), en arrivant à Rome, avait été d'obtenir une audience du Saint-Père, et j'appris avec joie que rien n'était plus facile.

« Pie IX, me dit mon brigadier, si bon, si paternel pour tout le monde, est particulièrement bon et paternel pour les pauvres troupiers français. Il les aime, il les bénit avec une tendresse spéciale, et il les accueille avec la plus touchante facilité. Vous n'avez qu'à vous présenter au palais du Pape, au Vatican, et à demander Mgr de Mérode ; c'est un prélat qui a été soldat, qui s'est battu en Afrique, où il a été décoré, et qui a quitté l'uniforme militaire pour la soutane. Au moment du siège de Rome et de l'assaut, il était sans cesse sur les remparts, consolant les blessés, donnant l'absolution aux mourants, sans plus se soucier des balles et des boulets qui volaient autour de lui que si c'eût été de la pluie qui tombait : maintenant il est attaché à la personne du Pape, et il reçoit les soldats comme d'anciens camarades. Si vous n'osez pas y aller seul pour la première fois, je vous conduirai chez lui demain, et il vous indiquera le jour où vous pourrez vous présenter chez le Saint-Père. »

(1) Tout ce récit est emprunté au charmant ouvrage de M. le comte Anatole de Ségur, intitulé : *Les Mémoires d'un Troupier*.

Tout se passa comme le brigadier me l'avait annoncé, et au jour fixé par Mgr de Mérode, je me rendis au Vatican avec mon ami Méthol, et une foule de mes camarades, qui, sachant que nous allions chez le Pape, n'avaient pu résister au désir de nous accompagner.

Toutes les portes du palais s'ouvrirent devant notre uniforme, et nous arrivâmes jusqu'à une salle immense, appelée la salle des Suisses, que le Pape doit traverser quand il sort de ses appartements. Là, on nous fit ranger sur une longue ligne ; Méthol et moi nous étions en tête, comme ayant sollicité et obtenu l'audience pour tous.

Après quelques minutes d'attente, la porte près de laquelle nous nous tenions s'ouvrit à deux battants, et le Pape s'avança vers nous, souriant et bénissant. Ses vêtements étaient tout blancs, en laine, avec une large ceinture de soie blanche. Jamais je ne vis une physionomie plus douce, plus sereine et plus majestueuse en même temps, et jamais je ne ressentis une émotion aussi vive d'attendrissement et de respect. C'était bien un père et un souverain, unissant la bonté à l'autorité, et tempérant par une douceur toute céleste la puissance qui réside en lui, puissance sans égale en ce monde !

Nous nous mîmes tous à genoux devant le vicaire de Jésus-Christ, et je crus qu'il allait se contenter de nous bénir en passant ; mais je ne connaissais pas la bonté toute paternelle de Pie IX.

Il s'arrêta devant moi, me caressa doucement avec la

main, comme une mère caresse son enfant, me demanda de quelle partie de la France j'étais, si mes parents vivaient encore, combien de temps j'avais à passer sous les drapeaux. J'étais si ému, que je pouvais à peine lui répondre, et que tout mon corps tremblait comme une feuille agitée par le vent. Ensuite, le Saint-Père me donna sa bénédiction, pour moi et pour tous les miens, m'encouragea à vivre toujours en bon chrétien ; et se tournant vers Mgr de Mérode, qui portait dans un plat d'argent des objets de piété, il me donna de sa main un chapelet et une médaille que je serrai sur mon cœur et qui ne m'ont jamais quitté depuis.

Le Pape s'arrêta ainsi devant chacun de mes camarades, leur parla à tous avec la même bonté, et leur donna la même bénédiction et les mêmes souvenirs. Puis il s'éloigna, et nous sortîmes du Vatican, le cœur débordant d'amour et de reconnaissance pour le vicaire de Jésus-Christ.

« — Qu'il est bon ! disait l'un ; quand il me parlait, je croyais entendre mon père.

— Qu'il a l'air saint ! s'écriait un autre ; rien qu'à le regarder on se sent devenir meilleur.

— Il m'a parlé de ma mère, ajouta un jeune soldat avec émotion, et m'a béni pour elle !

— Le chapelet et la médaille qu'il m'a donnés ne me quitteront qu'à la mort ! reprit un autre.

— Pour moi, dit Méthol, je garderai toujours ma médaille ; mais j'enverrai mon chapelet à ma mère ! »

C'est en échangeant ainsi nos impressions que nous arrivâmes à la caserne. Quand les camarades apprirent que nous avions vu le Pape et connurent les détails de l'audience qu'il nous avait accordée, tous voulurent avoir le même bonheur, et ce fut durant plusieurs jours une véritable procession d'uniformes chez Mgr de Mérode et au Vatican. Pie IX, inépuisable dans sa bonté, accueillit toutes les demandes, n'en rebuta aucune, et tout le régiment, depuis le tambour major jusqu'au dernier enfant de troupe, passa à tour de rôle sous la bénédiction du Saint-Père. Beaucoup, sans doute, n'y allèrent que par curiosité, mais tous en revinrent avec une impression profonde et salutaire ; et bien des conversions de jeunes et de vieux pécheurs, qui s'accomplirent depuis, se préparèrent dans ces augustes et touchantes entrevues.

X

Et n'allez pas croire que ce facile accès de Pie IX pour les soldats français n'ait été que de courte durée. Depuis douze années bientôt que nos troupes sont à Rome, la même bienveillance et la même facilité a été accordée à tous.

Il y a quelques mois, l'on écrivait de Rome : L'ancien 14^e léger a reçu l'ordre de quitter la ville pour se rendre à Civita-Vecchia, où il doit s'embarquer pour la France. La veille, le corps des officiers est allé prendre congé du Saint-Père et recevoir sa bénédiction. Le Pape a

donné à chacun une médaille de la Sainte Vierge. Les simples soldats ont aussi, en très-grand nombre, sollicité la faveur de recevoir, avant de partir, une dernière bénédiction, et le Saint-Père s'est prêté, avec sa bonté si connue, à satisfaire ce pieux désir. Les jours qui ont précédé le départ, il ne pouvait sortir, pour la promenade du soir, sans traverser une foule de soldats qui se pressaient dans les salons, dans les galeries, et jusque sur les degrés de l'escalier du palais.

Une autre correspondance, datée du lundi de la semaine sainte 1859, porte ces mots : « La cérémonie de la fête d'hier a eu lieu avec la pompe accoutumée. Parmi les personnes qui se sont approchées pour recevoir une palme des mains du Saint-Père, on comptait, comme à l'ordinaire, un grand nombre des officiers du corps d'expédition. Cette faveur s'accorde assez difficilement ; mais on en est prodigue pour nous, et souvent le Pape n'attend pas que les demandes lui soient adressées pour y souscrire, il prend les devants, et charge le prélat majordome du palais de faire ses invitations. »

XI

L'on sait que, vers le milieu de l'été de 1855, le choléra sévit parmi notre corps d'expédition à Rome. « Le fléau éclata d'une manière aussi terrible qu'inattendue, et en quelques jours l'hôpital fut rempli de malades et de mourants. Il fallut même rapprocher les lits pour en

augmenter le nombre, et pendant près de six semaines, jamais, hélas ! aucun des lits ne fut vide plus d'une heure ! A peine un soldat mourait-il, qu'il était remplacé par un autre, et plus d'une fois il arriva que l'aumônier, après avoir été, de lit en lit, consoler et administrer les mourants, dut recommencer immédiatement sa lugubre tournée, auprès des mêmes couches déjà occupées par de nouveaux malades. »

Or, ce fut en cette triste circonstance que Pie IX se plut à manifester, avec une expansion plus grande, la paternelle affection qu'il porte à l'armée française. Nous empruntons à M. le comte Anatole de Ségur de nouveaux et intéressants épisodes qu'il nous a conservés, sur ce sujet, dans ses *Mémoires d'un troupiér*.

Voici le récit qu'il met dans la bouche de son jeune soldat :

« Je tombai malade à mon tour, et j'en bénis Dieu ; car cette attaque de choléra, qui ne fut ni bien grave ni bien longue, me valut d'assister à la visite que le Pape daigna faire en personne à l'hôpital militaire. J'étais déjà presque rétabli et je ne gardais même plus le lit. L'aumônier allait de salle en salle, portant secours aux plus malades, quand tout à coup on vint l'avertir que le Saint-Père arrivait.

« Ne pouvant en croire ses oreilles, il sort en courant, descend à la hâte avec l'officier d'administration, et rencontre au bas de l'escalier le bon, le saint Pape Pie IX, le Souverain-Pontife qui venait seul, suivi de Mgr de

Mérode, consoler et bénir ses chers enfants de l'armée française !

« Vous jugez de son saisissement et de sa joie. La nouvelle vole avec la rapidité de l'éclair, et en un instant toutes les salles, tous les malades en sont instruits.

« Le Pape vient nous voir ! — Il arrive ; l'aumônier est allé le recevoir. — Il adore en ce moment le Saint-Sacrement dans la chapelle. — J'entends des pas, il approche, il approche... Le voilà qui entre, c'est lui, c'est bien lui ! je le reconnais ! — Qu'il est bon ! je n'espérais plus le revoir ; après avoir reçu sa bénédiction, je mourrai plus content.

« Telles étaient les paroles et mille autres, qui s'échangeaient entre les infirmiers et les malades, tandis que le Saint-Père approchait.

« J'étais accouru à la porte de la première salle avec les comptables, les employés de l'hôpital et les infirmiers. Le Pape entra, et nous reçûmes tous à genoux sa bénédiction. Puis il s'approcha des malades et s'arrêta successivement à chaque lit, touchant les pauvres cholériques, les bénissant, leur adressant des paroles de consolation et d'amour avec une véritable bonté, et leur distribuant de sa main des médailles de la Sainte Vierge qu'il avait apportées à cette intention.

« A l'approche du Souverain-Pontife, les malades, les moribonds eux-mêmes se soulevaient sur leur couche, ôtaient leur bonnet d'une main tremblante, et courbaient leur tête sous la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ.

Spectacle singulièrement touchant, que celui de ces chers et bons soldats, sur le point de mourir, dans un hôpital, loin de leur mère et de la France, contemplant avec amour le père de tous les fidèles, recueillant ses paroles avec une joie toute céleste; tandis que de grosses larmes coulaient, de leurs yeux presque éteints, sur leur visage bleuâtre et décharné!

« Après avoir parcouru toutes les salles et béni tous les malades l'un après l'autre, le Pape, comme un bon père, qui n'oublie aucun de ses enfants, voulut bénir aussi les infirmiers et les employés de l'hôpital. Il les encouragea à servir avec amour Notre-Seigneur souffrant dans les malades; et, commesouvenir de sa visite, il donna à chacun d'eux un crucifix en bois d'ébène et en argent.

« Au moment où il allait se retirer, un infirmier, vieux Breton, connu de tous les troupiers sous le nom de père *la Goutte*, à cause de son amour excessif pour la boisson, sortit des rangs, fit quelques pas en avant; et, s'arrêtant devant le Saint-Père, porta la main à son front, toussa, rougit, se gratta l'oreille, comme s'il cherchait dans sa tête une phrase qui ne voulait pas sortir, et finit par dire en s'arrêtant à chaque mot :

« Pardon, mon Pape... Mais... c'est que j'aurais quelque chose... à vous demander.

— Et qu'est-ce donc, mon ami? répondit Pie IX avec bonté.

— C'est que... je voudrais avoir un crucifix.

— Mais je viens de vous en donner un, reprit le Saint-Père souriant, et indiquant du regard à l'infirmier le crucifix qu'il tenait encore à la main.

— Pardon, excuse, mon Pape, répliqua le père la Goutte, mais c'est que, voyez vous, celui-ci est pour moi, et je voudrais bien en avoir un autre pour ma mère, une brave femme et une franche catholique, je vous en réponds, et qui le mérite mieux que moi. »

« Le Pape se retourna vers Mgr de Mérode, choisit un crucifix plus grand et plus beau que les autres, et, le donnant à l'infirmier, lui dit avec un accent tout paternel :

« Tenez, mon ami, voici un crucifix pour vous. Vous enverrez le premier à votre bonne mère, et vous garderez celui-ci en souvenir de moi.

— Merci bien, mon Pape ! » répliqua le soldat tout ému ; et, essuyant ses yeux, il baisa la main du Saint-Père, qui donna à tous les assistants une dernière bénédiction, et se retira emportant avec lui tous nos cœurs. »

XII

Terminons ce chapitre par une anecdote assez plaisante qui se rapporte directement à notre sujet, et qui est bien propre à faire ressortir, une fois de plus, la vérité de tout ce qui a été dit sur la bonté du Saint-Père envers nos soldats.

Dans le courant de 1855 ou de 1856, un jeune soldat, qui apparemment n'était pas beaucoup au courant des

formalités et du cérémonial à remplir pour être reçu chez le Pape, se présenta au Vatican, disant qu'il avait une affaire importante à communiquer à Pie IX. Le Pape était occupé : cependant, à force d'instance et de supplications, le jeune soldat obtint la faveur qu'il sollicitait.

« Qu'avez-vous donc à me confier, mon ami ? lui demanda Pie IX avec bonté.

— Mon Pape, je vais vous satisfaire, répondit le soldat, d'un air assez gauche et en faisant un grand salut militaire. Hier, j'ai reçu une lettre du pays. Voyez-vous : il y a là, au pays, un camarade qui a eu l'honneur d'être reçu par vous. Il a même une médaille que vous lui avez donnée, et tous les huit jours il réunit les gens du village pour leur parler de Rome, de Saint-Pierre, des catacombes, et surtout du Saint-Père. Il intéresse tant tout le monde, que le curé prétend qu'il vaut un prédicateur. Et bien ! mon Pape, tout le village a voulu avoir une messe dite à son intention, et par vous. Tiens, m'a-t-on dit dans la lettre : tu iras trouver le Pape, tu lui demanderas une messe ; mais surtout tu le paieras bien... Voici 40 sous, mon Pape. »

Et, en disant ces mots, le soldat tirait une majestueuse pièce de 2 francs, qu'il déposait solennellement sur la table du Souverain-Pontife.

Le Saint-Père, à ce mot, ne put s'empêcher de sourire, et, tout ému de la naïveté du bon soldat : « Mon ami, dit-il, reprenez vos deux francs, et gardez-les pour

vous ; je vous les donne. Recevez , en outre , ce chapellet. Demain, je dirai la messe pour votre village, et je serai son aumônier. Vous y viendrez vous-même ; je vous attends. »

Le soldat sortit tout fier et tout heureux de son ambassade ; et il va sans dire que, le lendemain , il se garda bien de manquer au rendez-vous indiqué par le vicaire de Jésus-Christ.

CHAPITRE XII.

Le 8 décembre 1854. — Promulgation du dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

I

Dieu, qui, dans ses desseins éternels de providence, avait permis, pour son Pontife Pie IX, les humiliations et les douleurs que nous avons racontées plus haut, lui réservait aussi des gloires et des joies. — Et en cela, il voulait sans doute que le Saint-Père eût un trait de ressemblance de plus avec Celui dont il est le vicaire en ce monde. Après les ignominies du Vendredi saint, le triomphe du jour de Pâques brilla pour Jésus-Christ !

Chose digne de remarque : jamais Pape peut-être n'avait eu à boire un calice de plus cruelles amertumes ; jamais Pape aussi ne reçut une participation plus grande à la gloire du Sauveur ! Les ovations qui lui furent décernées, après son exil à Gaëte, n'en avaient été que les prémices. — Ce fut le 8 décembre 1854 qu'elle lui fut donnée sans mesure.

Ce jour, on le sait, sera à jamais célèbre pour les cœurs catholiques ! L'un des plus touchants mystères de l'Eglise, l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, y a été consacré comme dogme de notre foi.

Or, c'est à notre bien-aimé Pie IX que nous devons cette consécration, aussi glorieuse à la terre qu'elle l'a été pour le ciel.

II

Au milieu même des douleurs et des préoccupations de son exil, il avait songé à réaliser cette grande et sainte œuvre. Nous l'avons vu écrire, à ce sujet, à tous les évêques du monde catholique pour leur demander, avec le secours de leurs prières, leur pensée intime sur la décision qu'il se proposait de donner lui-même.

Le touchant et sublime appel de Pie IX eut un retentissement et un écho lointain jusqu'aux dernières extrémités du globe. Du levant au couchant, de l'orient à l'occident, tous les évêques écrivirent au Pontife suprême pour le féliciter de sa noble initiative et l'assurer que leur peuple accueillerait, avec des transports d'allégresse et de sympathiques adhésions, la consécration authentique d'une vérité que tous déjà regardaient comme certaine, d'une dévotion fondée sur toutes les traditions du christianisme.

III

Heureux de voir les pensées et les désirs de ses frères dans l'épiscopat, et de tous les fidèles de l'Eglise, répondre à ses désirs et à ses pensées, dès lors Pie IX, comme encouragé dans l'exercice redoutable et sublime du pouvoir souverain, dont il est devenu le dépositaire au jour de son élection, ne songea plus qu'à prononcer un décret solennel qui fixât toutes les incertitudes et revêtit cette vérité aimée de son infaillible autorité.

IV

Dès le commencement de l'année 1854, la décision du Saint-Père était arrêtée. Toutefois, comme il désirait qu'une solennité sans exemple rendit à jamais célèbre le jour où devait s'accomplir l'un des plus grands faits religieux qui aient ému les âmes chrétiennes depuis la fondation de l'Eglise, il voulut laisser du temps pour les préparatifs. Le 8 décembre, jour où, d'ailleurs, se célébrait déjà la fête de l'Immaculée Conception, fut choisi pour la proclamation solennelle du dogme chrétien.

Longtemps à l'avance, tous les premiers pasteurs du peuple fidèle avaient été prévenus et invités à se rendre à Rome, pour entourer le Souverain-Pontife en cette grande et fortunée circonstance. Tous ceux que le soin de leur troupeau put laisser libres un moment, répondirent à l'appel de Pie IX. Le matin du 8 décembre, la

ville sainte comptait dans ses murs cent quatre-vingt-seize cardinaux, patriarches, archevêques et évêques. Parmi eux se trouvaient des députés de toutes les parties du monde : plusieurs étaient venus du fond de la Chine, d'autres des Amériques, quelques-uns même de l'Océanie. Notre France était dignement représentée dans ce sénat auguste : vingt et un de nos évêques s'étaient fait un honneur et une joie d'aller porter eux-mêmes à Rome le témoignage de leur foi et de leur cœur. On aimait à signaler le vénérable archevêque de Paris, Mgr Sibour, qui devait, si peu de temps après, périr par la main sacrilège d'un ennemi de la Sainte Vierge.

V

La cérémonie devait avoir lieu dans la basilique du Vatican, le premier temple du monde. L'édifice, déjà si splendide par lui-même, était encore orné des plus somptueuses décorations. Dès l'aube du jour, une foule innombrable de fidèles, non-seulement de Rome et des pays voisins, mais de toutes les contrées du monde, se pressaient sous ses immenses nefs. — Sur la vaste place qui lui sert de parvis, se tenait l'armée française, rangée dans le plus bel ordre.

VI

Vers neuf heures, les portes du palais pontifical s'ouvrirent, et l'on vit défiler deux à deux, formant une lon-

gue et imposante procession, les cardinaux, les patriarches, les archevêques, les évêques et les prélats de tous rangs, tous revêtus des insignes de leur haute dignité et la mitre sur la tête.

Au milieu de la messe, après la lecture de l'Évangile, le Pape suspendit les prières du saint sacrifice et alla s'asseoir sur son trône. Il y était depuis un moment, quand une députation de la noble assistance vint s'agenouiller à ses pieds. C'étaient le doyen des cardinaux, le doyen des archevêques, le doyen des évêques, accompagnés du patriarche de l'Église grecque et de deux évêques orientaux.

Que venaient faire ces augustes prélats ? — Ils venaient une dernière fois demander au représentant de Jésus-Christ, au nom de l'Église catholique, de vouloir bien décréter, comme dogme de la foi, que la bienheureuse Vierge Marie, mère de Notre-Seigneur, Créateur et rédempteur, Jésus-Christ, a été exemptée de la souillure universelle du péché de notre premier père, et qu'elle est, par conséquent, immaculée dans sa conception.

« O Père Bienheureux, dirent-ils, l'Église catholique, pour augmenter les louanges, la gloire et la vénération de la Vierge Marie, désire ardemment et demande de tous ses vœux que votre suprême et infallible jugement décide la question de sa Conception sans tache. Et nous, au nom du sacré collège des cardinaux, au nom de tous les évêques, au nom de l'univers catholique et de tous

les fidèles, nous venons postuler avec humilité pour que les vœux de tous soient accomplis.

« Au milieu du sacrifice non sanglant, dans ce temple auguste du prince des apôtres, dans cette réunion solennelle du sénat des évêques et du peuple, daignez donc, Père Bienheureux, daignez élever votre voix Apostolique, et prononcez le décret dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie, pour lequel il y aura allégresse et jubilation au ciel et sur la terre ! »

Quand les députés sacrés eurent présenté leur sainte requête, le Saint-Père se leva et entonna le *Veni Creator*, Sublime réponse!... Comme s'il eût dit : M'appartient-il d'accéder à ces vœux, avant que l'heure marquée dans les décrets d'en haut n'ait sonné; avant que le ciel ne m'ait fait connaître ses dernières volontés; avant que l'Esprit sanctificateur, qui préside aux destinées de l'Eglise et qui parle par ses pontifes, ne soit venu m'illuminer de ses dernières lumières et faire parler mes lèvres sous l'influence irrésistible de son éternelle infailibilité!

Les supplications sublimes que renferme le *Veni Creator* se poursuivirent dans un chant majestueux et grave. Tous les fidèles unissaient leurs voix à celles des pontifes et des prêtres.

Les unes et les autres venaient de cesser de se faire entendre. Seules, dans les régions supérieures, les voûtes de Saint-Pierre répétaient les derniers échos de l'hymne sainte. Soudain, au milieu d'un silence immense et

rempli de recueillement et de prière, semblable à une voix des cieux, la voix de Pie IX retentit avec ses plus solennels et ses plus harmonieux accents :

« Par l'autorité de notre Seigneur Jésus-Christ, par celle des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et par la Nôtre, Nous déclarons et définissons que la Vierge Marie a été, dès le premier instant de sa Conception, préservée de toute souillure du péché originel, et que cette doctrine est révélée de Dieu. Si quelqu'un ose penser autrement, qu'il sache que ses croyances sont réprochées, et qu'il est lui-même sorti de la foi catholique. »

Telles étaient les paroles du vicaire de Jésus-Christ. Il venait de prononcer l'irrévocable décret.

L'émotion du Saint-Père, durant cette solennelle proclamation, avait été si grande, « qu'à deux ou trois reprises, les sanglots avaient étouffé sa voix et l'avaient obligé à s'interrompre. Des larmes remplissaient tous les yeux, et des personnes que la curiosité principalement avait conduites à la grande cérémonie furent gagnées, comme malgré elles, à cette puissante et chrétienne émotion. »

VII

Après que le peuple eut répondu au Pontife par un immense *Amen* d'adhésion et de foi, le doyen des cardinaux retourna au pied du trône du Pape pour le remercier d'avoir décidé, par son autorité souveraine, la

croyance de l'Église. — Et, tandis que le Saint-Père remontait au saint autel, pour y achever le sacrifice commencé, les cloches de la basilique annonçaient à la cité la proclamation du décret pontifical, et le canon du château Saint-Ange semblait vouloir, par ses coups répétés, porter dans toutes les contrées de l'univers la nouvelle de ce grand événement.

VIII

L'on sait le reste. Semblable à la vague qui, du sein des océans, arrive, rapide et prompt, jusque sur le rivage des mers ; semblable à l'éclair qui, du sommet des nues, atteint en un clin d'œil le dernier des horizons, la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception traversa le monde entier dans un élan divin, et parvint en un moment jusqu'à ses dernières limites. Partout la voix du successeur de saint Pierre fut accueillie avec enthousiasme, et quelques heures seulement, on peut le dire, après que cette voix suprême s'était fait entendre, l'immense *Amen* d'adhésion et de foi, commencé par le peuple romain sous les voûtes de la basilique de Saint-Pierre, se répétait sous les voûtes des cieux par tous les peuples de la terre et revenait, plus fort et plus puissant, jusqu'au pied du trône de Pie IX, avec le bruit des acclamations prolongées de la joie et de la reconnaissance de tous.

IX

Telle fut, lecteur, cette journée du 8 décembre 1854 ! Vous comprenez facilement ce qu'elle apporta de gloire à la Vierge Marie : depuis le 22 juin de l'année 451 de l'ère chrétienne, jour à jamais célèbre aussi, où les Pères du concile d'Éphèse, protestant contre les doctrines de l'impie Nestorius, proclamèrent qu'elle était réellement la Mère de Dieu, jamais triomphe plus éclatant ne lui avait été décerné par l'Eglise !

Mais comprenez-vous aussi bien ce que cette journée du 8 décembre 1854 apporta de gloire à notre vénéré Pape Pie IX. Quoi donc ! dans la suite des âges, un événement devait s'accomplir tel que les annales de l'Histoire, je ne dis pas profane, mais religieuse même, n'en avaient jamais consigné de semblable, et entre tant de Pontifes qui depuis dix-huit siècles se sont assis sur la chaire de saint Pierre, Pie IX, deux cent cinquante-neuvième successeur du grand apôtre, était destiné à le voir se réaliser sous son pontificat ; que dis-je ? à lui-même était réservé de le réaliser... Quoi donc ! Pie IX a parlé, et deux cents millions de catholiques ont soumis leur esprit et leur cœur à sa parole, et ont laissé s'échapper de leur âme la réponse de la foi : *Credo* !

Est-il une gloire semblable à cette gloire ? La terre n'en saurait donner de semblable à ses plus favorisés même. Elle appartient aux cieux : c'est une participation à la gloire de la béatitude suprême.

CHAPITRE XIII.

1^e voyage de 1857. — Ouations

En 1857, inspiré par son cœur de souverain et de père, Pie IX voulut visiter toutes les provinces de ses États.

Le départ eut lieu le 4 mai. Touchant départ ! On ne pouvait sans attendrissement en lire le récit dans les feuilles publiques. Quelqu'éloigné qu'il soit de nous aujourd'hui, lecteur, permettez-moi d'en rapporter les principales circonstances. Elles serviront, avec celles du retour, que je vous demande aussi de vous raconter, à vous faire apprécier quels étaient, il y a peu de mois encore, les sentiments du peuple romain pour le vénéré Pie IX. Je vous offrirai aussi quelques pages du bulletin des réceptions qui lui furent faites dans toutes les parties de l'Italie : elles vous feront voir si les populations des États pontificaux sont aussi opposées, qu'on le veut bien dire aujourd'hui, à leur Souverain.

I

DÉPART.

Dès le grand matin du 4 mai, Pie IX avait quitté son palais du Vatican : il voulait passer dans la basilique de Saint-Pierre tous les instants qui précèderaient le départ.

A sept heures, il célébra le saint sacrifice de la messe à l'autel papal, sur le tombeau du prince des Apôtres. Le chant des prières de la liturgie pour les voyageurs commença après la messe. Tandis que le chœur continuait les prières, Pie IX se retira dans les salles qui s'ouvrent derrière le monument d'Alexandre VIII ; il prit un léger repas et reçut les adieux du sacré-collège et de ses ministres. Bientôt après il reparut suivi de son cortège ; il s'agenouilla une dernière fois près de la *Confession*, alla coller ses lèvres sur le pied de bronze de l'antique statue du grand Apôtre, si vénéré des pèlerins et des voyageurs ; puis, il parcourut lentement la grande nef de la basilique au milieu de la foule qui se pressait sur son passage. Tous les cœurs étaient émus ; des larmes étaient dans tous les yeux ; chacun appelait, par ses prières, toutes les bénédictions du ciel sur l'auguste voyageur. Pie IX sortit de Saint-Pierre par la porte centrale. Les princesses romaines l'attendaient groupées sur les degrés ; à son approche, elles se prosternèrent, et offrirent à Sa Sainteté leurs vœux ardents pour son heureux voyage.

La voiture était au bas de l'escalier ; l'ambassadeur de France y accompagna le Pape.

On se mit en marche. L'immense place de Saint-Pierre était couverte de troupes : l'armée française du corps d'expédition, aussi bien que les régiments de l'armée romaine, avaient été convoqués. De longues lignes d'infanterie occupaient tout le diamètre de la colonnade, et formaient ensuite une double haie jusqu'à la porte Angélique, derrière le Vatican. Au moment où la voiture du Saint-Père pénétra dans l'enceinte de la place, un roulement formidable de tambours se fit entendre, et toutes les troupes mirent un genou en terre pour recevoir la bénédiction du Pontife. Jusqu'à la porte Angélique, il a été escorté par le général en chef de l'armée, qui se tenait à cheval à l'une des portières de la voiture.

II.

QUELQUES EXTRAITS DES BULLETINS DU VOYAGE DE 1857 (1).

« A peine le Souverain-Pontife venait-il de franchir les portes de sa capitale, qu'il eut la consolation de voir accourir de toutes parts, au-devant de lui, les habitants de la campagne romaine.

« A Baccano, la population entière de la bourgade, précédée du clergé et des magistrats, vint le recevoir.

« A Monterosi, la rue qui longe la route était décorée de verdure et de tenture dans tout son parcours.

« A Nepi, l'un des premiers sièges épiscopaux, fondé par le prince des Apôtres, et où le Saint-Père s'arrêta plusieurs heures, il lui fallut, pour répondre aux acclamations de la multitude, paraître plusieurs fois au balcon de l'évêché, afin de donner sa bénédiction.

« A Civita-Castellana, il fut accueilli aux salves d'artillerie de la forteresse, dont le commandant vint lui offrir les clefs. Pendant la soirée, toutes les rues de Civita étaient illuminées, de joyeux concerts se succédaient sous les fenêtres de l'évêché où était le Pape, et des feux d'artifice, mêlés au son des cloches et au bruit du canon, allaient porter au loin, dans la campagne, l'expression de l'allégresse de la ville.

« A Foligno, des nuées de fleurs pleuvaient des terrasses et des fenêtres sur le carrosse de Sa Sainteté : sur la place, s'élevait une magnifique colonne en cire avec une statue sur le modèle de celle de l'Immaculée Conception, à Rome : touchant à-propos, délicat souvenir !

« A Assise, le Saint-Père a été conduit de l'église, où il était d'abord descendu, à l'hôtel-de-ville, précédé d'un corps de musique revêtu de riches uniformes militaires, et au milieu des transports de la population.

« A Camerino, la pluie n'a pas empêché la foule de se presser au-devant du Saint-Père. — Il en avait été de même à Magliano : dans ces deux localités, c'était à qui pourrait étendre des tapis au-devant du saint Pontife, sur les terres détrempées et fangeuses.

(1) Ces divers extraits sont empruntés aux journaux de Rome datés de 1857, et aux correspondances particulières adressées à nos principales feuilles périodiques de Paris durant les quatre mois du voyage du Saint-Père. — Ainsi rassemblés, ils forment un résumé court, mais complet, de ce voyage.

« A Terni, toutes les rues que Pie IX a parcourues ressemblaient à des jardins, tant était grande la quantité de fleurs dont elles avaient été décorées.

« A Spolète, l'enthousiasme était sans bornes pour recevoir cet ancien pasteur, dont le nom, depuis 1831, est resté gravé dans tous les cœurs. Le clergé et la magistrature des villes voisines accouraient, croix et bannière en tête, avec l'appareil touchant de la rustique simplicité. Des arcs de fleurs et de verdure, un trône gracieusement fabriqué attendaient le pasteur bien-aimé... La nuit était complètement venue au moment où le Pape faisait son entrée dans la ville. La porte resplendissait de feux de Bengale; et, à ces lueurs, le peuple, cherchant à distinguer les traits du Saint-Père, s'écriait : *Quante bello!*

« A Ascoli, que le Saint-Père avait promis de visiter, quoique cette ville se trouvât à une grande distance de son itinéraire, il fut accueilli par des cris d'enthousiasme. Les plus grands préparatifs avaient été faits pour le recevoir; une longue allée, décorée de statues, de guirlandes de fleurs et de verdure, conduisait à la porte de la ville. On rencontrait ensuite des arcs-de-triomphe d'un goût remarquable, surmontés d'inscriptions allégoriques. Toutes les rues respiraient un air de fête. Sur la place du Peuple, on avait érigé, sur une haute colonne, une statue de la Vierge Immaculée; sur la place Montanara, on en voyait une autre du Souverain-Pontife. Une troupe de jeunes gens, vêtus de longues robes aux couleurs blanches et jaunes, jetaient des fleurs sur le chemin; une pluie de fleurs tombait des fenêtres et des balcons remplis de spectateurs. Toutes ces démonstrations attestent que les habitants d'Ascoli se sont montrés dignes de la faveur qu'ils avaient sollicitée, et qui leur a été si gracieusement accordée. Jamais peut-être leur ville si pittoresque n'avait vu une pareille foule : « Il n'y aurait pas de place pour une fourmi, » disait un des braves paysans accourus au-devant de Pie IX.

« A Perugia et à Fermo, en souvenir de la visite du Saint-Père, les portes d'entrée de ces deux villes ont reçu le nom de Pie.

« A Porto San-Giorgio, à Torre-di-Palma, à Pedaso, à Marana, à Grottamare, les magistrats communaux, le clergé, les confréries, le peuple accouraient en foule; des arcs-de-triomphe, des tentures, des fleurs marquaient la route du Souverain-Pontife. Mais ce qui montrait surtout les sentiments dont tout ce bon peuple était animé, c'étaient les acclamations et l'empressement avec lequel il demandait la bénédiction du Pape. Le Saint-Père dut s'arrêter dans cha-

cune de ces localités pour satisfaire la pieuse avidité des habitants. On s'arrêta encore dans le riant pays de San-Benedetto. Sa Sainteté y prit quelques moments de repos.

« On traversa ensuite Acquaviva, Monte Prandone, Monsaupolo, Spinetoli, Colli et Lama, au milieu des mêmes démonstrations. Partout les rues étaient remplies d'une foule innombrable, accourue de tous les pays voisins; aux fenêtres, sur les toits, sur les arbres même de la route se pressaient de nombreux spectateurs attendant le passage du Saint-Père. On côtoya, pendant quelque temps, l'une des rives du Tronto; les paysans répandaient des fleurs sous les pas de Pie IX, et venaient ensuite se prosterner devant lui pour recevoir sa bénédiction.

« A Lorette et à Ancône, ce furent le même enthousiasme et les mêmes transports; des arcs-de-triomphe, des colonnes, des statues, des portiques de feuillage, ornés de bannières et couverts d'inscriptions, s'élevaient, de distance en distance, le long de la route qui conduit à ces villes.

« A Sinigaglia, ville natale de Pie IX, les mariniers, en uniforme, ont plusieurs fois tenté de dételier les chevaux de sa voiture, et ce n'est qu'en usant de toute son autorité, que le Saint-Père a obtenu que ces braves gens, si empressés de lui faire hommage, consentissent à lui livrer passage. Les acclamations étaient universelles : la ville entière avait un air de fête. Pour accroître l'allégresse publique, la municipalité a accordé, en l'honneur du Pontife, vingt-cinq dots pour autant de jeunes filles désignées par le sort, et a voulu, pendant trois jours, faire des distributions de pain aux pauvres de la ville.

« A Bastia, la foule se pressait autour du Pontife pour toucher pieusement ses vêtements.

« De Bastia, il se dirigea vers Pérouse. Déjà bien avant d'arriver dans cette ville, la route était bordée d'une longue file de gens accourus au-devant du Vicaire de Jésus-Christ, pour être les premiers à recevoir sa bénédiction. A mesure qu'on approchait, les rangs s'épaississaient davantage, en sorte qu'à l'entrée de la ville, le cortège ne réussit plus à avancer qu'avec les plus grandes précautions. Les personnes voisines du milieu de la rue, pressées de toutes parts, appuyaient leurs mains sur la caisse des voitures pour n'être pas écrasées par les roues. En plusieurs endroits, des arcs-de-triomphe d'une gracieuse architecture, avaient été construits... Le carrosse du Saint-Père s'avancait sous une pluie de fleurs : des fenêtres des

palais, comme des mansardes du pauvre, l'émulation était la même ; et lorsque les fleurs, jetées avec adresse, parvenaient à leur destination, lorsque les couronnes tombaient sur le sommet de la voiture et s'y amoncelaient, ou que les bouquets arrivaient aux pieds du Saint-Père, des battements de mains et des cris de joie témoignaient la satisfaction de tous.

« A Pesaro, toute la population s'est montrée extrêmement heureuse de posséder dans son sein le Vicaire de Jésus-Christ : c'est une animation, une joie universelle ! Une petite flottille, simulant une escadre, avait pris place dans le canal. Le Pape a visité ces bâtiments ; les marins, groupés sur les mâts et sur les cordages des bâtiments pavoisés, saluaient le Saint-Père de leurs joyeuses acclamations.

« Dans les Marches, tous les villages étaient en fête. Aux portes de Macérata, toute parée pour recevoir le Pape, le peuple en foule lui jetait des fleurs.

« A Tolentino, les maisons étaient littéralement couvertes de ces trois mots : *Viva Pio nono !* — A peu de distance de la ville, s'élevait un splendide arc-de-triomphe avec ces deux inscriptions : *Voici le grand Pontife. Tu es le Pasteur des brebis.* Un peu plus loin, deux anges suspendus dans les airs balançaient la tiare pontificale, et, au moment où Pie IX passa, ils semblèrent la lui poser sur la tête au nom du ciel.

« On avait espéré, dans cette ville, posséder le Pape pour une nuit. Dans la chambre à coucher qu'on lui avait préparée, le ciel du lit portait un médaillon en peinture représentant Pie IX conduit vers Lorette par l'ange de Rome, et voici la charmante inscription qui entourait le médaillon :

« *Salve, Virgo, sine labe concepta ;*

« *Vigilantem*

« *Pium*

« *Custodi dormientem,*

« *Qui te Immaculatam declaravit. »*

« Salut, Vierge, conçue sans péché ; garde, pendant son sommeil, Pie IX, dont le cœur veille pour nous, ce pieux Pontife qui t'a déclarée Immaculée. »

« A l'entrée de Pie IX dans la Romagne, l'enthousiasme a redoublé.—Les fêtes de Rimini et de Cesena ont fait presque oublier celles de Pesaro et de Sinigaglia. Des familles de la campagne ont passé

la nuit en plein champ, pour être sûres de se trouver sur le passage du Pape, et recevoir sa bénédiction.

« A Faenza, les démonstrations de dévouement au Saint-Père ont été universelles. L'empressement de la population a été tel, que beaucoup d'hommes et de femmes, animés du plus vif enthousiasme, et franchissant tous les obstacles, ont fait irruption dans la résidence de Sa Sainteté, au moment où elle allait quitter la ville; tout le monde voulait baiser les pieds du Saint-Père, qui s'est prêté avec une bienveillance extrême à ce désir. On ne peut pas se faire une idée de l'émotion des fidèles. Beaucoup de personnes versaient d'abondantes larmes de tendresse et de joie.

« De Faenza à Castel-Bolognese, on avait pris d'avance le soin d'arroser toute la route, afin d'éviter à l'auguste voyageur l'inconvénient de la poussière.

« A Castel-Bolognese, les rucs étaient encombrées de monde.

« Avant son entrée à Imola, le Saint-Père a reçu de la municipalité les clefs de la ville à titre d'hommage. Des jeunes gens voulaient dételer les chevaux et trainer le carrosse du Saint-Père. Comme il les remerciait de la manière la plus affable, ils ont précédé la voiture, jonchant, à pleines mains, la terre de fleurs sur son passage. Un grand nombre de petits enfants, portant des drapeaux jaunes et blancs couronnés de lauriers et de fleurs, marchaient aussi en avant, chantant des hymnes de circonstance.

« A Bologne, la réception a dépassé tout ce qui avait été fait jusque-là en l'honneur du Saint-Père. — On évalue à *cinquante mille* le nombre des habitants du nord de l'Italie, qu'a attirés dans la ville le passage du Souverain-Pontife.

« C'est à Bologne (1) que le Saint-Père a célébré l'anniversaire de

(1) Pie IX venait à peine d'arriver à Bologne, quand le duc et la duchesse de Modène, accompagnés de leur sœur, l'infante Marie-Béatrice, y arrivèrent aussi, pour présenter leurs hommages au Saint-Père. Pie IX les admit à sa table; l'on sait que ce n'est guère que pour les princes souverains que le Pape peut déroger à la coutume de prendre seul ses repas. — L'infante avait amené avec elle ses deux fils, charmants enfants, âgés, l'un de sept, l'autre de huit ans. Le Saint-Père daigna, le lendemain, conférer lui-même le sacrement de Confirmation à ces jeunes princes, dans l'église de Saint-Michel-à-Bosco.

A Bologne, le Saint-Père reçut également le jeune duc Robert de Parme, âgé alors de neuf ans: sa mère, malade à Parme, l'envoyait pour recevoir la bénédiction apostolique. « On ne pouvait se défendre d'une sainte émotion à la vue de ce jeune prince, fils du duc de Parme et petit-fils du duc de Berry, tombés tous les deux sous le poignard des assassins. »

son couronnement. Vingt-cinq évêques assistaient à la cérémonie, et Sa Sainteté a recueilli, de toutes parts, les témoignages les plus marqués de respect et de dévouement.

« A Modène, où Pie IX voulut se transporter pour rendre au duc, alors régnant, la visite que ce prince lui avait faite dernièrement à Bologne, des préparatifs magnifiques attendaient le Saint-Père. Les couleurs pontificales flottaient sur la tour Majeure ; deux chambellans avaient été envoyés au-devant du Souverain-Pontife, aux confins du diocèse de Modène. La garde-noble faisait le service près du Pape ; les dragons précédaient le cortège, que suivait la milice de réserve. Au pont de Saint-Ambroise, S. A. R. le duc régnant attendait le Saint-Père sous un arc-de-triomphe. Après avoir échangé quelques paroles, le Pape a pris place dans une voiture de la cour, et le duc l'a escorté à cheval avec les plus grandes marques de respect. Un nouvel arc triomphal s'élevait près de l'église de Saint-Lazare : c'est là que la magistrature communale de Modène a offert ses hommages au Souverain-Pontife.— De la cathédrale, le Saint-Père a voulu traverser à pied les rues qui conduisent au palais ; toute la famille royale l'accompagnait, et la foule, agenouillée, ne faisait trêve à ses acclamations que pour recevoir la bénédiction de Pie IX. Sur l'escalier du palais, se tenaient les enfants royaux avec les dames de la cour, la noblesse, les officiers, les magistrats, l'université. A peine le Pape était-il dans ses appartements, que les acclamations et les prières de la multitude l'ont appelé au balcon ; lorsqu'il eut donné sa bénédiction, un cri immense de *vivat* témoigna la reconnaissance et l'allégresse des milliers de spectateurs qui s'étaient accumulés devant le palais. — Le soir, la ville était entièrement illuminée. Des guirlandes de lumières, des feux de toutes sortes, de gigantesques transparents se voyaient partout.

« A Ferrare, dernier terme du voyage, le Saint-Père a célébré la fête de Notre-Dame-des-Grâces, et a tenu chapelle, à ce sujet, dans la cathédrale : l'église était comble de fidèles, accourus pour la cérémonie.— Lorsque le Saint-Père visita les établissements publics de la ville, partout il fut accueilli par des acclamations de joie et de bonheur. Pendant son séjour, tous les soirs Ferrare fut aussi illuminée. A son départ, comme à son arrivée, les applaudissements de la foule étaient immenses. »

III

RETOUR DU PAPE A ROME.

Voici comment ce retour a été raconté par le journal officiel de Rome :

« Le pèlerinage de Pie IX est accompli. Hier, 5 septembre, le Saint-Père a fait son entrée dans la capitale de ses États, à six heures de l'après-midi, au bruit d'une salve de cent et un coups de canon. La porte par laquelle le Pontife devait passer était décorée des plus gracieux ornements; à l'entrée du Corso, s'élevait un gigantesque arc-de-triomphe. Les troupes pontificales avaient été recevoir le Pape à quatre milles environ de Rome; les soldats du corps d'expédition étaient massés sur les diverses places que Sa Sainteté devait traverser.

« La joie éclatait sur tous les visages. — Le départ du Pape avait jeté la tristesse dans la ville : les jours de l'absence paraissaient une éternité. Les larmes d'hier sont oubliées !... »

Une seule réflexion après les bulletins du voyage.

Mon cher lecteur, de tous ces extraits des bulletins du voyage de Pie IX en 1857, que vous venez de parcourir, ne résulte-t-il pas clairement, comme nous l'avons dit dans notre notice biographique, comme nous l'avons répété au commencement de ce chapitre, que ce voyage fut un long triomphe, une immense ovation ; et si l'on réfléchit qu'en ces jours-là il n'y avait aucune pression sur l'esprit des populations, que les trames secrètes des révolutionnaires n'avaient encore pu exercer aucune contrainte, ne faut-il pas avouer que Pie IX reçut, dans cette visite de ses Etats, comme un suffrage universel qui saluait en lui le souverain en même temps que le père, le prince temporel en même temps que le pontife spirituel ?

APPENDICE AU CHAPITRE XIII.

Dans les extraits cités au chapitre précédent, on a choisi, dans les correspondances des feuilles publiques de 1857, ce qui pouvait servir à faire apprécier les sentiments des populations pour Pie IX. Ce choix prémédité a dû naturellement faire oublier le rôle, d'ailleurs si important pour l'histoire, que Pie IX a tenu durant ce voyage, et comme souverain et comme pasteur et comme père : en un mot, Pie IX a disparu devant les ovations qui lui ont été faites par ses sujets.

Nous voudrions pouvoir réparer cette regrettable lacune de notre aperçu. Mais ici encore que de choses n'aurions-nous pas à consigner ?

Il faudrait raconter comment ce vénéré Pontife se comportait dans les visites qu'il faisait dans chacune des villes ; comment il accueillait, sans acception de personne, tous ceux qui venaient à lui ; quelles œuvres de charité et de bonté surgissaient partout sur son passage. Essayons de crayonner à la hâte quelques mots sur des sujets si intéressants.

Le long des routes que parcourait le bien-aimé Pie IX, il se plaisait à saluer avec la plus affectueuse paternité,

à bénir avec tendresse les paysans et les villageois des localités où il ne pouvait s'arrêter, accourus au-devant de lui. Souvent même, il descendait de voiture pour les bénir de plus près, pour leur adresser quelques paroles, pour leur laisser quelque présent ; et il n'était pas rare, en ces occasions, de le voir faiblir devant le désir qu'avaient ces braves gens de le conduire dans leur village ou leur hameau, et se détourner, pour leur faire plaisir, de sa route et de son itinéraire. Que de villages, que de hameaux, que de bourgades, que de villes n'a-t-il pas ainsi visités. en dehors du plan de voyage qui avait été tracé !

Partout où le Pontife s'arrêtait pour une visite pontificale, il commençait par se rendre à l'église principale de la localité, à la cathédrale si c'était un chef-lieu de diocèse. C'était à Jésus-Christ, le Pasteur suprême et le premier des souverains, qu'il voulait offrir les prémices de l'œuvre évangélique et souveraine qu'il venait accomplir. Le plus souvent, après avoir adoré en silence Notre-Seigneur présent au saint Tabernacle, il demandait que la bénédiction du très-saint Sacrement fût solennellement donnée dans le temple : voulant, par là, faire honorer, avant tout, Celui dont il n'est que le ministre, et faire bien comprendre aux populations que Lui, qui prodigue tant de bénédictions sur la terre, a un Maître, et qu'il a besoin, comme les autres, d'être béni par ce Maître tout-puissant.

Au sortir de l'église, le Saint-Père donnait, à son tour, la solennelle bénédiction apostolique, du haut de quelque balcon ou d'une estrade ; puis il se faisait conduire, ordinairement à pied, afin de se laisser voir et approcher plus facilement, au lieu où devaient se faire les réceptions.

Là, il se donnait entièrement à tous ceux qui se présentaient. Je dis à tous ceux qui se présentaient : car, bien que ces moments fussent plus particulièrement consacrés aux autorités des villes, aux corps constitués, aux communautés religieuses, qui, tous, ambitionnaient le bonheur de venir déposer leurs hommages aux pieds du saint Pontife, il arrivait souvent que les appartements étaient envahis par la foule, avide de le voir et de l'entendre.

Tant que duraient les présentations, Pie IX conservait le sourire sur les lèvres, sans paraître jamais las et fatigué. Si un discours lui était adressé, il y prêtait toute son attention, et se plaisait à répondre dans le sens des paroles qui lui avaient été dites, faisant ressortir combien son cœur en était touché. — Il advint plusieurs fois, en ces occasions, que, soit timidité, soit effroi d'avoir à s'exprimer devant un aussi auguste personnage, ceux qui portaient la parole au nom des autres perdirent le fil de leur discours. On admirait alors comment le bon Pie IX, avec toute sa grâce et son exquise finesse, aidait, sans presque qu'il s'en aperçût, le pauvre orateur, et suppléait à ce qu'il ne pouvait achever de dire.

Le plus charmant épisode, en ce genre, eut lieu près de Ronciglione. Un respectable vieillard, homme simple et sans beaucoup de lettres, se présentait à la tête de l'administration municipale. Il commença pompeusement son adresse au Saint-Père par ces mots : *Veniano prestare...* mais, la mémoire lui faisant tout à coup défaut, il demeura sans parole, après avoir répété, par trois fois, son dernier mot *prestare...* On allait passer outre, quand le Saint-Père, pour éviter au vieillard une petite confusion, le remercia de sa démarche, en indiquant dans ses paroles les choses que l'orateur avait naturellement dans la pensée ; ainsi, il le remit sur la voie, et le pauvre maire, aidé de Pie IX, put faire une allocution au Souverain-Pontife : peut-être même se crut-il, pour cette fois, un véritable orateur.

Les réceptions et les audiences officielles sont ordinairement dépourvues de tout intérêt. Il n'en était point ainsi pour celles de Pie IX ; il les rendait agréables à tous par sa gaité bienveillante et sa bonté de père. Souvent même il les animait par des souvenirs pleins d'à-propos : c'est ainsi qu'à Spolète et à Imola, il adressait à tous des questions pleines d'affabilité sur leur vie, leurs affaires, leurs parents. Vous n'avez pas oublié que je vous ai baptisés, ajoutait-il aux uns ; que je vous ai confirmés, disait-il aux autres ; que je vous ai ordonnés prêtres, que nous avons travaillé ensemble à la vigne du Seigneur, disait-il encore aux ecclésiastiques qui amenaient leurs troupeaux à ses pieds... De telles paroles

charmaient tous les assistants ? Quelle prodigieuse fidélité de mémoire, disait-on ! mais elle est égalée, elle est dépassée même par la persévérante et paternelle fidélité de son cœur !

Souvent le Saint-Père n'attendait pas, dans les petites localités surtout, que l'on fût au presbytère ou à la mairie pour commencer les audiences ; il en donnait l'initiative au sortir de l'église, adressant la parole à chacun de ceux qui l'entouraient : demandant à un vieillard quel était son âge, à une jeune mère combien elle avait d'enfants, à un jeune enfant s'il savait ses prières, à tous s'ils avaient quelque besoin, s'il pouvait remédier à quelque misère de la localité. — C'est ainsi qu'à Otricoli, ayant questionné les habitants, au sortir de l'église, il apprit d'eux que leur cimetière nécessitait un déplacement ; que, depuis plusieurs années, la chose pressait ; que rien n'avait été fait encore. Immédiatement le Saint-Père rassembla le conseil municipal, les anziani, autour de lui, et, séance tenante, il les invita à délibérer sur cette affaire.

L'on fut bientôt d'accord qu'il faudrait deux cents écus pour opérer décemment le transfert, et le gonfalonier, en qualité de maître-maçon, dit qu'il se chargerait du travail à ce prix. Alors Pie IX, qui avait gaiement recueilli les voix de ce nouvel aréopage, donna l'ordre à l'un des prélats de sa suite de remettre au conseil la somme entière, et il partit au milieu des bénédictions des assistants.

Pendant les audiences et les réceptions, il arrivait

souvent que les cris et les prières de la foule, qui se pressait autour de la maison où le Pontife était descendu, parvenaient jusqu'à son oreille, réclamant ses bénédictions. Pie IX demandait alors, avec un noble sans-façon, quelques instants de relâche aux personnes avec qui il se trouvait, et, se montrant à une fenêtre ou à un balcon, il bénissait le peuple; puis revenait à ceux qu'il avait quittés, plus heureux du bonheur qu'il venait de procurer par sa présence et par la céleste bénédiction qu'il avait donnée, que des paroles de louange et des vivats prolongés que la reconnaissance et l'amour avaient fait monter jusqu'à lui.

Quand le temps le lui permettait, le Saint-Père ne se contentait pas seulement de recevoir en audience les autorités et les corps constitués des villes, il se plaisait encore à leur adresser la parole, et il le faisait toujours avec cet à-propos et cette délicatesse qu'on admire en lui. Il exhortait les magistrats à être les pères des peuples, à faire passer avant tout les intérêts des villes; aux juges et aux membres des tribunaux, il rappelait l'obligation d'éviter les retards inutiles dans l'expédition des affaires, de rendre la justice en combinant la lenteur de la prudence avec la célérité de la charité; aux officiers il recommandait la bienveillance dans le commandement, une juste sévérité dans la répression des désordres; aux administrateurs des chemins de fer, il représentait la nécessité d'activer les travaux et de les diriger avec une prévoyante attention de l'avenir, de manière que toutes

les localités pussent être, autant que possible, satisfaites. — Mais c'était surtout, quand venait le tour des ecclésiastiques et des religieux, que le Saint-Père trouvait des discours plus animés, des exhortations plus senties. Oh! alors il répandait vraiment son âme dans celle de ses auditeurs, et, avec ses paroles, s'insinuaient dans tous les cœurs un nouveau désir de procurer la gloire de Dieu et de travailler au salut du prochain, une nouvelle ardeur pour le ciel, un plus sincère attachement pour l'Église. — Si, dans ses paroles, le Pontife craignait d'avoir pu faire quelque allusion qui pût être pénible, quelque recommandation que l'on pût prendre pour un reproche, il ajoutait avec une bonhomie charmante et une espèce de regret : Messieurs, n'allez pas croire que je veuille vous adresser la moindre réprimande, ni vous donner une leçon : non, non. Je vous exprime seulement des vérités qui peuvent être dites à tous, et sur lesquelles ceux-là même qui s'acquittent le mieux de leurs obligations peuvent méditer. J'ai déjà rappelé ces choses à d'autres. Je les répéterai partout. Encore une fois, ne prenez point mes paroles en mauvaise part : c'est pour vous, et non à cause de vous, qu'elles sont tombées de mes lèvres. Et ainsi, par ces péroraisons plus touchantes encore que les discours, Pie IX achevait de ravir toutes les admirations et de se concilier tous les cœurs.

S'il devait passer la nuit dans la localité, après avoir reçu les autorités municipales et s'être prodigué aux audiences, le Saint-Père demandait à se rendre dans les

chaumières des plus malheureux habitants, ou dans la demeure des infirmes. Du moins, il allait visiter l'hôpital. Là, on le voyait s'approcher du lit de chaque malade, leur distribuer à tous des médailles ou d'autres objets de piété, et leur adresser des paroles de consolation et de charité avec cette mansuétude qui découle naturellement de ses lèvres.

Dans les villes, non-seulement le Saint-Père se rendait dans les hospices. Il se réservait encore du temps pour visiter les principaux établissements et les travaux les plus importants pour l'utilité publique. — C'est ainsi qu'on le vit parcourir, à Serravalle, les salles de l'immense fabrique de tabac où huit cents ouvriers étaient occupés, et demander avec intérêt que les diverses épreuves, par lesquelles le tabac doit passer avant de sortir de la maison, fussent exécutées en sa présence. C'est ainsi qu'à Ferrare, il passa plusieurs heures à l'Athénée, où était ouverte une exposition industrielle. C'est ainsi qu'à Pesaro, il accepta de poser la première pierre d'un nouveau port; qu'à Ascoli, il se détourna de plusieurs lieues de son itinéraire pour aller encourager les travaux d'une nouvelle route, qui devait raccourcir considérablement le chemin de Spolète à Rome. C'est ainsi encore qu'à Crépi, il voulut accorder un entretien particulier aux députés des forges de Ronciglione, et s'occupa avec eux des moyens de lever les difficultés qui, jusque-là, avaient entravé la fabrication des fers dans les États pontificaux, et arrêté l'écoulement des produits.

Ce n'était qu'après avoir ainsi consacré de longues heures aux réceptions, aux audiences et à de paternelles visites, que Pie IX consentait à réparer ses forces, en acceptant de s'asseoir à la table que ses hôtes, quels qu'ils fussent, étaient si honorés de lui offrir. Quant au repos, il ne songeait à le prendre qu'après avoir rendu à Dieu, dans de longues prières avec ses chapelains, tous les hommages de son cœur, et avoir déposé à ses pieds les heureux et consolants succès de la journée et les espérances du lendemain.

Il semblerait qu'exténué par des journées aussi fatigantes que celle qui vient d'être décrite, le Saint-Père eût pu se considérer comme bien légitimement dispensé de célébrer chaque matin les saints mystères, afin de jouir de quelques moments de repos de plus, surtout lorsqu'il devait quitter de bonne heure la localité pour continuer son voyage. Ce serait mal connaître la piété angélique de Pie IX que de s'arrêter à une pareille supposition. Dès le grand matin, il était à la cathédrale ou à la principale église, disant la messe, au milieu du peuple, et distribuant la sainte communion à tous ceux qui se présentaient à la sainte table. En cette occasion, il lui arriva souvent d'adresser une allocution aux fidèles. Quelle sainte émotion l'animait alors ! comme toutes les paroles qui s'échappaient de ses lèvres respiraient la piété et l'amour de Dieu ! comme elles étaient brûlantes d'affection pour ses enfants ! avec quelle filiale tendresse il parlait de Marie ! comme il se plaisait à

redire les louanges de la Vierge Immaculée ! comme, en quelques mots, il ravissait tous les cœurs et faisait couler des larmes de tous les yeux !

Quelquefois aussi, avant de se retirer, il laissait aux sanctuaires où il venait de célébrer la messe quelque riche souvenir. C'est ainsi qu'à Népi, il fit don, au trésor de la cathédrale, du calice dont il s'était servi à l'autel, c'est ainsi qu'à Bologne, il offrit pour orner la miraculeuse image de la *Vierge*, dite de *Saint-Luc*, une élégante et splendide couronne, qu'il voulut déposer lui-même sur la tête de la pieuse Madone.

Il va sans dire que les présents aux églises n'étaient pas les seules largesses du Pontife. Tous les hôpitaux et hospices, tous les asiles d'infirmes aussi bien que les maisons de bienfaisance, toutes les œuvres d'utilité publique, recevaient ses prodigalités. Pieux Pontife ! en donnant, il ne regrettait qu'une chose, de ne pouvoir donner davantage ; mais la grâce avec laquelle il offrait doublait le prix du présent, et consacrait la sainteté du souvenir.

Telles étaient les occupations qui se succédaient, pour Pie IX, à chacune des stations de son pèlerinage de pasteur et de souverain au milieu de ses sujets.

Faut-il s'étonner après cela de l'empressement avec lequel les populations se portaient sur son passage, des marques de vénération dont il était entouré, des démonstrations d'attachement et d'amour qu'on lui prodiguait ;

comment partout animés d'un même désir de s'approcher de son auguste personne, de contempler ses traits chéris, de recevoir sa bénédiction, évêques et prêtres, magistrats et militaires, hommes et femmes du monde, religieux et religieuses, tous, jusqu'aux plus petits enfants, se pressaient autour de lui, dans un pêle-mêle que régularisait cependant l'unanimité des sentiments qui brillaient sur tous les visages et échauffaient tous les cœurs !

Et que n'aurions-nous pas encore à dire sur ce voyage, si nous voulions raconter les pieuses particularités que la dévotion du saint Pontife fit en mainte occasion surgir : comment, par exemple, à la Storta, on le vit descendre de voiture, au milieu de la route, pour venir prier au pied de la modeste chapelle, célèbre par une vision qui apparut à saint Ignace, lorsque le fondateur de la Compagnie de Jésus se rendait à Rome ; comment, à Assise, il sut ravir de longs moments à tant d'autres occupations, pour les passer auprès du tombeau de saint François et auprès de celui de sainte Claire ; comment, à Pérouse, il se séparait avec regret de la précieuse relique de la Vierge Marie, que possède cette ville, et la faisait baiser au jeune duc de Toscane, qui l'accompagnait ; comment, à Sainte-Marie-des-Anges, il resta un long temps prosterné dans cette merveilleuse chapelle, dite *de la Portioncule*, où saint François entendit la lecture de la page évangélique qui lui fit abandonner le monde et consacrer sa vie à la pauvreté : comment, dans le

sanctuaire de Lorette, dont la visite était d'ailleurs l'un des buts principaux de son voyage, il répandait filialement son âme aux pieds de l'image à jamais vénérée ; comment, enfin, dans plusieurs de ces sanctuaires, ne pouvant contenir les sentiments de son cœur, le pieux Pontife les laissait échapper, comme malgré lui, à l'extérieur, par des paroles pleines d'unction et d'ardeur : témoin à Assise, où, dans une prière tout embrasée, il suppliait le bienheureux pauvre de Jésus-Christ de nous délivrer de l'amour effréné des biens de la terre, qui semble, en notre siècle, vouloir tyranniser les plus chrétiens eux-mêmes, et de l'en délivrer surtout Lui, pontife, le plus humble de tous (*il più infimo dei pontifici*), au nom de la Vierge immaculée, dont il avait eu le bonheur de proclamer le glorieux privilège ; témoin encore à Lorette, où sa voix semblait avoir une suavité plus céleste, en conjurant la Vierge-mère de répandre de nouvelles et plus abondantes bénédictions sur l'Église.

Que n'aurions-nous pas à dire surtout, si nous voulions entreprendre de rapporter les incidents et les épisodes dont ce voyage fut rempli ? Entre tant d'autres que l'on pourrait citer, en voici deux, plus touchants peut-être.

Une femme, malade depuis longtemps, attendait le Saint-Père, avec la plus parfaite confiance qu'il pourrait la guérir en lui imposant les mains. Au moment de son passage, elle fend la foule, arrive jusqu'à lui, et montrant ses petits enfants qui l'entourent : « Saint-Père, s'écrie-

t-elle, voici une pauvre mère qui se meurt, voici deux enfants qui vont tout perdre, en perdant leur mère; sauvez-moi, rendez-moi la vie ! » -- Ma pauvre enfant, lui répond Pie IX tout ému, je n'ai pas la puissance de commander en maître à la maladie ; mais j'ai un cœur de père pour vous consoler, et je puis faire tomber dans votre âme une parole d'espérance. Mon enfant, Dieu est bon, il l'est infiniment ; vous ne l'invoquez peut-être pas avec assez de confiance, priez-le beaucoup. Pendant neuf jours adressez-vous à lui, qui est la Providence des orphelins et des mères : je m'unirai à vous durant tout ce temps ; j'espère que le ciel exaucera nos vœux. Commençons en ce moment ; et le Saint-Père se recueillit pour parler à Dieu. La pauvre mère tomba à genoux auprès de lui, les assistants s'agenouillèrent aussi. Quand la prière fut achevée, la pauvre femme s'en alla encouragée, fortifiée.

Ailleurs, un homme aborde le Pape : ses vêtements en haillons, ses traits durs, son regard sauvage, tout en lui trahit un héros de grandes routes, un de ces malfaiteurs qui jettent l'effroi dans les contrées qu'ils traversent. Pie IX impose un moment silence aux acclamations qui éclatent autour de lui. -- Il regarde avec bonté l'inconnu. Que voulez-vous de moi, mon fils ? lui dit-il. « Je suis un grand pécheur, lui répond celui-ci ; je ne suis venu qu'attiré par la curiosité. Votre regard, en tombant sur moi, a réveillé tout à coup le repentir dans

mon cœur. Saint-Père, je veux me confesser à vous ; vous êtes le seul prêtre assez puissant pour absoudre d'aussi grandes fautes. » Pie IX abrège sa marche, il se hâte : car il s'agit d'un grand acte à faire, d'un pécheur à sauver. Arrivé à l'église voisine, le Saint-Père reçoit la confession de l'inconnu ; il l'exhorte, il l'encourage, il le bénit, l'absout avec cette plénitude de pouvoir dont il est dépositaire, et, achevant par l'onction de sa parole ce que la grâce d'en haut a commencé, il a le bonheur de rendre à la société un homme converti à ses lois en même temps qu'à celles de Dieu.

Arrêtons-nous ; nous avons assez parlé sur le voyage de 1857. Une seule observation clora cet appendice. Tout ce que le lecteur vient de lire ne lui démontre-t-il pas, que pontife et roi, Pie IX songe également au bonheur spirituel et au bonheur temporel de ses sujets, et qu'il sait porter ensemble les deux couronnes, emblème de la puissance de la terre et du pouvoir des cieux !

CHAPITRE XIV.

Nouveaux traits de la vie de Pie IX.

Rome.....

Je veux encore, mon cher ami, vous raconter aujourd'hui des traits et des épisodes de la vie de notre bien-aimé Pontife. Je vous l'ai déjà fait remarquer, et vous m'avez compris : c'est le moyen le plus simple de faire connaître les hommes, c'est aussi le plus sûr pour les pouvoir apprécier. Cette fois, comme les précédentes, je jetterai sur le papier, sans beaucoup d'ordre, tous les faits qui se présenteront à ma mémoire : l'ordre n'est pas ici de première nécessité. — L'enfant qui tresse un bouquet au milieu des campagnes s'embarrasse-t-il tant de la place que doit occuper chacune de ses fleurs ? Et pourquoi ne comparerais-je pas ce faisceau de récits à ce bouquet cueilli par une main toute filiale ?

Lorsque la corvette *le Météore* était employée par le gouvernement français à dresser la carte marine des côtes de l'Italie, elle vint par hasard prendre terre dans un petit port des États de l'Église, appelé Porto-d'Anzio. Or, le Saint-Père se trouvait alors dans cette ville, et

voulut aller visiter à bord l'équipage français. Il va sans dire que ce fut pour tous un jour de fête. Il fut réglé que *le Météore* porterait le Saint-Père à Saint-Félice, bourg situé à quelques lieues, et qu'on y passerait la journée. Le temps était superbe, la mer d'un calme complet.

Dès le matin, *le Météore* s'était pavoisé des couleurs pontificales, et avait arboré le pavillon de la sainte Eglise romaine avec celui de la France. A huit heures et demie, le Saint-Père était à bord. Immédiatement, on hissa sur la corvette le pavillon spécial, que doit arborer toute embarcation, qui a l'honneur de porter le vicaire de Jésus-Christ : c'est un étendard bleu sur le milieu duquel brille une grande croix d'or.

Au moment où le vaisseau s'ébranlait pour le départ, sous l'impulsion de la vapeur, le Pape commença, avec les prélats de sa suite, les prières de l'itinéraire des voyageurs ; puis il se mit à genoux pour réciter les litanies de la Sainte Vierge. Tout l'équipage, imitant le Saint-Père, se prosterna à deux genoux et répondit dévotement aux diverses invocations. Ces prières achevées, le Saint-Père, sur l'invitation du commandant du *Météore*, alla s'asseoir sur un fauteuil préparé à l'arrière du vaisseau, et il daigna admettre au baisement du pied MM. les officiers, MM. les ingénieurs et tous les hommes de l'équipage. Les chauffeurs eux-mêmes ne voulurent pas être privés de ce bonheur. Ils se présentèrent, le visage noirci de charbon et ruisselant de sueur, et ils baisèrent affectueusement le pied du Souverain-Pontife.

Le Pape remettait en même temps à chaque homme une médaille bénite. MM. les officiers et ingénieurs reçurent chacun un camée représentant un sujet de dévotion.

Pie IX voulut bien ensuite visiter en détail la corvette et il raconta à cette occasion, avec un charme indicible, quelques épisodes du voyage qu'il avait fait autrefois au Chili. La navigation était loin, à cette époque, d'avoir atteint la perfection où elle est arrivée aujourd'hui, et l'hilarité des officiers fut quelquefois excitée par les comparaisons spirituelles que le Saint-Père établissait entre ce qu'il avait sous les yeux, et ce qu'il avait vu dans sa traversée, il y a trente ans.

L'infirmerie ne fut pas oubliée, et le Pape, y ayant trouvé un pauvre malade, s'approcha de lui, le consola, le bénit et lui remit une médaille.

L'heure du diner des matelots était arrivée; le Saint-Père témoigna le désir d'y assister. Il fut aussitôt conduit dans la partie de l'entrepont où les tables étaient dressées. Il les parcourut, s'informa avec bonté du menu du repas, récita le *Benedicite*, et voulut servir de ses propres mains ces pauvres matelots, heureux, mais confus, de se voir servis par Celui aux pieds duquel ils s'étaient prosternés tout à l'heure. Ainsi Pie IX prouvait, une fois de plus, combien est vrai le titre de Serviteur des serviteurs de Dieu, que les Souverains-Pontifes se font gloire de porter, et comment ils se plaisent à en réaliser la touchante signification.

Peu après, on débarqua à Saint-Félice. Après une

joyeuse réception, faite par les habitants, on reprit la mer. Quand la nuit fut venue, la corvette s'illumina comme par enchantement. De retour à Porto-d'Anzio, le Saint-Père fut conduit à terre sur le canot de la corvette, et il regagna son palais, à la lueur de mille feux, précédé de tous les marins français portant des torches ou des fanaux.

La révolution de 1848, à Rome, avait jeté sur le pavé une foule de petits malheureux, dont les parents avaient péri dans les combats livrés à l'armée française, ou avaient été obligés de s'enfuir, pour ne pas encourir la punition des vainqueurs. A la première nouvelle qu'eut le Pape du sort de ces jeunes infortunés, il se rappela que, dans un des faubourgs de Rome, il avait une petite propriété, dite *Vigna Pia*, à cause de sa proximité avec la porte Pie. La petite propriété fut de suite affectée à la bonne œuvre : on agrandit peu à peu la modeste maison qui s'y trouvait : aujourd'hui, grâce au Saint-Père, c'est un bel orphelinat agricole.

En 1853, je crois, dans une de ces audiences publiques que le Saint-Père donne tous les quinze jours, et pendant lesquelles chacun peut avoir accès auprès de lui, un jeune écolier se présenta. « Saint-Père, dit-il, j'ai su qu'il y a quelques années, vous aviez bien voulu exaucer la requête d'un jeune enfant ; encouragé par cet exemple, je viens vous en faire une, moi aussi. Ma mère est une pauvre veuve et ne peut m'acheter mes livres de

classe. Je voudrais bien cependant en avoir comme mes camarades, car je désire étudier et m'instruire.» Le Pape embrassa l'enfant, et, sans plus de difficulté, lui remit un doublon (environ 20 francs de notre monnaie). Et ayant appris le soir, par une personne de confiance qu'il avait chargée de suivre notre écolier, qu'il s'était, en effet, rendu chez un libraire et y avait acheté les livres dont il avait parlé, le Pape lui fit envoyer dix écus, pour lui et pour sa pauvre mère.

Un jour, Pie IX se promenait dans la campagne, aux environs de Castel-Gondolfo, où il va passer un mois de l'été. Il rencontre des paysans qui allaient à leur travail. Ces braves gens se mettent à genoux pour recevoir sa bénédiction. Quand le Pontife les a bénis, il leur adresse familièrement la parole : Vous êtes bien heureux, mes enfants, d'habiter un aussi beau pays, où l'on respire un si bon air : « Oh ! oui, Très-Saint-Père, répondit l'un d'eux ; mais pourquoi donc n'y venez-vous pas plus souvent ? vous seriez bien mieux chez nous. Pourquoi donc restez-vous toujours là-bas, dans votre Rome ? » — Où est le prince qui échange ainsi, avec ses plus humbles sujets, de touchants et paternels colloques ?

La veille ou l'avant-veille de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, Mgr Bouvier, évêque du Mans, l'un de nos pieux prélats qui s'étaient rendus à Rome pour assister à la grande solennité, mourut après quelques jours seulement de maladie. Pie IX, ayant

appris l'état désespéré du vénérable malade, voulut aller le visiter. Quelques conseillers du Saint-Père tâchaient de le détourner de cette démarche, dans la crainte, disaient-ils, que l'émotion de Mgr Bouvier ne fût trop forte. « Jamais la visite d'un père, répondit le Pape, n'a fait de mal à son fils. » Et il se rendit auprès du lit du malade.

Lorsqu'il entra, l'évêque, en larmes, voulut se jeter dans ses bras ; le Pape le retint en le bénissant. Mgr Bouvier avait reçu, selon son habitude, la sainte Eucharistie, le matin même. « Ah ! s'écria-t-il, la Providence m'envoie trop de grâces : j'ai reçu mon Dieu ce matin, et je reçois mon Père ce soir. » Puis il implora les bénédictions du Souverain-Pontife, pour lui et pour son diocèse, qu'il lui recommanda tout particulièrement. La conversation de Pie IX avec le saint mourant dura plus d'un quart d'heure ; elle fut si paternelle et si touchante, que Mgr Bouvier disait ensuite à ceux qui vinrent auprès de lui : « Jamais mon père lui-même ne m'a parlé, ne m'a consolé, ne m'a serré sur son cœur avec autant de sollicitude et d'affection ! »

Un soir d'été, il y a trois ou quatre ans, le Souverain-Pontife, en se promenant, rencontra près de la porte de Cavaleggieri, à Rome, un transport de condamnés que l'on conduisait aux bagnes de Civita-Vecchia. Ils étaient garrottés et entassés sur des voitures étroites, de manière qu'ils devaient nécessairement souffrir beaucoup. Le Pape en fut visiblement ému, et se tournant vers l'un des

ecclésiastiques qui l'accompagnaient, il poussa cette exclamation : « Comment ! c'est ainsi que l'on transporte les prisonniers ! » Le lendemain, ce même ecclésiastique reçut de Pie IX l'ordre de faire construire, pour le transport des détenus, des voitures cellulaires à l'instar de celles dont on se sert en France.

Lorsque le choléra sévissait à Bologne, il y a quelques années, une feuille publique écrivait ces lignes : « Notre-Saint-Père le Pape ne borne pas à Rome les œuvres de sa charité inépuisable et de sa souveraine munificence ; mais, désireux de porter secours à tous ceux qui souffrent, il étend ses largesses à toutes les parties de ses États. Quoique ses ressources soient loin d'être abondantes, il vient d'envoyer à Mgr l'évêque d'Epiphania, vicaire capitulaire de Bologne, mille scudi pour être distribués aux familles de la ville qui ont été le plus éprouvées par le fléau. » — Quelques semaines auparavant, le Saint-Père avait affecté une somme annuelle au développement des établissements fondés à Bagnorea, pour les pauvres vieillards et pour l'éducation des jeunes filles.

L'année dernière, au mois de mai, plusieurs journaux catholiques, sous ce charmant titre : *Une audience de Pie IX*, reproduisirent une lettre délicieuse, écrite par un jeune enfant de dix à onze ans. Cette lettre trouve ici sa place naturelle. La voici avec son aimable naïveté. En la lisant, si l'on se sent porté à aimer le jeune chrétien

qui l'a écrite, on apprend encore plus à aimer Pie IX. Toujours est-il certain qu'elle a le mérite de faire connaître certains détails de la vie intime du Pontife qui échapperaient à tout autre, mais que le regard scrutateur d'un enfant a saisis.

Rome, dimanche 1^{er} mai 1859.

« A deux heures, on nous a annoncé que nous aurions une audience du Saint-Père. Arrivés au Vatican, on nous a fait entrer dans une grande salle où il y avait beaucoup de monde. Nous avons eu la crainte que le Pape ne nous reçût pas seuls. Quand nous vîmes qu'on demandait les familles en particulier, nous fûmes rassurés. Nous avons été reçus les derniers. Papa a dit au Saint-Père que j'allais faire ma première communion; alors je lui ai demandé sa bénédiction, il me tenait sous son bras; je lui ai baisé le pied et son anneau, puis nous sommes partis. Nous étions déjà au bas de l'escalier, lorsqu'un prélat est venu dire à maman que le Saint-Père demandait le plus grand des enfants; je suis accouru !...

« Le Pape m'a dit d'aller avertir mes parents qu'il voulait me donner quelque chose. En revenant, je courais encore; mais je n'ai plus couru lorsque j'ai aperçu le Saint-Père. Il m'attendait debout, les bras croisés, en me regardant. Quand j'ai été près de lui, il m'a pris encore sous son bras, puis il m'a dit : « Il faut que je

vous donne quelque chose. » Et, tout en marchant, il m'a ajouté : « Comment vous appelez-vous ? » Maurice, ai-je dit ; et le Saint-Père a répété : « Morizio. » Il répétait ainsi en italien presque tout ce que je disais. Le Saint-Père m'a dit encore : « Où demeurez-vous en France ? — J'ai répondu : « Saint-Père, à Paris. » — Le Pape garda alors un moment le silence. Nous parcourions beaucoup de corridors et de grandes salles. Tout à coup il m'a adressé d'une voix plus haute la parole : Maurice, m'a-t-il dit, voyez-vous toutes ces chambres, ces peintures, ces belles choses : c'est le Vatican ; et en même temps, le Saint-Père me montrait avec la main les objets dont il parlait. — En passant devant un grand tableau, le crucifiement de Saint-Pierre, il a laissé échapper ce mot avec un soupir : « Voilà mon tableau. » J'ai compris qu'il faisait allusion à ses chagrins et à ses malheurs. Il ajouta en regardant ses prélats : Poverino ragazzo ! pauvre petit garçon ! Le Saint-Père crut, sans doute, que je ne saisissais pas sa pensée. »

« Quelques moments après, le Saint-Père m'a dit : « Maurice, c'est bien long ? » En ayant l'air de me demander si je m'ennuyais. Plus loin il me l'a dit encore : j'ai répondu : « Oh ! Saint-Père, ça me fait bien plaisir ! » Plus loin encore, le Saint-Père m'a dit : « Voilà les Suisses. — Ah ! oui, oui Saint-Père. » Et ils se mettaient tous à genoux sur notre passage.

« Le Saint-Père me regardait tout le temps. Au com-

mencement, il tenait mon bras sous le sien, puis après il était fatigué ; alors il a croisé ses mains ; je marchais à côté de lui ; une fois je l'ai heurté.

« Tous ceux qui me voyaient passer avec le Pape souriaient, ils avaient l'air étonné.

« Je me suis promené avec le Saint-Père près d'une demi-heure.

« Arrivé devant une certaine porte, il a tiré une grande clef de sa poche, qui était si profonde, qu'il a entré presque son bras jusqu'au coude. Cette clef est toute découpée et très-belle. Le Saint-Père a ouvert sa chambre ; il voulait me faire entrer le premier, je me suis reculé. Il a dit en entrant : « Voilà ma chambre, mon lit, mon secrétaire ; » puis il a refermé la porte avec la clef ; nous étions tous les deux tout seuls ! En jetant les yeux sur le lit, j'ai aperçu qu'il était couvert d'une étoffe rouge ; il n'a qu'une grosse paillasse et un seul matelas. Sur le bureau, j'ai vu une espèce d'horloge avec une poignée ; elle fait beaucoup de bruit. J'ai dit : « Saint-Père, qu'est-ce que cette machine-là ? » Il m'a répondu : « C'est la pendule qui règle mon travail. »

« Sur ce même bureau, qui est, je crois à cylindre, il y avait un crucifix en or. Le dessus du bureau est recouvert d'une toile cirée. Sur le bureau le Saint-Père a pris une petite clef ; il a ouvert un tiroir du secrétaire : ce tiroir tombe comme pour écrire ; il y en a cinq ou six semblables. Dans ces tiroirs j'ai vu des crucifix, des objets précieux, des médailles, etc. Le Saint-Père, par-

lant tout seul, s'interrogeait : « Qu'est-ce que je vais donner à Maurice ? » Et en disant ces mots, il a pris un camée monté en or, et m'a dit : « Voilà un petit tableau de la Sainte Vierge. » Ayant alors atteint une médaille d'or avec son portrait ; il parut hésiter : « Non, non, disait-il, ce n'est pas celle-ci. » Il en tira une autre en regardant encore dans le secrétaire ; l'ayant examinée : « Voilà, » m'a-t-il dit en me la mettant dans la main. J'ai répondu : « Saint-Père, vous êtes bien bon, je vous remercie bien. » Le Saint-Père a ajouté : « Je vous souhaite un bon voyage. » Et il m'a pris la main comme pour me donner une poignée de main ; mais moi, je me suis baissé bien vite pour embrasser bien fort la main du Saint-Père.

« Après cela, le Saint-Père m'a dit en souriant :

« Addio, mio figlio, — Adieu, mon fils, en fermant un peu les yeux comme s'il m'aimait et me bénissait. Il m'avait cependant béni un peu auparavant. Puis il m'a dit : « J'espère que je vous verrai bientôt. » « Je m'étais confessé la veille, il me semblait que j'étais dans le ciel !... »

« Le Pape m'a dit à la fin : « Maurice, suivez Monsieur, il vous conduira à vos parents. » C'était un officier que j'ai même pris pour un général.

« Un prélat en violet m'a dit : « Vous raconterez bien cela à vos petits amis, à Paris. »

Délicieux épisode ! A peu de temps de là, le *Journal de Rome* en racontait un autre non moins aimable, que l'on pourrait regarder comme la contre-partie du premier,

et qui, à coup sûr, forme avec lui un touchant spécimen des tendresses et des bontés de Pie IX pour la jeunesse chrétienne.

Un matin, le Saint-Père s'était rendu à Sainte-Agnès, l'une des basiliques les plus aimées des Romains et les plus en vénération auprès des pèlerins catholiques. C'était le jour anniversaire de son retour de Gaëte. L'on savait que Pie IX devait y célébrer les saints mystères et qu'il y distribuerait lui-même la sainte communion. La foule des fidèles était immense : plus de cinq cents personnes se présentèrent à la sainte Table.

Or, parmi ces pieux chrétiens qui s'étaient empressés aux pieds des autels, tout le monde avait remarqué deux petites filles de onze à douze ans, vêtues de blanc et couronnées de fleurs : c'étaient deux sœurs. Arrivés récemment d'Amérique avec elles, leurs parents avaient voulu leur ménager le bonheur insigne de faire leur première communion à Rome, et de la recevoir des mains du vicaire de Jésus-Christ. — Pie IX, aussi bien que tous les assistants, avait remarqué nos deux enfants ; et l'on avait vu son visage déjà tout ému briller d'une émotion plus paternelle, lorsqu'il déposa sur leurs lèvres le corps adorable du Sauveur.

Après la cérémonie, selon un de ces gracieux usages de l'Eglise Romaine qui rappelle les beaux siècles de l'hospitalité antique et patriarcale, toutes les personnes qui avaient communié furent invitées à passer dans une immense galerie pour y prendre une petite réfection.

Pie IX s'y rendit lui-même. Après avoir béni tous les assistants, il se dirigeait vers l'estrade qu'on lui avait

préparée , lorsque s'arrêtant tout à coup : « Où sont , dit-il à haute voix , où sont donc ces deux petits anges ? » Tout le monde comprit que le Pape parlait des deux jeunes Américaines. « Qu'on les fasse approcher , ajouta Pie IX. je veux qu'elles viennent prendre place à mes côtés. »

Sur la demande du Saint-Père , les rangs de la foule s'entr'ouvrirent , et l'on vit s'avancer les deux jeunes premières communiantes. Avec cette douce timidité mêlée d'aimable assurance , qu'on a si bien à douze ans , elles se placèrent , aux applaudissements de toute l'assistance , l'une à la droite , l'autre à la gauche de Sa Sainteté. « C'était un délicieux spectacle à contempler ! écrivait quelques jours après un témoin oculaire. Et l'on ne pouvait s'empêcher de reconnaître et d'avouer que le visage de Pie IX était aussi pur et candide que celui de ces deux anges , que son regard était aussi limpide et éclairé que le leur ; en sorte que , entre la tête auguste du vieillard et les têtes blondes des enfants , on ne cherchait pas les contrastes , saisi que l'on était par les ressemblances. »

Est-il besoin d'ajouter qu'au milieu de la foule , un homme entre tous les autres était ému jusqu'aux larmes ? C'était le père des deux jeunes filles. Quant à leur mère , elle était comme hors d'elle-même par le bonheur et par la joie ! « Est-ce que je ne rêve pas ? demandait-elle à ceux qui l'entouraient. Sont-ce bien mes enfants que je vois auprès de Pie IX ? Dites-moi , oh ! dites-moi que je suis éveillée. »

A l'une des premières basiliques de Rome se trouve attaché un bon prêtre en qualité de bénéficiaire. Ce vénérable ecclésiastique , âgé de plus de 70 ans , s'est tou-

jours fait remarquer par une assiduité des plus grandes à assister aux offices du chœur et à remplir tous les devoirs de sa charge. Or, il advint dernièrement qu'il fut obligé de rompre avec ses habitudes d'exactitude, ses forces le trahissant peu à peu et ne lui permettant plus de suivre aussi régulièrement les offices du chapitre.

Ce fait parvint, on ne sait trop comment aux oreilles du Saint-Père, qui apprit en même temps que ce respectable bénéficiaire se trouvait réduit le matin, par une pénible nécessité d'intérieur, à un repas d'une modestie par trop extrême. Poussé par la bonté de son cœur, il fit venir le doyen des chanoines de la basilique, et lui dit qu'il augmentait d'un certain chiffre les honoraires du vieux chanoine en question, mais qu'il désirait que cette augmentation eût une destination spéciale qu'il lui désigna. Le doyen du chapitre s'inclina devant la volonté du Saint-Père, et lui promit de se conformer exactement à ses désirs.

Depuis ce jour, le vieux bénéficiaire trouve tous les matins, au sortir de la messe et avant de se rendre à l'office du chœur, un bon consommé, un coup de vieux vin et quelques autres mets pour son déjeuner. Grâce à ces soins, les forces du bon vieillard reviennent, et il est à croire qu'il reprendra ses anciennes habitudes de régularité. Il ignore, le bon prêtre ! quelle est la main qui se fait, pour ainsi dire, tous les jours sa providence, et lui distribue ainsi son *pain quotidien*. Par une délicatesse des plus exquises, Sa Sainteté a désiré qu'on lui tût son nom.

APPENDICE AU CHAPITRE XIV.

Nous n'avons pas encore dit avec quelle magnanimité Pie IX sait traiter ses ennemis, et avec quelle touchante générosité et quel noble oubli de lui-même il accorde le pardon des injures qui lui sont personnelles. Quelques anecdotes, sur ce beau sujet, cloront ce chapitre.

Un jour, la police arrêta un homme qui distribuait clandestinement des exemplaires d'un pamphlet intitulé : *Histoire de Pie IX, pape intrus, ennemi de la religion.*

La nouvelle de cette arrestation fut aussitôt portée au Saint-Père. Pie IX désira voir le coupable, et se le fit amener. Il lui adressa quelques questions insignifiantes, et s'apercevant que le patient s'intimidait à la pensée de la punition sévère qui l'attendait, il arrêta ses interrogations, et lui dit avec bonté :

« Mon ami, laissons cela !... Comme votre faute n'atteint que moi, je vous pardonne. »

Touché d'un pardon si facile et si paternel, le coupable se jeta, fondant en larmes, aux pieds du Saint-Père, et lui offrit de lui révéler le nom des auteurs du

pamphlet : mais Pie IX, l'éloignant doucement de la main, lui fit signe de ne rien dire.

« Je ne veux rien savoir... ajouta-t-il. Que leur faute reste ensevelie dans le silence ! puisse seulement le repentir pénétrer dans leur cœur ! »

Parmi les exilés politiques à qui Pie IX avait accordé, en 1846, la faveur de rentrer dans Rome, il en était un envers qui le Saint-Père avait usé de plus grande indulgence, et qui cependant continuait à se déclarer publiquement hostile à son gouvernement : c'était un des seigneurs les plus considérables de ville.

Le Saint-Père le fit venir. « Eh bien ! mon fils, lui dit-il avec bonté, vous voulez donc constamment conserver dans votre esprit des sentiments de révolte ? Dites, ne voulez-vous pas suivre une nouvelle voie ? »

Le coupable répondit qu'il ne pouvait pas s'engager à changer de principes et de conduite.

« Que Dieu vous éclaire, se contenta de lui répliquer tristement le Pape ! Je lui demande de vous ramener un jour à moi ! Pour vous, ne l'oubliez jamais, les bras de votre Souverain vous seront toujours ouverts. »

Et, comme s'il eût fait une soumission pleine et entière, Pie IX laissa ce sujet rebelle aller et venir dans Rome sans surveillance ni contrôle.

Un noble cœur eût-il trahi une confiance qui avait été si paternellement mise en lui ?...

Sur la fin de la même année 1846, quelques personnes ouvrirent à Rome une souscription en faveur des amnistiés qui, à leur sortie de prison, ne possédaient point de

moyens d'existence. Une réunion générale fut indiquée à ce sujet : de nombreuses sommes y furent recueillies.

Cette nouvelle arriva aux oreilles du Saint-Père ; on lui annonça en même temps que le but secret de cette réunion avait été toute politique, que plusieurs des souscripteurs lui étaient opposés.

Pie IX, sans s'émouvoir, demanda la liste de souscription, et, sans même en examiner les noms, il *s'inscrivit* à la suite des autres pour *cent scudi*.

Ces trois faits font bien connaître combien peu de rancune le cœur de Pie IX sait conserver. — Le suivant, enregistré dans un journal catholique, à la date du 5 mars 1859, n'est pas moins concluant :

Dans une récente visite à l'hôpital du Saint-Esprit *in Sessia*, Pie IX, après s'être approché du lit des plus souffrants et leur avoir donné des paroles de consolation et d'encouragement, allait se retirer. Tout à coup, un des malades, lui tendant les bras, l'a conjuré de venir plus particulièrement à son secours et de vouloir bien entendre sa confession. L'auguste Pontife s'est rendu aussitôt au désir de ce pauvre infirme ; et, ordonnant aux personnes qui l'entouraient de s'éloigner, il a fait l'office de confesseur pour cette humble mais confiante brebis. Or, il faut dire que le pénitent qui a sollicité cette faveur du Saint-Père, a acquis une malheureuse célébrité dans les temps de la révolte romaine. — Pie IX le savait bien : n'est-ce pas ce qui fait le charme de cet acte de sublime charité et de ce souverain pardon accordé ?

Un mot sur les derniers événements.

Les années qui s'écoulèrent depuis le 4 avril 1850 jusqu'au 5 septembre 1857, on a pu l'apprécier par les récits précédents, furent pour Pie IX une période de gloire et de bonheur. Ce long triomphe, cette longue félicité avaient eu leur aurore et leurs prémices dans les joies du retour de Gaëte à Rome, ils furent portés à leur apogée, et brillèrent de toute leur splendeur dans les fêtes de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception ; leur dernière perfection et leur couronnement, ils les devaient trouver dans les ovations du voyage de 1857 ; mais, par un de ces tristes contre-coups, que les bonheurs et les triomphes de la terre ont, hélas ! si souvent, ce dernier couronnement de la période de gloire et de félicité devait annoncer sa fin.

Pourquoi en a-t-il été ainsi ? Qui l'osera dire ? Après tout, c'est le secret de Dieu... Que l'incrédule et l'impie en tirent les conséquences qui leur plairont ! Pour un chrétien, loin qu'une telle conduite de la Providence puisse jamais devenir un scandale, elle assure et fortifie sa foi ; car il sait que le disciple, quel qu'il soit, n'est pas au-dessus du Maître ; et que si le Maître a passé du

Thabor au Calvaire, il n'est pas étonnant que le disciple rencontre, sur la route de son pèlerinage, des jours de deuil après des heures de bonheur, des ignominies après des triomphes !

Quoi qu'il en soit, ainsi qu'il a été remarqué dans la notice biographique qui sert de préface à nos récits depuis la fin de 1857, commença pour Pie IX une nouvelle période de douleurs et d'amertumes. En 1859, ces douleurs et ces amertumes furent portées au comble...

Que se passa-t-il ? -- Nous l'avons raconté en deux mots. Et pourquoi ferions-nous ici de plus longs discours?... Ne faut-il pas jeter un voile sur de pareils souvenirs !...

Ce que nous voudrions pouvoir dire, c'est la conduite que tint notre vénéré Pontife en ces déplorables conjonctures : comment, pilote éclairé, plongeant son regard dans l'horizon de l'avenir, il avait prévu l'orage... ; — comment, victime résignée sous la main de Dieu, il avait accepté avec amour l'épreuve que lui ménageait la Providence... ; — comment, nouveau Moïse, il mettait, avant tout, sa confiance dans la prière ; — comment toutefois, généreux successeur des Pontifes-Rois, il sut rester ferme et inébranlable en face du devoir, et, quand l'heure fut venue, élever sans crainte sa voix apostolique, pour revendiquer ses droits oubliés...

Mais, pour dire ces choses, il faudrait encore rappeler de tristes événements, des malheurs...

Ces événements, ces malheurs, qui donc ne les sait pas?...

D'ailleurs, une prudente *réserve* est aujourd'hui *imposée* à tous. Arrêtons-nous.

.

Aussi bien, une nouvelle qui circule dans la foule, nouvelle tombée, dit-on, de haut lieu, annonce que, sous peu, ces graves et importantes affaires seront réglées à la satisfaction des amis de l'Église. — Qu'il en soit ainsi ! Et, plaise à Dieu que ce soit par la France que se réalise cette œuvre éminemment catholique. *La France*, a dit un jour Pie IX, *c'est le plus beau joyau de ma tiare !* Puisse-t-elle, en cette circonstance, mériter cet éloge...

.



CONCLUSION.

Ah ! pour nous, vénéré Pie IX, en terminant ces pages écrites sous l'inspiration d'un sentiment filial, nous serions tenté de vouloir vous adresser une parole pour vous dire, avec tous les cœurs vraiment catholiques, tout ce que sent notre cœur pour votre personne sacrée, tout ce qu'il a d'amour, comment il bat à votre nom béni, quels vœux ardents il adresse au ciel !... — Mais oserions-nous bien élever la voix en votre présence?...

Dans l'impuissance où nous sommes, nous vous répéterons du moins ce que vous ont fait entendre des voix éloqu岸tes et chrétiennes, des voix dignes de trouver écho auprès de vous.

Nous vous dirons avec un des premiers officiers de notre armée (1) :

« En contemplant la majesté de votre trône, nous
« admirons un roi, et, qui plus est encore, le Souverain-
« Pontife : le premier, exerçant, comme les autres
« monarques, son autorité temporelle dans la limite de
« ses États, autorité pour le soutien de laquelle sont
« dévouées toutes nos forces ; le second, plus grand

(1) M. le général de Goyon, commandant en chef du corps d'expédition de l'Italie, dans son allocution à Pie IX, pour lui offrir les hommages de l'armée, à l'occasion de la nouvelle année 1860.

« encore, exerçant son autorité spirituelle sur l'univers,
« sans autres limites que celles du globe entier. Nous
« saluons donc respectueusement, en votre personne
« sacrée, un monarque, et le digne et noble successeur
« de saint Pierre. »

Nous vous dirons avec un des nobles représentants de
notre magistrature (1) :

O Père bien-aimé, que ceux qui ne vous aiment pas
insultent à votre gloire ! Elle n'en est pas moins réelle.
Cette gloire, « ce sera d'avoir toujours été vous-même ;
d'avoir été fidèle, en dépit de tous les événements, aux
inspirations de votre cœur généreux ; d'avoir triomphé
de toutes les influences contraires ; d'avoir soutenu avec
fermeté les droits et les prérogatives de l'Église ; d'avoir,
autant qu'il était en vous, fondé l'ordre sur des institu-
tions sagement progressives ; d'avoir été l'homme de
votre siècle ; d'avoir rattaché la terre au ciel par les plus
doux de tous les liens : la prière, la bienfaisance, la
miséricorde, la foi, le dévouement. »

Nous vous dirons avec un de nos écrivains les plus
éloquents, avec une des gloires littéraires de notre
pays (1) :

« Dans un temps qu'on a nommé siècle d'ignorance,
mais qui n'était pas sans grandeur, lorsqu'un intrépide
Pontife, défendant contre l'Allemagne l'Italie, autant

(1) M. Franque, avocat.

(2) M. Villemain, dans sa brochure : *La France, l'Empire et la
Papauté.*

même que l'Église, secouru dans Rome assiégée, puis emmené par son libérateur, mourait presque captif à Salerne, ses derniers mots furent ceux-ci : « J'ai aimé
« la justice et haï l'iniquité, et pour cela je meurs en
« exil... » — Du milieu de ceux qui priaient près de lui, un assistant obscur s'écria : « Quoi, seigneur,
« peux-tu dire que tu meurs en exil, puisque, vicaire de
« Jésus-Christ, l'univers entier s'ouvre à toi, et les con-
« fins de la terre sont ta patrie ? »

« Grégoire VII expira, en entendant ces paroles dignes de lui.

« Et vous, d'un esprit plus doux, dans un siècle si différent de ce passé tumultueux, mais moins changeant que de nos jours; vous, confiant et généreux Pontife, qui, dès l'abord, avez tant amnistié, et qui avez voulu tant de réformes salutaires, vivez, persistez, souffrez pour les accomplir, ou du moins pour les avouer toujours. Vous ne succomberez pas à des envahissements insidieux ou violents, à l'anarchie, instrument de l'ambition. Dans vos droits anciens, reconnus si longtemps, naguère encore, vous maintenez, vous défendez le droit public de l'Europe, l'inviolabilité des faibles puissances, et des titres légitimes. — Avec vous, vous aurez la foi de tant d'âmes catholiques, le respect du saint asile des consciences et l'amour de la liberté véritable, celle qui croit en Dieu et à la dignité morale de l'homme. »

Nous vous dirons enfin, empruntant les pensées d'un

diplomate chrétien (1) et celles de l'un de nos pieux évêques (2) :

O Père saint, ne craignez pas pour l'Église ! L'Église a été bien des fois tourmentée et menacée ; il n'y a pas de cruauté ou de tentatives d'iniquité qui n'ait été dirigées contre elle depuis dix-huit siècles, et depuis dix-huit siècles elle résiste inébranlable ! Ses ennemis recommencent toujours leurs attaques : leurs tentatives n'amènent pour eux que de nouvelles défaites, et pour l'Épouse du Christ que de nouveaux triomphes !

Dans ce temps de défaillance des esprits et d'amoindrissement des cœurs, où l'on voit le sarcasme s'unir à l'impiété, votre barque, qui est celle de Pierre, navigue, il est vrai, sur une mer plus semée d'écueils et plus féconde en naufrages ; la tempête gronde et mugit plus violente, elle soulève plus haut ses flots indomptés... Mais n'importe : pieux pilote, qui tenez pour nous, au nom de Jésus, le gouvernail, nous sommes sans crainte sous votre conduite : Jésus, comme autrefois, veille avec vous. S'il semble un moment dormir, à force de supplications et de prières il daignera enfin s'éveiller ; il se lèvera, il commandera en maître, et le calme se fera.

Plaise au Ciel qu'alors, après les amertumes de ce long calvaire, par lequel le Christ, notre Sauveur, vous

(1) M. le comte Solar de la Marguerite.

(2) M. de Langalerie, évêque de Belley.

fait marcher à sa suite, ô Père bien-aimé, ô vénéré Pie IX, vous soyez consolé de nouveau par les joies du Thabor, qui sont un avant-goût des béatitudes de l'éternelle Jérusalem !

Le 18 février 1860,

**Fête de la Chaire de Saint-Pierre,
dans l'Église d'Orient.**

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE DES ÉDITEURS.....	5
AU LECTEUR.....	7
AVANT LES RECITS. — § I. Notice biographique de Pie IX.....	9
§ II. Quelques coups de pinceau pour servir à un portrait de Pie IX.....	28

RÉCITS ANECDOTIQUES.

CHAPITRE I. — Épisodes d'Enfance et de Jeunesse.....	35
CHAPITRE II. — Détails intimes sur la vie de l'abbé Mastai à la <i>Tata-Giovanni</i>	42
CHAPITRE III. — Un trait de la vie de l'abbé Mastai, missionnaire dans le Nouveau-Monde.....	49
CHAPITRE IV. — Monseigneur Mastai à Spolète et à Imola. — Suite d'anecdotes : La pauvre femme et le couvert d'argent. — Les chandeliers d'argent du palais épiscopal. — Une liste de coupables jetée au feu. — L'insurrection de Spolète arrêtée par l'Evêque. — Il arrache à des assassins un jeune homme blessé. — Monseigneur Mastai et le gonfalonier d'Imola...	51
CHAPITRE V. — Particularités sur l'élection de Pie IX au Souverain-Pontificat.	
LETTRE I. — Le Cardinal Mastai se rend au Conclave pour l'élection du successeur de Grégoire XVI. — L'heureux présage : apparition d'une colombe.....	63
LETTRE II. — Entrée du Cardinal Mastai à Rome. — Sa simplicité. — Commencement du Conclave. — Les premiers scrutins. — Le Cardinal Lambruschini. — L'imprévu commence.....	67
LETTRE III. — Dernière réunion du Conclave. — Dépouillement du scrutin. — Le Cardinal Mastai perd connaissance : il est élu par trente-six suffrages. — L'élection du scrutin est ratifiée par acclamation.....	71
LETTRE IV. — Premières heures du pontificat de Pie IX. — Il accepte l'élection. — Touchante lettre écrite à ses trois frères à Sinigaglia.....	76
LETTRE V. — Rumours dans la ville de Rome au sujet de l'élection d'un nouveau Pape : présentation de Pie IX au peuple : enthousiasme et applaudissements.....	80
CHAPITRE VI. — Les premières années du pontificat de Pie IX.	
LETTRE I. — Comment le nouveau Pape régla l'intérieur de son palais. — Une journée au Vatican.....	86
LETTRE II. — Série d'épisodes de la vie de Pie IX durant les premières années de son pontificat. — Il visite une pauvre veuve. — Le jeune orphelin. — Députation des Juifs. — Le pain des sol-	

dats.—Le jeune enfant qui écrit au Pape.—Le petit Romain qui pleure près de la voiture de Pie IX.—L'habitant des Monti et le vieux cheval.—La croix d'or et la jeune Romaine.—Pie IX au couvent de la Trinité-des-Pèlerins.....	90
LETTRE III.—Réflexions sur les épisodes précédents.—Nouveaux épisodes.—Le paysan qui veut voir le Pape malgré toutes les consignes.—Deputation des Transtavérins qui croient le Saint-Père malade.....	101
LETTRE IV.—L'amnistie.—Dernière conclusion.....	108
CHAPITRE VII.—Relation authentique des événements qui forcèrent Pie IX à quitter Rome au mois de novembre 1848.—Récit de l'évasion et de la fuite du Pontife.....	113
CHAPITRE VIII.—Réception du Saint-Père à Gaëte.....	136
CHAPITRE IX.—Trois grands actes de Pie IX durant son séjour à Gaëte : Proclamation du premier jour de l'an 1849.—Protestation devant le corps diplomatique.—Encyclique au sujet de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.....	141
CHAPITRE X.—Retour de Pie IX à Rome.—Ses adieux avec le Roi de Naples.—Ovations à Rome.....	153
Appendice au chapitre X : Trois faits d'une grande importance pour apprécier la révolution de 1848 à Rome et pour juger Pie IX.....	161
CHAPITRE XI.—Pie IX et les soldats français.—Le colonel Niel et Pie IX.—Une belle parole pour nos troupes à la rentrée du Pape.—La croix de Saint-Grégoire distribuée.—Visite aux blessés.—Messe de <i>Requiem</i> .—Le Pape donne libre accès auprès de lui aux soldats français.—Nombreuses audiences.—Visite du Pape à l'hospice militaire pendant le choléra.—Curieuse anecdote : Pie IX et le jeune troupié.....	165
CHAPITRE XII.—Le 8 décembre 1854.—Promulgation du dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.....	181
CHAPITRE XIII.—Le voyage de 1857.—Ovations et triomphes.—Départ.—Bulletins du voyage.—Retour.—Une seule réflexion sur les ovations et les triomphes de 1857.....	190
Appendice au chapitre XIII : Description d'une journée de Pie IX durant le voyage de 1857.—Compte-rendu d'une visite Pontificale.—Épisodes.....	201
CHAPITRE XIV.—Nouveaux traits de la vie de Pie IX.—Une visite à la corvette <i>le Météore</i> .—Les orphelins de la <i>Vigna Pia</i> .—Le jeune écolier manquant de livres.—Les paysans de Castel-Gondolfo.—Pie IX au lit de mort de Mgr Bouvier.—La voiture de transport pour les condamnés.—Récit d'une audience de Pie IX par un jeune enfant de neuf ans.—Aimable attention pour un vieux chanoine.....	214
Appendice au chapitre XIV : Comment Pie IX sait accorder le pardon des injures : trois anecdotes.....	228
Un mot sur les derniers événements.....	231
CONCLUSION.....	234